

EDMOND REBOUL

SI TOUBIB

Scènes de la vie d'un médecin au Sahara

PRIX VÉRITÉ 1958

RENE JULLIARD
30, rue de l'Université
PARIS

PREMIERE PARTIE

LE BOUJADI

Copyright 1959 by René Julliard
PRINTED IN France

I

Deschamps n'avait plus sommeil. L'air frais du petit l'avait reposé davantage que la nuit chaude sur la terrasse du bordj d'Adrar. Il ressentait jusque dans la tête les cahots du camion Dodge et imaginait l'état du sol. Depuis qu'ils avaient quitté le village, c'était toujours le même spectacle qui s'illuminait sous les phares : la traînée claire de la piste, s'amenuisant au loin entre les redjems, ces tas de pierre empilés qui jalonnent la route. Parfois, il avait l'impression de voir une petite ombre traverser brusquement devant le camion. Le chauffeur lui apprit que c'étaient des mulots. Il trouva admirable cette présence de la vie en plein désert. Malgré lui, son regard se porta dans l'obscurité, à la recherche d'une oasis proche ou au moins de trace de végétation. Mais dans la pénombre voisine de la route ne luisaient que des pierres et, dans les silhouettes lointaines, rien n'évoquait un palmier ou un arbuste. A l'orient, l'horizon se dessinait, linéaire, dans une pâle traînée de ciel clair. Alors il fouilla le ciel et fut émerveillé de son immensité, de la multitude des étoiles, de la netteté de la Voie lactée. Jamais, dans les plus belles nuits cévenoles, un spectacle aussi pur ne s'était offert à lui. Il repéra la grande Ourse, les deux dernières étoiles, les joignit par la pensée, prolongea cette ligne idéale jusqu'à l'Etoile polaire, juste dans la direction vers laquelle on roulait.

Les termes de la récente lettre de son nouveau chef, le capitaine Morey, chef du poste de Timimoun, lui revenaient en mémoire : « Quand vos malades vous appelleront Si Toubib, monsieur le Docteur, attendant de vous plus que la médecine ne peut donner, vous comprendrez la grandeur de votre rôle en pays saharien. » Deschamps réfléchissait. « Il me croit un être exceptionnel, le capitaine ; il va sûrement me parler de ma vocation et de mon dévouement avec tout le pathos habituel. »

A vingt-six ans, Deschamps partait pour le Sahara en dilettante. C'était presque un acte gratuit qu'il avait accompli en décidant de sa nouvelle affectation. A d'autres les grands mots et les complications ! Lui, cela le gênait ! Et tout naturellement, sa pensée se fixait sur son futur chef, le capitaine seul maître après Dieu dans la petite île de verdure perdue dans le désert. « Ou bien il me prend pour un enfant, ou bien il se nourrit d'illusions. Si j'en crois les racontars, c'est un homme solide qui a les pieds sur la terre ! Alors, à quoi bon le refrain classique ? »

Deschamps reconnaissait que son dilettantisme avait été sérieusement éprouvé par le voyage. Il avait dû faire appel aux vieux principes pour garder bonne figure tandis que la longue piste se déroulait, jalonnée tous les vingt kilomètres par une borne. « Spectateur pur, pas d'engagement, pas de sentiment », se disait-il. Mais sa conviction était déjà moins profonde.

Fier de son nouveau vocabulaire, il se répétait : « Le boujadi, le bleu, le nouveau, voilà ce que je suis ! » Mais, dans l'esprit de tous, ce n'est qu'un état intermédiaire ! Faudrait-il devenir un être différent, et lequel ?

Ses paupières étaient lourdes. Il les ferma, les rouvrit, baissa la tête et s'endormit.

Quand il s'éveilla, le jour s'était levé : l'orient était rose et les dernières étoiles s'effaçaient dans le ciel gris bleu. Le camion avait quitté la piste dont on apercevait les redjems et roulait sur une plaine sablonneuse sillonnée de traces de roues. « Ce devait être une habitude et une nécessité », pensa Deschamps.

Tout autour, c'était un paysage gris et plat, sans relief : des cailloux sur un fond de sable, quelques vallonnements discrets et, de-ci de-là, un squelette d'arbuste desséché émergeant d'un monticule de sable ; à l'horizon, vers l'est, se dessinait une bande grise régulière, plus ou moins nette suivant les positions du Dodge : le chauffeur expliqua que c'était la falaise de la hamada et ajouta qu'il y avait là-bas beaucoup de gazelles. Le cœur de Deschamps battit. C'était la première évocation de ce qu'il espérait trouver au Sahara, à travers ses souvenirs scolaires, ses lectures et son imagination. En vain

avait-il cherché, dans sa première nuit de piste, la fameuse Croix du Sud : il avait sans succès réuni en constellation quelques étoiles inconnues. D'ailleurs, l'adjudant-chef d'Adrar, à la dernière étape, n'avait-il pas déclaré péremptoirement, et avec quelque suffisance, qu'on ne voyait jamais la Croix du Sud sous cette latitude ; à peine quelques jours par an pouvait-on l'apercevoir de Tamanrasset. Deschamps était un peu vexé de son ignorance en cosmographie. Il en avait conclu que le désert de sable était un mythe et qu'il ne verrait jamais les dunes rouges que le vent pousse devant lui, ensevelissant jardins et villages sur leur passage. Et, en fait, depuis Alger, il attendait encore la longue plage de sable fin qu'il imaginait. Quant aux gazelles, à ces biches exotiques dont les yeux font rêver les poètes, il croyait savoir maintenant qu'il n'en existait que dans l'imagination des conteurs, des chasseurs ou des dessinateurs de cartes touristiques. Or, voilà que l'authentique Saharien qui le conduisait venait à en parler, avec un sourire entendu, plein de regret et d'espoir.

Le Dodge tourna, rejoignit la piste, grimpa sur une croupe et dévala une pente : de chaque côté, on voyait de petits arbustes verts qui formaient une sorte de steppe, avec le sable et les cailloux. « C'est un pâturage », expliqua le chauffeur. Deschamps évoqua les grasses prairies normandes, sourit et regarda avec surprise ce paysage vert qui provoquait l'admiration des connaisseurs. Pendant quelques centaines de mètres, on traversa ainsi le « pâturage », puis les arbustes s'espacèrent et le reg nu reparut.

Le camion s'arrêta soudain. Deschamps sursauta et regarda le chauffeur. Celui-ci lui montra l'orient et dit «-La prière ! » Les trois Arabes qui étaient sur le chargement descendirent, se joignirent au chauffeur : tous allèrent s'aligner sur le reg, se déchaussèrent et, après avoir fait quelques rapides ablutions des mains et du visage avec un peu de sable, commencèrent à prier. Le soleil jaillit rouge et énorme, tandis que, par trois fois, leurs fronts touchaient la terre. Deschamps se sentit gêné et regretta d'avoir simplifié sa conception du rite religieux à quelques pensées pieuses épisodiques.

La prière finie, les voyageurs et le chauffeur reprirent leur place après avoir bu à l'oultre pendue au flanc du véhicule l'eau que Deschamps avait refusée. Plus de trois heures s'étaient écoulées depuis le départ et il trouvait, le temps long. Le décor ne changeait guère et rien ne laissait prévoir une prochaine arrivée. Il bâilla. Il lui tardait tellement de connaître ce nouveau pays, ses habitants, le travail qu'il aurait à faire.

Soudain, il eut une impression de gêne et s'aperçut qu'il avait chaud. Il enleva sa vareuse et regarda le soleil. Il était déjà haut sur l'horizon, et il était à peine six heures. Les cailloux luisaient comme s'ils étaient humides, amusant paradoxe ! « Il va faire bon à midi », se dit-il. puis il sentit sa soif et pensa à la guerba : le goût de rance et l'odeur de bouc qu'elle avait communiqués étaient si affreux qu'à son souvenir, une nausée le souleva, comme lorsqu'il avait essayé de boire la veille. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et conclut : « on finira bien par arriver »

II

Les soldats à l'arrière s'agitaient. Rien n'avait changé, pourtant, dans le paysage. Mais leur mimique et leur comportement traduisaient la perception d'un fait nouveau. « Bientôt Timimoun », dit le chauffeur. Deschamps scruta l'horizon devant lui, ne vit rien, regarda mieux et, finalement, découvrit, dans le prolongement de la piste une petite tache brillante. La route était bonne, rectiligne, et le Dodge roulait rapidement. La tache grandit, devint vaguement triangulaire, et Deschamps reconnut, à une bifurcation, une borne géante, ayant la forme des kouba du pays, sur laquelle étaient inscrits les noms et les distances des oasis les plus proches, puis celles d'Alger et de Paris.

Timimoun n'était plus qu'à cinq kilomètres.

Deschamps tapota ses vêtements, redressa son képi et se carra sur la banquette, les yeux fixés au loin. Le véhicule gravit une faible pente, et brusquement, Timimoun apparut. Dans le reg, un mince ruban ocre se détachait sur un liséré vert foncé et, tout au fond, c'était le rose pâle des dunes qui s'étendait jusqu'à l'infini et se noyait dans le bleu du ciel. Au fur et à mesure que le Dodge approchait, il distingua les maisons rouges du village et, au-delà, devina la palmeraie.

Maintenant, tout se précipitait : des chameaux baraqués non loin de la piste, une patte antérieure repliée et garrottée, prirent peur et se sauvèrent à cloche-pied. Les premières maisons isolées furent dépassées. Un chien aboya, une négresse fit de grands gestes et le camion pénétra dans le village. Des chèvres s'enfuirent. Des têtes apparurent aux portes. Des enfants couraient pour venir voir qui arrivait. Le camion ralentit et Deschamps vit une porte monumentale, une sorte d'arc de triomphe, hérissée de petites pyramides, de style soudanais. Dès qu'elle fut franchie, Deschamps aperçut en face un fortin rouge, le bordj, séparé d'elle par une grande place. Une tour de guet carrée s'élevait au-dessus des remparts et, tout en haut, flottaient les couleurs. Au-delà s'étendaient le ksar et la palmeraie. Le camion tourna et vint s'arrêter près du bordj, en face d'un portail aux grilles largement ouvertes. Deschamps sauta à terre et regarda autour de lui. Un nègre au crâne rasé, vêtu d'un seroual noir et d'un boubou blanc, s'approcha, fit le salut militaire, et demanda :

Si Toubib ?

Quoi ? fit Deschamps.

Puis, se ressaisissant, il sourit et dit

Oui, oui. Si Toubib.

Où y sont , ton bagage ? reprit le noir.

Deschamps les lui indiqua. L'autre se fit aider par les occupants du Dodge et prit les valises en faisant signe au médecin de le suivre.

- C'est là , la maison, dit-il en désignant d'un coup de menton une bâtisse ocre à droite de la porte monumentale, juste en face du bordj.

On ne voyait qu'un mur de quatre mètres environ, une porte rustique au milieu et, à côté, une petite ouverture grillagée. Il entra et se trouva dans une courette, en face d'un couloir filant sous des arcades, sorte de patio où se trouvait la porte de l'appartement.

Elle s'ouvrit brusquement et Deschamps se trouva face à face avec son prédécesseur, Verdier. Ils échangèrent en souriant une poignée de main. Verdier paraissait enchanté de voir son remplaçant.

- Il m'était impossible de partir avant votre arrivée, mon cher. Je voulais vous passer les consignes et vous introniser. L'attente commençait à me peser maintenant. J'ai un grand besoin de vacances.

Deschamps remarqua en effet le visage tiré, les yeux brillants et, surtout, le teint grisâtre de son collègue. Il admirait son aisance : Verdier était sûr de lui. Son regard était direct, sa mimique expressive, ses mouvements précis. Ses phrases étaient courtes, presque sèches.

- Voulez-vous visiter votre palais ? Pendant ce temps, le boy vous préparera une tasse de café.

Deschamps demanda un verre d'eau puis le suivit, un peu ému, capable pourtant, en traversant les pièces, d'imaginer le parti qu'il en tirerait. Le salon rouge était vaste, le plafond aux poutres apparentes était soutenu par deux arcs gracieux. De chaque côté, une ouverture donnait du jour : fenêtre normale du côté patio, œil de boeuf du côté de la rue. Au fond, une petite cheminée en avancée. Du sol de ciment jusqu'à hauteur d'homme, les parois étaient décorées d'arabesques tracées dans l'argile rouge. Au-dessus, elles étaient mamelonnées. L'effet était dû aux boulettes que les maçons avaient juxtaposées. L'ameublement était très simple : table basse et fauteuils de bois et de cuir.

- Avec quelques tentures du pays, dit Verdier, votre salon ne manquera pas d'exotisme. La salle à manger, plus loin, était une vaste pièce sans caractère ; un pilier carré la privait de toute unité. Face à une porte vitrée qui s'ouvrait sur les communs, une table et quatre chaises étaient surmontées d'un panka ; contre le mur, un bahut. Au-delà, une porte donnant sur la chambre : quatre blocs de maçonnerie supportaient un sommier et un matelas. A gauche, une armoire à glace banale, et c'était tout ! Au-dessus du lit pendait encore un panka. La corde traversait la pièce et s'enfonçait dans le mur au dessus d'une fenêtre.

Restaient la salle de douche avec son réservoir en zinc et, dans la cour de derrière, la petite cuisine misérable, envahie par un essaim de mouches, avec la réserve où le boy gardait quelques provisions : sucre, farine, légumes secs, huile.

- Voilà votre domaine, dit Verdier. J'oubliais la terrasse. On y couche de mai à octobre. Vous l'apprécierez ce soir.

Ils burent le café dans le salon puis allèrent au bordj pour saluer l'interprète, chef de poste par intérim : le capitaine Morey était en permission. Le sous-lieutenant Foulon était un grand garçon pâle aux cheveux rares, aux yeux clairs, aux bajoues déjà marquées. Il accueillit poliment le docteur et lui souhaita la bienvenue

- Maharababik comme on dit ici, ajouta-t-il.

Puis, sans transition et comme enchanté par l'idée qui venait de traverser son esprit, il déclara

- Je vais vous emmener en voiture faire le tour du pays tant qu'il ne fait pas trop chaud. Vous visiterez le bordj plus tard.

Il s'installa au volant de la jeep découverte qui attendait devant son bureau. Verdier se mit à côté et Deschamps monta derrière. Ils sortirent du bordj et Foulon reprit la parole

- La grande place se continue devant l'hôtel « Transatlantique ». A gauche, le souk. Devant vous, la kouba de Sidi-Moussa. Le village, de construction récente, est à votre droite. Le vieux Timimoun, le ksar, village fortifié, est à votre gauche, derrière le bordj. Il occupe l'extrémité du plateau qui tombe ensuite en pente douce dans la sebkha.

- La sebkha ? demanda Deschamps.

- Oui, un ancien lac, asséché maintenant, et où on ne trouve que des résidus salins. On venait autrefois en barque à Timimoun.

On était sorti du pays et la piste obliqua à gauche puis commença à descendre. Deschamps vit, au-dessous des cases du ksar, la palmeraie qui s'étagait sur la pente

et, tout en bas, une sorte de vallée fauve givrée de blanc : c'était la sebkha qui s'allongeait sans fin du nord au sud.

- Magnifique ! murmura-t-il.

La piste abordait les jardins : de petits carrés de légumes séparés par des rigoles et des arbres fruitiers ou des palmes. Tandis que la jeep roulait, Deschamps saisissait au passage l'éclair bleu d'un bassin d'irrigation (« Les madjen, repaires de larves d'anophèles ! » grommelait Verdier), ou une scène bucolique : un ânon qui gambadait auprès de sa mère sous les regards amusés de deux petits Noirs se tenant la main. Par endroits, la piste suivait l'extrême limite de la palmeraie. Le sol tourmenté de la sebkha tranchait sur les mosaïques vertes de l'oasis. De grosses mottes de terre rose s'amoncelaient sans ordre, poudrées d'efflorescences cristallines. Puis les irrégularités du sol se fondaient en une vaste nappe ocre et blanche qui se perdait dans les premières dunes, à quelques kilomètres à l'ouest.

C'était un enchantement pour les yeux. L'oasis paraissait s'ouvrir devant la voiture. Les longs fûts des palmiers formaient par endroits des arceaux au-dessus de la route et les bouquets de palmes se rejoignaient en une voûte légère. Deschamps aurait souhaité que la promenade ne se terminât jamais. Mais déjà, on quittait l'ombre fraîche, la piste coupant à travers la sebkha, permettant d'ailleurs une échappée sur les oasis voisines qui s'égrenaient au loin. Des ruines rougeâtres dressaient leurs pans de murailles vers le ciel. On reconnaissait parfois des tours d'angle en tronc de pyramide. Les palmeraies n'étaient, à flanc de coteau, que des taches vertes de plus en plus petites et de plus en plus pâles.

Après un tournant à angle droit, la piste remontait vers le village. Foulon nommait au passage les détails importants

- A droite, l'abattoir.

- Il faudra le faire blanchir, murmura Verdier.

A gauche, Deschamps vit une balustrade de toub, une cour nue et, au fond, un bâtiment rouge allongé, sans étage, dont l'architecture, de style néo-soudanais, ne dissimulait que mal la nature. C'était l'école : il l'aurait reconnue même si on ne le lui avait pas dit.

- Tout en haut de la côte, dans le prolongement de la piste, annonça gravement Foulon, la cathédrale de Timimoun.

Une nasse rouge, isolée dans le reg, à une centaine de mètres du village apparaissait.

- Y a-t-il des Pères blancs ? demanda Deschamps.

Ce fut Verdier qui répondit

- Les Pères résident à Adrar. Ils viennent à Timimoun une ou deux fois par an, à l'occasion d'une solennité en général.

Deschamps n'admira pas la chapelle, qui était lourde et dont les défauts paraissaient plus voyants encore dans la solitude où elle émergeait.

La promenade était finie. On arrivait au village.

Foulon les déposa devant l'infirmerie. On le remercia et il repartit en accélérant à fond, laissant les deux médecins dans un nuage de poussière.

- Il est vraiment gentil de m'avoir fait faire le tour de la palmeraie, constata Deschamps.

- Hum ! répondit Verdier en souriant. L'occasion était bonne pour brûler de l'essence ! Le gaillard ne conduit jamais en temps normal. Le capitaine est parti ; il en profite !

III

L'infirmierie indigène se dressait derrière le bordj. C'était un bâtiment en toub rouge, en forme de U, avec un corps central et deux ailes. Les infirmiers étaient alignés, raides, le visage figé, les yeux fixés dans le ciel, droit devant eux, comme des militaires. Tout autour, une dizaine de nègres, vieillards, femmes, enfants en haillons, des malades probablement, regardaient avec curiosité.

- Je vais vous présenter votre personnel, dit Verdier.

Deschamps le suivit, impatient et inquiet.

- Voici Tayeb, votre maître infirmier, vingt-cinq ans de service, médaille des épidémies. Il connaît le français et pourra vous servir d'interprète. C'est un précieux auxiliaire.

Tayeb avait salué comme un soldat ; Deschamps lui tendit la main.

Mbarek, à côté de lui, était un militaire retraité ; il avait fait la Grande Guerre, avait la croix et dirigeait les grosses besognes de l'infirmierie. Ses yeux pétillaient de plaisir dans un visage émacié quand, après avoir salué, il serra la main de « mon lieutenant ». Grand, maigre, l'air ahuri avec son crâne rasé, ses yeux étonnés et sa bouche entrouverte, venait ensuite Ahmed, le maître Jacques de l'infirmierie, qui cumulait les emplois d'infirmier, pharmacien et secrétaire. Il dévisagea Deschamps, puis il sourit béatement : ce médecin lui plaisait. A côté de ce grand escogriffe, le petit Titatouine semblait plus petit encore : avec sa blouse serrée à la ceinture et son seroual court, il évoquait un paysan russe ; il était bon à faire toutes les corvées. A l'écart et un peu en retrait, une Noire déjà âgée attendait. Elle entrouvrit le voile bleuâtre qui l'enveloppait complètement pour serrer à son tour la main du docteur.

- Voici Messaouda, la gardienne du dispensaire, annonça Verdier.

Deschamps remarqua la robe verte à galons rouges qui apparaissait sous le voile et serra la main noire.

- Voilà pour le personnel, conclut Verdier. Allons voir les locaux maintenant.

Et il ajouta malicieusement

- Vous vous croirez à Paris, mon vieux, dans vos hôpitaux d'instruction !

Ils entrèrent sous les arcades : la vieille porte de bois fut ouverte non sans peine par Tayeb. Verdier s'effaça pour laisser entrer Deschamps.

- Salle d'attente et, en même temps, salle de soins pour les yeux, dit-il.

L'ombre de la pièce contrastait tellement avec la clarté extérieure que Deschamps, d'abord, ne vit rien. Puis il distingua les murs, une banquette à gauche, un fauteuil rustique, une table en face et une porte de chaque côté. Le sol inégal était de terre battue. Il avança, trébucha et entra par la porte de droite que lui désignait son camarade : « Salle de visite et de soins ! » Une petite salle éclairée par deux fenêtres et une lucarne en haut, deux paillasses recouvertes de zinc, avec quelques boîtes métalliques peintes en vert, un réchaud et une lampe à pétrole, une petite table avec des registres, une table plus longue et plus haute en bois utilisée comme table d'examen ; dans un coin, un vieux baril d'essence sans fond servant à recueillir les pansements souillés, et voilà !... c'était la salle de visite et de soins. Deschamps aperçut des excroissances rouges qui bourgeonnaient partout, sur les poutres.

- Ce n'est rien, ce sont les termites, dit Verdier. A ce propos, vous demanderez qu'on remplace la khejba médiane, cette longue poutre. Elle est entièrement rongée et menace à chaque instant de se rompre : la terrasse s'effondrerait alors dans la pièce !

« Quelle mort glorieuse ! » pensa Deschamps. Il jeta un coup d'œil aux deux pièces voisines où il n'y avait qu'une table en bois et qui servaient aussi de salles de soins, surtout pour les femmes. Deschamps se laissa entraîner à travers la salle d'attente : il était effrayé. Certes, il savait bien qu'il ne trouverait pas une infirmierie modèle,

moderne et luxueuse, mais il était loin de penser que son royaume ne serait que cet horrible taudis noir envahi par les termites. La vue de la salle d'opérations le réconforta un peu ; un prédécesseur à tendances chirurgicales avait laissé des traces de son passage : une belle salle blanche au sol égal, au plafond tendu d'étoffe, faute de mieux, et les accessoires habituels : la table d'opération aux nickels brillants, les tabourets, la hotte à pansements, la vitrine où étaient exposées, bardées de taffetas gommé, les boîtes d'instruments stériles, le masque à anesthésie et un forceps. Dans un coin, une fontaine en émail et une cuvette pour le lavage des mains. L'ensemble avait une allure agréable.

- C'est bien ! dit Deschamps en hochant la tête.

En sortant de la pièce, il aperçut dans le couloir une sorte de cheminée et, non loin, un autoclave ; en face, juste à côté de la porte, reposait sur une paillasse un Poupinel minuscule, noirci et déformé par la chaleur des lampes que l'on utilisait conjointement. C'était le poste de stérilisation. Tayeb s'en occupait et conservait de façon permanente le matériel, les blouses et les champs stériles, en cas d'intervention urgente.

En se dirigeant vers l'aile droite où était la pharmacie, Deschamps questionna son confrère sur les urgences qu'il avait dû opérer.

- On est parfois ennuyé, répondit Verdier. J'ai dû faire des amputations de bras à la suite d'éclatements de vieux fusils pendant les fêtes. La nuit, on est éclairé au pétrole et, si votre pile ne s'est pas brutalement vidée, par une lampe électrique. Je vous assure que l'hémostase d'un moignon n'est pas chose facile, dans ces conditions-là !

Deschamps frémit.

L'examen de la pharmacie était rassurant. Il y avait des bocaux de verre bien rangés sur des étagères, le tout recouvert d'une épaisse couche de poussière ou de sable et de cadavres de mouches. Les armoires étaient pleines de boîtes en fer avec de belles étiquettes blanches où, d'une écriture bien moulée, le pharmacien Ahmed avait écrit le nom des médicaments, non sans réussir, de temps à autre, une belle transcription phonétique. Des bonbonnes ventruées siégeaient dans tous les coins ; une odeur pharmaceutique de bon aloi régnait. Deschamps se sentit à l'aise.

- Ahmed, expliqua Verdier, est capable d'exécuter des préparations magistrales. Cependant, lorsque des produits toxiques ou stupéfiants y sont utilisés, il faut mettre la main à la pâte... si je puis dire.

Et il emmena Deschamps derrière un pan de mur où se trouvait l'armoire aux poisons qu'il ouvrit et lui montra en détail.

A côté de la pharmacie, se trouvaient les chambres des hospitalisés. Des pièces noires, hautes et, nues ; des sommiers de lattes posées sur une maçonnerie de toub et, par-dessus, un matelas de crin de palmier et deux couvertures. Au regard de Deschamps, Verdier comprit qu'il fallait intervenir

--- Dites-vous bien, mon cher, que l'infirmerie est le paradis pour les pauvres diables. Ils n'ont même pas ça chez eux. L'été, ils vivent dehors et s'enroulent dans leur couverture pour dormir. L'hiver, ils sont heureux de trouver un abri et un peu de bois pour se chauffer. Vous ne voulez tout de même pas leur donner des lits et des draps ? Ils coucheraient à côté, conclut-il en riant.

Deschamps hocha la tête tristement et soupira. Du côté des hommes, c'était pareil. Les locaux étaient seulement un peu plus grands. Sur une couchette, un vieil homme haletait. Dans l'ombre, Deschamps distingua ses grands yeux brillants et humides, et posa machinalement la main sur le poignet du malade.

- Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-il à Verdier.

- C'est un malade difficile, lui fut-il répondu. Une histoire d'hydropisie avec un foie petit et dur, évoluant vers l'aggravation, malgré le traitement et les ponctions. Au fond,

on croirait à une de ces cirrhoses si fréquentes en France. Mais celui-ci n'a jamais bu une goutte d'alcool de sa vie. Vous en verrez aussi

Puis il se retourna vers le malade et, d'un ton gaillard, lui demanda :

- Kéрак ? la bès ?

Le malheureux répondit dans un souffle.

- Que dit-il ? demanda Deschamps.

- Il a répondu : « Ça va un peu. Que Dieu soit loué. » Ils louent Dieu même et surtout quand ça va mal. Ils vous répondront toujours : « La bès : ça va. »

« C'est admirable », pensa Deschamps en suivant Verdier vers un petit bâtiment dans le prolongement de l'aile gauche.

C'était le bureau, une pièce poussiéreuse, aux murs et aux poutres rongés par les termites et, attendant à lui, le petit laboratoire éclairé par deux grandes baies vitrées, d'aspect agréable, avec ses deux paillasses carrelées sur lesquelles étaient posés des cuvettes en verre, des pipettes et, dans un coin, le coffret à microscope. Ils ressortirent par la dernière pièce qui était le cabinet dentaire, obscur et vétuste, avec son fauteuil de bois, un tour à pied et son plateau à instruments ou à drogues.

- Ahmed est aussi un fin dentiste, dit Verdier ; il extrait des dents depuis dix ans et a acquis une solide expérience.

- Fait-il une anesthésie ? demanda Deschamps.

- Bien sûr ! C'est que ses clients ont des racines particulièrement solides.

« Et voilà, ajouta-t-il. Vous avez vu la plus grande partie de votre domaine. Si vous voulez terminer la visite, passons derrière l'infirmerie. Voici le dispensaire », dit-il en ouvrant la porte d'un bâtiment caché jusque-là par le corps de l'infirmerie.

La salle était divisée en deux par une double cloison en chicane. D'un côté, se trouvait le box de déshabillage et d'attente pour les filles soumises, et de l'autre le cabinet d'examen avec une table gynécologique orientée vers la fenêtre et, à côté, le porte-bock, un tabouret, une table branlante, une petite armoire murale. Ils ressortirent, longèrent le bâtiment, descendirent quelques marches et arrivèrent devant une grande porte. Verdier frappa fortement du poing et appela : « Messaouda ! » On entendit des pas, un bruit de clé tournant dans la serrure et la gardienne, toujours souriante, apparut dans l'entrebâillement de la porte.

- Si toubib ! s'exclama-t-elle en reconnaissant les médecins.

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour les laisser entrer. Autour d'une petite cour entièrement fermée par les maisons voisines et un mur d'enceinte, s'élevaient les cellules destinées aux filles malades et, au milieu, la case réservée à Messaouda. Dans le fond de la cour, on voyait à côté d'un puits des douches en plein air avec une chaudière rouillée. Un peu plus loin, Verdier ouvrit une porte et ils entrèrent dans la cave creusée dans le roc. Messaouda apporta un quinquet et Deschamps put apprécier la réserve de médicaments dont il disposerait. Il y avait surtout ici les sérums, les vaccins, les produits craignant la chaleur, les arsenicaux et les objets en caoutchouc qui servaient épisodiquement.

Ils repartirent vers la salle de consultations. Deschamps, pensif, vit à peine défiler les malades que Tayeb, le maître infirmier, avait retenus pour être montrés aux médecins. Verdier s'exprimait facilement en arabe, interrogeait, palpait, indiquait le traitement et reprenait sa cigarette posée sur le bord de la table. « Dans la demi obscurité, il a du mérite, pensa Deschamps, de pouvoir examiner efficacement les yeux du malade qui se présente. » Avec deux doigts de la main, il retournait élégamment une paupière qu'il observait attentivement, donnait quelques indications en arabe, la rabattait et, tandis que le patient se frottait vigoureusement, il inscrivait le diagnostic et le traitement sur son registre.

A la fin de la visite, Tayeb demanda s'il pouvait introduire les membres du conseil local - la djemaa -, amenés par le caïd Abdeslem, qui venaient souhaiter la bienvenue au nouveau médecin.

Deschamps admira la prestance du caïd, vieil homme enturbanné, au teint basané, qui fit un compliment entrecoupé de saluts. Les notables souriaient et opinaient du bonnet. «Voilà mon premier contact officiel avec le milieu musulman », se dit Deschamps.

La chaleur devenait forte. Il transpirait et n'arrivait pas à chasser les mouches qui se posaient sur lui, sans cesse plus nombreuses : il fallait les toucher pour qu'elles consentissent à s'éloigner un instant. Les mouches, les termites, le taudis, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter après l'affreux voyage qui venait de se terminer. Il entendit avec soulagement Verdier déclarer qu'on allait retourner à la maison.

IV

Dans le salon, les deux médecins attendaient l'heure du repas. Moussa, le boy, avait apporté la bouteille d'anisette et de l'eau fraîche. Verdier remplit les verres et leva le sien en regardant son voisin

- A votre succès dans ce pays, dit-il.

- Merci, dit Deschamps. A votre retour en France !

Il but mais, dès la première gorgée, fit une grimace. Le liquide était tiède et, seul, le parfum de l'anis le rendait buvable.

- C'est ça, l'eau fraîche que vous avez ? demanda Deschamps.

- Nous n'avons pas de Frigidaire ici : le petit réfrigérateur à pétrole adressé par la direction, il y a plus d'un an, ne marche plus. En outre, c'est un sujet de discorde, car cet appareil excite les jalousies de tous, ici, à l'exception du capitaine qui possède le même.

- Mais, vous avez demandé de l'eau fraîche, pourtant.

- C'est bien de l'eau fraîche que Moussa nous a donnée : vous trouverez à L'ombre, dans la cour de la cuisine, un bassin en peau de chèvre, le dellou, dans lequel plongent des bouteilles d'eau. Par le jeu de l'évaporation sur les flancs du dellou, comme dans une gargoulette, la température de l'eau s'abaisse de quelques degrés. C'est l'eau fraîche. L'eau tirée du puits est bien plus chaude.

- N'avez-vous pu faire réparer le réfrigérateur ?

- Il manque une pièce : le court verre de lampe qui coiffe le brûleur. Il a été commandé à Alger. Vous l'aurez un de ces jours.

- Vivement qu'il arrive ! Je boirais volontiers un whisky glacé.

- Erreur, mon cher, erreur profonde. Primo, il n'y a pas de whisky ici ; secundo, méfiez-vous de l'alcool sous toutes ses formes. L'anisette devrait déjà être proscrite. Rappelez-vous que votre réfrigérateur est de dimension modeste et que vous inviterez à ces rafraîchissements ceux qui sont moins favorisés que vous.

- Enfin, pour terminer, et sans vouloir saper votre moral, sachez qu'après une journée passée dans l'appareil, l'eau de vos bouteilles n'aura rafraîchi que d'une dizaine de degrés environ. Heureux si votre whisky est glacé à 10°

Deschamps soupira et finit son verre. Moussa annonça que le repas était prêt et ils passèrent dans la pièce voisine. Assis sur une chaise, jambes pendantes, un négrillon somnolent se réveilla et tira sur la corde du panká. Le grand éventail se balançait au-dessus d'une table bien disposée. A côté d'un modeste bahut, Moussa, impassible, en seroual noir et boubou blanc, tête nue, attendait. Quand ils se furent assis, il passa les plats et remplit les verres d'eau. Deschamps remarqua que la bouteille était entourée d'un linge humide et restait sur la table dans le courant d'air engendré par le panká.

Et tandis que le repas se poursuivait, Deschamps posait quelques questions. Il fallait profiter des heures qui le séparaient du départ de Verdier.

- Qui s'occupait de la maison, quand M. Verdier n'était pas là ?

- Vous pouvez vous reposer entièrement sur Moussa ; dressé par plusieurs médecins ou épouses de médecins, il est devenu un majordome très acceptable. Il fera le marché, la cuisine et veillera à votre linge. Surveillez sa comptabilité, parfois fantaisiste, sans qu'on puisse savoir si elle reflète les exagérations des commerçants ou les siennes.

- Ne m'avez-vous pas dit que j'aurais souvent des invités ? Ces repas de gala, qui va en surveiller la préparation ? Et le linge, les couverts ? Verdier éclata de rire

- Ne vous inquiétez pas. Moussa est un boy de grande valeur. Il saura se débrouiller. Vous lui indiquez le nombre d'invités ; le matin, vous lui faites préciser le menu et le

modifiez au besoin, et c'est tout ! Quant aux couverts, aux nappes et aux serviettes, il ira les chercher où il y en a : chez le capitaine si vous invitez les instituteurs, chez les instituteurs si vous invitez le capitaine.

- Mais..., balbutia Deschamps, stupéfait.

- Mon cher, ne vous affolez pas. Cela se passe entre boys et les patrons ne sont même pas au courant. D'ailleurs, vous retrouverez chez les autres, quand vous serez invité, de la vaisselle ou des verres venant tout droit de chez vous. En tout cas, je vous déconseille tout achat de valeur entre les termites et les poissons d'argent, il n'en resterait pas grand-chose à votre départ.

- Est-ce Moussa qui lave les chemises, recoud les boutons et...

- En général, oui. Cependant, il s'est adjoint pour toutes ces besognes une négresse, Mabrouka. C'est son employée, mais vous pouvez néanmoins lui donner un petit fixe mensuel.

La porte s'ouvrait et Mabrouka, s'avançant dans le tintement des bracelets de ses poignets et de ses chevilles, apparut. Elle était jeune, forte ; elle portait la tête haute ; un foulard multicolore était noué sur ses cheveux crépus. Son visage enjoué, avec ses yeux légèrement bridés, n'était pas, malgré les lèvres charnues, dépourvu de beauté. De son habaya verte à grandes manches, rehaussée de galons noirs et rouges en cercles superposés, dépassait le seroual noir qui traînait presque sur le sol. Elle vint devant Deschamps, lui sourit et lui serra la main en disant seulement - Bonjour, si toubib.

Puis, de sa démarche balancée, elle partit dans le salon et, dans un tintinnabulement, remporta la bouteille d'anisette, les verres et le plateau.

Deschamps trouvait la viande filandreuse, et en fit part à Verdier.

- Elle est rarement meilleure, répondit celui-ci. Il est préférable de vous habituer tout de suite à la viande de chameau.

- Quoi ? dit Deschamps en pâlisant. Du chameau ?

- Et que diable voulez-vous donc manger ? Nous n'avons ici que des chameaux, des moutons et des poulets. Accessoirement, des lézards pendant les tournées. Une fois par mois, quand l'avion vient directement d'Alger, vous pouvez espérer manger un bifteck frites. Le reste du temps, c'est le chameau coriace, le poulet qui n'a de ressemblant avec ceux que vous avez mangés en France que le nom, et le mouton. En contrepartie, vous mangerez ici de délicieux méchoui quand vous serez invité chez les notables ou les commerçants.

Deschamps acheva tant bien que mal son repas. Le chameau ne passait pas très bien. Il dégusta cependant avec plaisir les dattes magnifiques qui furent servies comme dessert. Verdier, blasé, ne les goûta pas, mais précisa que les hartan, c'était le nom de cette variété, étaient très précoces mais, quoique énormes, moins bonnes que celles qui viendraient à maturité dans quelques semaines.

Ils allèrent au salon boire le café, tandis que le pankaji allait manger.

Verdier alluma une cigarette et regarda Deschamps.

- Mon vieux, dit-il lentement, en pesant ses mots, il faut que je vous mette en garde. Ce n'est pas toujours facile ici. Je ne parle pas des questions techniques. Je suis sûr que cela marchera tout seul. Mais voilà : vous avez une place enviable, un rôle énorme à jouer, une influence indiscutable ! Vous croyez sans doute que vous êtes libre d'agir, d'organiser, de faire ce qu'il vous plaît, en un mot. En fait, ce n'est pas tout à fait vrai. Votre importance politique est telle que le chef de poste tient à vous intégrer dans les moyens dont il dispose pour parvenir à ses fins. Ces fins nous échappent en général. Disons en gros qu'il s'agit de maintenir l'ordre, le bon esprit, tout en administrant. Votre action, selon lui, s'inscrit dans le cadre de ses projets. Vous imaginez facilement qu'il peut y avoir divorce entre les points de vue. Le malheur, c'est que vous dépendez,

hiérarchiquement et surtout financièrement, du poste et de son chef. Toutes vos demandes, tous vos rapports passent par le capitaine. Votre liberté est donc toute relative.

Deschamps réfléchit et regarda Verdier

- J'ai eu les échos les plus favorables sur le capitaine Morey, tant à la direction que dans les différents services. Que puis-je craindre ?

- Morey est un excellent homme, un vieux Saharien. Il n'est ni buveur, ni abruti. Il sait ce qu'il veut, il entend être le chef. Je crains que les questions de technique médicale le tourmentent moins que son autorité effective sur le médecin. C'est du moins mon avis. Je vous laisse le soin de juger.

- Quels sont les rapports avec les autres membres de la communauté européenne

- Les autres officiers sont plus jeunes, plus souples, mais ne voient qu'à travers le capitaine. L'instituteur et sa femme sont d'une neutralité bienveillante qui n'exclut pas les papotages. L'adjudant Marsigues est un brave homme, marié depuis peu et qui ne vit que pour les siens. Les petits radios sont gentils, mais follets ils vivent à part. On ne les voit jamais, sauf à la visite... quand ils ont un coup de cafard ou quelque séquelle de leurs sorties nocturnes...

- Et c'est tout ?

- J'allais oublier un de nos employés, marié à une musulmane : Schneider, le mécanicien du poste... Mais je vous laisse la surprise !

- Et les habitants, demanda Deschamps, vont-ils m'adopter ?

- Bien sûr, le toubib, c'est sacré. Ils voudront tous être de vos amis, habitants du ksar ou commerçants du village. Il y a parmi eux de très chics types : vous serez ravi d'en fréquenter certains.

- Savez-vous, dit Deschamps pensif, que je me demande si j'ai bien choisi la voie qui me convenait ? Sur le plan médical, je m'imagine mal, sans conseiller, sans ancien, sans consultant. Les responsabilités à prendre m'effrayent, m'inquiètent un peu. Vais-je m'adapter ? Ces gens sont tellement nouveaux pour moi. Je ne parle pas leur langue. Leur psychologie est, dit-on, très éloignée de la nôtre. Le cadre lui-même n'est pas déplaisant, encore que l'infirmerie tombe en ruine et qu'on crève de chaud ici, dit-il, en s'épongeant le front. J'avoue que je suis désorienté.

Verdier tapota l'épaule de son voisin et lui dit gravement.

- C'est normal. Je suis passé par là aussi. C'est l'affaire de trois semaines. Dans deux mois, vous serez comme un caïd, et vous rirez le premier de vos inquiétudes.

- Là-dessus, si vous permettez, je vais boucler mes valises, m'habiller pour la route et faire mes dernières visites. Le camion qui vous a amené repart vers 5 heures et, dit-il en souriant, je ne tiens pas à le manquer.

Deschamps, qui avait chaud, mais pas sommeil, renvoya le négrillon chargé du pankas et se mit en devoir d'écrire quelques lettres. Verdier les emporterait avec lui.

V

Vers la fin de l'après-midi, quand la grosse chaleur fut passée, le camion s'arrêta devant la maison. Le chauffeur et le graisseur prirent les bagages de Verdier. Moussa les aida à les installer sur le chargement. Puis Verdier vérifia que rien n'avait été oublié et serra les mains de Moussa et de Mabrouka.

Enfin, il s'avança vers Deschamps, lui mit les mains sur les épaules et le regarda dans les yeux

- Je vous souhaite un bon séjour à Timimoun. Tout ira bien, croyez-moi. Pourtant, un conseil : ne vous excitez pas. L'été n'est pas fini, la chaleur est pénible à supporter. Vous avez beau être solide, la fatigue aura raison de vous. Et franchement, je ne vous trouve pas bonne mine. Ce voyage en plein mois d'août, probablement !... J'espère que nous nous retrouverons un jour sous des cieux plus cléments.

L'interprète arrivait en courant pour lui souhaiter bonne route. Le chauffeur mit en marche. Quatre hommes qui étaient du voyage grimperent lestement et s'installèrent sur les colis. Verdier serra encore une fois des mains et prit place dans la cabine, à côté du chauffeur. Le camion démarra, des gamins s'accrochèrent à l'arrière tandis que d'autres couraient à côté du véhicule en poussant des cris aigus. Il tourna pour prendre la route du nord et accéléra : une poussière rouge volait de chaque côté. Les gamins se laissèrent choir en riant, et il rapetissa progressivement, puis disparut.

Deschamps soupira. Cette fois-ci, il était seul. Foulon l'observa, puis rompit le silence

- J'espère que vous allez vous plaire ici. Et, changeant de ton

- Voulez-vous me faire le plaisir de dîner ce soir à la maison ?

Deschamps le remercia et s'en alla à l'infirmierie.

Quelques malades l'attendaient pour la contre-visite. L'un d'eux avait plus de 40° de fièvre et Deschamps, suspectant un accès de paludisme, fit un étalement de sang et alla l'examiner dans le laboratoire. Il y régnait une chaleur étouffante. Tandis que la coloration se poursuivait, il éventait son visage couvert de sueur avec une vieille revue médicale. Par les baies de vitres de verre dépoli, une lueur éclatante entraînait. Malgré le courant d'air de l'éventail improvisé, des mouches se collaient sur son visage, se rapprochant des yeux. Il dut en chasser une avec le doigt et eut une vague impression de dégoût en la touchant.

Comme ailleurs, le plafond de la petite pièce menaçait de s'écrouler. On voyait, ici et là, les excroissances des constructions des termites. Une couche de poussière couvrait les meubles boiteux, et de petits monticules de sable rouge comblaient les encoignures. Deschamps sourit en pensant à son laboratoire en France, moderne et gai. Il se pencha sur le microscope de modèle ancien et régla l'éclairage en orientant le miroir en direction de la baie. Il n'était pas question, ici, d'électricité. Deschamps rejeta le colorant, rinça la lame, la sécha et la plaça sur la platine du microscope. Habitué au microscope binoculaire, il dut fermer l'oeil gauche. Sa main allait de la vis micrométrique à la vis d'entraînement du chariot, puis venait au-devant du front pour protéger l'oeil droit de l'aveuglante clarté du jour qui le gênait. Enfin, il aperçut les parasites bleus et rouges : sa coloration était excellente. Il inscrivit le résultat sur le cahier de laboratoire, rangea le matériel, ferma soigneusement à clé la porte branlante et fit donner de la quinine au malade.

Il aurait voulu refaire le tour de l'infirmierie, fouiller dans la pharmacie, dans les boîtes d'instruments chirurgicaux et même dans les archives pour retrouver les dernières notes de service, mais il se sentait trop fatigué. Il rendit son salut à l'infirmier, aussi souriant que le matin, et s'en retourna chez lui en faisant un détour par le ksar. La chaleur l'accablait. Pourtant, ses vêtements étaient adaptés au pays : seroual noir et

boubou blanc qui gardaient encore l'odeur forte des tissus neufs. Un tailleur de Béchar les avait coupés sans prendre de mesures. Il avait jaugé son client d'un seul coup d'oeil et lui avait livré les vêtements le lendemain sans essayer. Deschamps était à l'aise dans l'ample pantalon bouffant et imaginait non sans fatuité sa silhouette ! Il marchait pourtant assez gauchement, car il avait tendance à perdre ses nails : il serrait tant bien que mal la lanière entre le pouce et les autres orteils recroquevillés pour augmenter l'adhérence du pied à la semelle. Des gens le saluaient, d'autres le regardaient avec curiosité.

Il arriva exténué dans sa maison et retrouva l'ombre avec plaisir. Il jeta un regard sur le thermomètre : il faisait plus de 35° à l'intérieur ! Il alla prendre une bouteille, se versa un verre d'eau, mais ne put se résoudre à l'avalier. Il se gargarisa puis alla se mettre sous la douche. Le réservoir de fer galvanisé pendait au-dessus de sa tête. Il tira sur la chaînette et une eau tiède l'inonda.

La nuit tombait. Deschamps frappa à l'entrée du logement de l'interprète. Ils étaient voisins : les deux maisons donnaient sur la place, en face du bordj, et la disposition des lieux paraissait identique. La porte s'ouvrit, Foulon lui tendit la main ; la bouche souriait, les yeux restaient froids.

- Entrez, docteur. Faites attention à la petite marche !

On n'y voyait rien. Deschamps perçut le changement de température. Il commençait à faire frais dehors mais, dans les maisons, l'atmosphère était encore chaude.

- Nous allons monter sur la terrasse, suivez-moi.

Deschamps trébucha sur un pouf. Une lueur apparut. Un boy arrivait avec un quinquet jetant dans un sifflement aigu une longue flamme blanche.

- Voici Hamou, mon boy, dit Foulon.

Le serviteur éclairait l'escalier. Ils accédèrent à la terrasse sur laquelle une petite table était dressée. Ils s'assirent sur des fauteuils de bois et de filali rouge. Foulon servit l'anisette et se renversa sur son siège. La lumière blanche du quinquet sur sa face pâle et bouffie lui donnait l'aspect d'un pierrot. Il eut un petit sourire suffisant, qui horripila Deschamps

- Alors, docteur, quelle est votre première impression ?

- Très bonne, dit Deschamps, essayant de donner un ton naturel à ses paroles.

- Que pensez-vous du personnel ?

- Il me paraît très sympathique et, si j'en crois Verdier, assez compétent.

- Oui, bien sûr. Soyez prudent, néanmoins. Votre grand escogriffe d'Ahmed ne me paraît pas très sûr. Je vous conseille de le surveiller.

- C'est pourtant celui, qui paraît le plus ouvert, le plus franc.

- Méfiez-vous de vos jugements. Quand vous serez un vieux Saharien (et le sourire suffisant réapparut), vous saurez qu'il ne faut faire confiance à personne dans ce pays. D'ailleurs, comptez sur moi pour vous ouvrir les yeux.

La phrase déplut à Deschamps. Il but une gorgée calmement, posa son verre et répliqua en regardant Foulon bien en face

- J'ai l'intention de faire mon expérience de façon très objective et je ne veux pas m'encombrer d'idées préconçues sur les hommes ou le pays.

- Oh ! très bien, ricana Foulon. Nous verrons à l'usage ce que vous réservez vos méthodes.

Deschamps, qui n'avait pas faim, se forçait pour faire honneur au repas. Les biftecks de chameau lui soulevaient le coeur, mais il n'en montra rien. Foulon n'arrêta pas de parler, rappelant ses souvenirs d'interprète dans ses postes antérieurs. Il fit état de sa formation littéraire, du soin qu'il apportait maintenant encore à se tenir au courant des dernières nouveautés en librairie. Il en vint enfin à son passe-temps favori, le tennis

- Savez-vous que nous avons un court, docteur ? Le sol est inégal, mais il est possible de jouer. Votre prédécesseur était un véritable champion ! Mais il ne m'a pour ainsi dire jamais battu, ajouta-t-il.

- Je ne joue pas au tennis, avoua Deschamps.

Ils se levèrent et reprirent leurs fauteuils : le café était servi.

- Faites-vous au moins un honorable quatrième au bridge ? s'enquit Foulon avec condescendance.

- Je ne connais rien au bridge. J'ajoute que je ne monte pas à cheval.

- Il vous faudra ici monter à méhari. C'est indispensable pour visiter la population de l'erg. Je vous donnerai sans tarder quelques leçons.

- Je vous remercie. J'espère que l'élève fera honneur au maître. Puisque nous parlons de déplacements, pouvez-vous me dire où est la jeep affectée au service médical ?

- Désolé, docteur ! La voiture du capitaine, dont je me sers, étant tombée en panne, j'ai été obligé de disposer de la jeep sanitaire.

- Vous ne pensez pas que le service des malades doit prévaloir sur les déplacements d'ordre administratif ?

- Mon cher docteur, en l'absence du capitaine, je suis le patron de la maison et, vu l'état de nos administrés, mon prestige, c'est-à-dire celui du chef de poste, souffrirait grandement si j'allais à pied. D'ailleurs, la jeep dite médicale n'est qu'une voiture de l'administration locale, comme les autres, mise aimablement à votre disposition. Elle n'appartient pas au Service de Santé.

Deschamps s'arrêta de manger. Ses yeux brillaient. La colère grondait en lui. Il détestait ce camarade qu'on lui avait imposé. Son aspect, sa suffisance lui étaient antipathiques. Et ne voilà-t-il pas qu'il se mêlait de le conseiller et de le priver de véhicule ! Certes, Deschamps savait qu'il était le boujadi, et que Foulon, quoique plus jeune que lui, ne se priverait pas de marquer des points. Mais cet abus de pouvoir le stupéfiait.

Foulon, d'ailleurs, reprenait

- De toute façon, le capitaine ne tient pas à ce que vous utilisiez cette voiture avant son arrivée. Il ne m'a pas donné les raisons, mais je pense que vous vous conformerez à son désir.

- Bien entendu, répliqua Deschamps au comble de l'exaspération.

Il prit congé quelques instants plus tard.

VI

Première nuit à Timimoun.

Deschamps, rentré dans sa maison vide et chaude, mit son pyjama et monta par l'escalier extérieur sur la terrasse. Il sentit au passage la chaleur des murs cuits et retrouva l'air frais avec satisfaction. Au centre était bâti un petit enclos carré avec une entrée en chicane : c'était la chambre où, face au ciel, les boys avaient fait le lit. La nuit était claire : un croissant de lune descendait dans le ciel et les palmes resplendissaient derrière le bordj rose. Il se coucha et regarda l'heure. Il était 10 heures. Au-dessus- de lui, la Voie lactée barrait le ciel et, juste sur sa tête, une belle étoile bleue, la plus brillante de toutes, attirait l'attention sur une constellation. Deschamps réfléchit et conclut que c'étaient Vega et la Lyre. Allongé, les mains repliées sous sa tête, il essayait de lire le vaste ciel d'août. Une plainte jaillit d'une maison voisine, monta, puis descendit en une phrase syncopée, un râle rauque suivi d'une aspiration. Il sursauta, puis reconnut le braiement bizarre d'un bourricot. Alors, il revint aux étoiles et s'endormit.

Il s'éveilla soudain, avec cette rapidité du médecin habitué aux visites nocturnes. Il crut qu'il venait à peine de fermer les yeux, mais un regard au ciel lui montra la Voie lactée parallèle à son lit et de nouvelles étoiles au-dessus de sa tête. Il avait entendu appeler et se dressa. On frappa violemment à la porte et une voix cria

- Si toubib ! Si toubib !

Deschamps sauta du lit, enfila ses nails et descendit l'escalier aussi vite qu'elles le lui permettaient. Il trouva devant la porte un nègre qui portait un quinquet et un homme, un Arabe, sec, un peu voûté. La flamme pâle de la lampe à carbure éclairait par le bas les deux visages, dont l'un était impassible et l'autre crispé par l'inquiétude.

- Si toubib..., commença l'Arabe.

Et il poursuivit par un long discours, en phrases rapides et pressées, dans lesquelles Deschamps ne comprit que le nom d'Allah qui revenait sans cesse.

- Manarf, répondit-il, pour traduire ses regrets.

Alors, l'Arabe se mit à gesticuler, saisit son poignet gauche avec la main droite et l'agita devant son visage en disant

- Mouchachou, mouchachou.

Deschamps crut comprendre qu'il s'agissait d'un bébé et quand l'autre, au milieu de bénédictions, lui eut montré la direction de sa maison, il fit signe qu'il allait venir. Il alla s'habiller, prit sa trousse et ressortit. L'Arabe prit le quinquet des mains du nègre et, tout en marmottant des louanges ou des prières, ouvrit la marche, veillant à ce que le chemin soit convenablement éclairé sous les pas du docteur. Le nègre suivait, silencieux.

On pénétra dans le ksar, on se perdit dans des ruelles, puis on s'immobilisa devant une porte basse. Le nègre reprit la lampe, tandis que l'Arabe ouvrait la porte et faisait signe au docteur de baisser la tête. Deschamps entra, sentit qu'il marchait sur du sable ; c'était la cour intérieure. Le nègre leva le quinquet. Sur un tapis de Geryville, rouge et noir, appuyé dans l'angle des murs, une femme mi-assise gémissait doucement, tandis qu'une négresse lui pressait les mains, massait ses jambes ou lui donnait à boire, en disant d'une voix monotone des phrases longues comme des litanies. Deschamps vit qu'elle était enceinte et comprit. Il aurait bien voulu l'interroger et il hésita à faire appeler le maître infirmier qui, tant bien que mal, s'exprimait en français. C'était une femme blanche et, plein de prudence, connaissant la pudeur musulmane, il décida de s'en tirer tout seul. Il fit signe aux hommes de s'éloigner. Le nègre posa son quinquet et partit avec les autres. Par gestes, il se renseigna sur les douleurs elles duraient depuis

un jour entier et l'enfant n'était pas né. Les matrones avaient dû défiler en vain auprès de l'expectante. Finalement, on l'avait appelé, quoique nouveau.

Il s'agissait de ne pas laisser passer cette occasion d'affirmer sa science et son dévouement ; son prestige et, par là, sa réussite en dépendaient.

Il souleva la robe de la femme et voulut l'examiner ; mais elle se défendit et rabattit ses vêtements. La négresse appela le mari et lui dit quelques mots en arabe. Alors, une voix lointaine et grave s'éleva, parla longtemps et termina sur un ordre bref. La femme se rejeta en arrière, couvrit son visage de ses mains et se laissa faire. Deschamps l'examina et constata que la dilatation était assez avancée : dans quelques heures, tout serait fini.

La femme s'ajustait en grognant ; il se releva : la négresse lui versa de l'eau tiède sur les mains, lui donna le savon puis, lorsqu'il se fut rincé, tendit un linge. Le mari était revenu et attendait, impassible. Deschamps se dit qu'un peu de sirop de chloral ferait le plus grand bien et justifierait la visite. Il appela le mari et, accompagné du nègre portant le quinquet, ils partirent pour l'infirmierie. Deschamps traînait avec peine ses nails sur le sol inégal et regardait vaguement s'il ne posait pas le pied sur un scorpion.

Il aperçut tout le long du chemin des formes blanches allongées à terre : c'étaient des hommes, recroquevillés, enveloppés dans leurs vêtements, la tête recouverte, qui dormaient à même le sol. Finalement, ils arrivèrent à l'infirmierie. Deschamps sortit la clé de sa poche et, tandis que le nègre l'éclairait, chercha à ouvrir la vieille serrure rouillée. Après plusieurs essais, il y parvint et alla dans la pharmacie chercher du sirop de chloral. Il passa en revue les bocaliers sur les rayons, ouvrit les armoires, fouilla partout et dut renoncer : il ne connaissait pas encore la pharmacie. Alors, il prit un flacon vide et le remplit avec le contenu d'une bouteille étiquetée : « Potion calmante pour la toux. » Il sortit, ferma, retrouva ses compagnons au dehors et, d'un geste, indiqua la quantité à boire. L'Arabe s'inclina, remercia et montra le ciel. Puis, il raccompagna jusque chez lui Deschamps. Il restait encore deux heures de nuit. Deschamps remonta sur la terrasse, vit l'Arabe qui se pressait vers le ksar, sourit et alla se coucher.

A cinq heures, il fut éveillé par des bourdonnements graves et sentit aussitôt des picotements autour du nez et des lèvres : les mouches ! Il les chassa, jeta le drap sur sa tête et ferma les yeux. Des coqs chantaient. Une vague rumeur montait des maisons voisines. En bas éclataient des bruits de casseroles et de vaisselle. Il risqua un oeil au-dehors, vit le ciel bleu, l'orient rouge, se dressa, reçut le soleil en plein visage. La murette ne le protégeait plus que pour quelques minutes encore et, renonçant à ce faux assoupissement matinal des paresseux, il sauta du lit ; le spectacle était magnifique : le ksar, la palmeraie, l'erg lui-même se paraient de couleurs fraîches. Les palmes avaient perdu cet aspect poussiéreux et terne de la veille et luisaient d'un beau vert. L'erg était d'un rose tendre, le ksar à peine plus foncé. Sous les paillotes, au fond de la place, des hommes étaient rassemblés et leurs vêtements blancs éclairaient l'ombre. Un Noir, un seau d'eau à chaque main, traversait la place, en direction du bordj. Deschamps reconnut son boy. Il le suivit du regard jusqu'à la pompe intérieure. Alors résonna une sorte de gong et Deschamps regarda instinctivement vers la tour de guet, en face. En haut, sous le clocheton ajouré, un méhariste, dressé, le corps immobile, frappait régulièrement, tel un jaquemart, sur un disque suspendu et, chaque fois, un son faux vibrait dans l'air. Au sixième coup, il posa le battant et disparut. En bas, les portails du bordj s'ouvrirent : les secrétaires et les boys entrèrent. Deschamps courut se mettre sous sa douche. Quand il sortit, il trouva dans la cour, à l'ombre du mur, une petite table et le déjeuner servi.

Les malades attendaient devant la porte, dans le patio de l'infirmierie. Il entra. Les infirmiers se mirent au garde-à-vous et saluèrent militairement. Puis, le maître infirmier lui apprit que la femme examinée dans la nuit avait eu son bébé une heure après avoir pris la drogue. Son mari était venu apporter la bonne nouvelle. Il le remerciait et demandait à acheter un peu de ce médicament, car il avait une soeur, au village, qui attendait un enfant et il voulait lui en faire absorber au plus tôt.

- On a su dans le pays, ce matin, ajouta Ahmed, l'infirmier-préparateur en pharmacie, que vous aviez apporté de la France des remèdes nouveaux pour faire accoucher les femmes. Les gens sont très contents !

Deschamps éclata de rire et dit

- La bès, la bès !

Il n'était certainement pour rien dans ce premier succès, mais il s'en félicitait : il fallait d'abord avoir la confiance de la population pour pouvoir ensuite agir librement. Pour cela, il fallait guérir vite et bien les premiers malades, être patient, aimable et profiter des coups de chance. Il en avait eu un cette nuit.

Tayeb avait fait un tri parmi les nombreux malades qui s'étaient présentés de bonne heure. Les petits soins, les petits pansements, avaient été faits avant l'arrivée du médecin. Mbarek, comme tous les matins, manipulait ses fioles de collyres. Il était installé au milieu de la salle d'attente ; ainsi veillait-il sans se déranger au silence des consultants et à leur entrée dans la salle d'examen, dans l'ordre d'arrivée. Beaucoup de ceux qui se présentaient ne désiraient que des gouttes dans les yeux. Mbarek les faisait asseoir dans un vieux fauteuil de coiffeur, échoué là par un invraisemblable destin. Il se penchait sur eux et les examinait dans la demi obscurité de la pièce ; ou bien, il faisait attendre le malade pour le soumettre à la visite médicale ; ou bien, il décidait lui-même, dans les cas bénins, du collyre à employer, le bleu, le blanc ou le brun. Souvent, le patient annonçait lui-même la couleur de son médicament : « Le bleu » Le médecin lui avait ordonné, pour son trachome, le collyre bleu, à base de sulfate de cuivre. Il se renversait sur le fauteuil, la tête sur le rebord du dossier. Mbarek s'avancait avec son compte-gouttes et, en disant : « Bis Millah ! » (« Au nom de Dieu ! »), comptait deux gouttes sur chaque oeil. Le malade clignait vivement les paupières avec une grimace de douleur. Mbarek épongeait le coin interne de l'oeil avec un petit bout de coton que le sujet utilisait ensuite pour l'autre côté, se levait lentement, ouvrait les yeux avec précaution, les refermait, gêné par la lumière, et s'en allait en remerciant.

La consultation commença. Il ne restait que des cas sérieux.

Tayeb fit entrer le premier malade : c'était une métisse à la peau foncée, une hartania, d'une vingtaine d'années, couverte de haillons. La malheureuse s'avancait tête baissée, les yeux levés sous des paupières à demi fermées ! Les larmes et le pus avaient dessiné de larges traînées le long des deux versants du nez. Deschamps la fit placer devant la fenêtre et aperçut dans l'oeil, en haut et en bas, de nombreux cils qui venaient frotter sur la cornée ; le bord des paupières était recroquevillé, la conjonctive était rouge et la cornée avait perdu sa transparence. A l'aide d'un releveur, Deschamps put retourner les paupières supérieures et fit le bilan des ravages du trachome, ophtalmie banale dans le pays. Il fallait désinfecter rapidement l'oeil et intervenir sur les paupières. L'opération pourrait avoir lieu dans quelques jours. Tayeb traduisit à la malade la décision du médecin. Avec un pauvre sourire, elle acquiesça et sortit en remerciant.

Aussitôt pénétra un Arabe d'une cinquantaine d'années, de puissante stature, au visage brun encadré d'une barbe, non dépourvu de noblesse. Il portait dans ses bras un petit enfant de quelques mois. Sa face vieillotte et maigre attira aussitôt l'attention du médecin. Des membres grêles, un abdomen ballonné, marbré d'un réseau veineux

développé, évoquaient pour lui la syphilis congénitale. Il palpa la rate et le foie qui étaient énormes. La thérapeutique s'imposait : on la commença aussitôt. Deschamps demanda à examiner la mère.

« Incha Allah ! » (« Si Dieu le permet ! ») fut la seule réponse.

Suivit un vieux nègre qui marchait avec peine, soutenu par son fils. Sans mot dire, il souleva sa longue tunique en loques et Deschamps vit d'horribles ulcères qui dévoraient les jambes enflées ; les pieds étaient énormes. Les orteils boudinés se voyaient à peine. Des mouches voletaient sous le vêtement, se posaient sur les chairs à vif. L'homme ne faisait pas un mouvement pour les chasser. Une odeur infecte emplissait la pièce. Tayeb ouvrit la fenêtre. Deschamps fit allonger le malade sur la table, nettoya lui-même les plaies et les pansa. Il dut faire des efforts pour ne pas aller vomir, mais quand ce fut fini, il sortit et cracha la salive qui s'était accumulée dans sa bouche et qu'il n'avait pas déglutie.

Le misérable accepta d'être hospitalisé et alla rejoindre les autres malades sous les arcades de l'infirmierie.

Et la visite continua ainsi, apportant à Deschamps, en deux heures, plus de visions d'horreur qu'il n'en avait eu en six ans d'études. Il était surpris par la dignité de ces pauvres hères, affligés de maux, démunis de tout, souvent seuls au monde. Ils paraissaient reconnaissants des soins qu'on leur donnait. Et dans l'expression de leur douleur, de leurs espoirs ou de leurs remerciements, ils ne manquaient jamais d'invoquer Dieu en regardant le ciel avec intensité.

A la fin de la matinée, Deschamps avait saisi l'essentiel du problème humain. Pauvres, dignes, fatalistes, imprégnés de religion, tels étaient les hommes au milieu desquels il allait vivre.

Sur le plan technique, il fallait s'attendre à rencontrer l'illustration des pires descriptions des traités de médecine. A en juger par les exemples du matin, on retrouvait là la pathologie luxuriante du Moyen Age. On pouvait par déduction imaginer la place de choix revenant au médecin dans le coeur et l'esprit de ces gens. Ne pas se donner de toutes ses forces à sa tâche serait une trahison totale : trahison vis-à-vis des malades, trahison vis-à-vis de son pays, trahison vis-à-vis de soi même.

Comment concilier cela avec sa doctrine de non engagement ? Deschamps restait interdit devant ses découvertes !

VII

C'était enfin la sieste ! Deschamps se déshabilla, s'allongea dans l'ombre sur le lit bas et lança un appel bref. Au-dessus de sa tête, le pankaj se mit à balancer en mesure, dans un grincement discret et lancinant. Le thermomètre marquait 38 degrés dans la chambre. Dehors, on étouffait et les couleurs s'obscurcissaient dans la lumière. Il pensa au pankaji, le petit négrillon, qui, derrière le mur, tirait à travers un trou la corde du pankaj. Il le plaignit, se taxa de colonialisme, promit de se passer de ses services mais, comme le grand éventail venait de s'arrêter, il ressentit si violemment la chaleur de l'air qu'il remit à plus tard ses projets de libération et interpella le boy invisible sur un ton courroucé. Le grincement reprit, la brise et la vie...

Les avait-il désirées et imaginées, ces heures lourdes de l'été saharien ! A travers ses lectures, il avait essayé de deviner le cadre, le climat et les hommes. Mais imaginer et vivre, quelle différence ! Aujourd'hui, il avait senti la rapide ascension de la température. A peine le soleil s'était-il levé que, déjà, sur le reg, les pierres luisaient ironiquement, comme si elles eussent été humides et que les murs de toub réverbéraient l'éclatante clarté. Quand il était revenu du ksar, le village fortifié, dans l'ardeur verticale de midi, après s'être attardé longuement auprès d'un pauvre diable de Noir, il avait cru tomber, tellement il était las. Depuis son arrivée - dix jours déjà -, ses théories s'étaient spontanément évanouies ; il travaillait sans répit dans un monde inconnu ; il travaillait de toutes ses forces, comme le nouveau venu qui ne veut pas décevoir ; il travaillait alors qu'il se sentait plus faible que ses malades, physiquement et moralement. Si encore il avait pu dormir ! Heureux s'il pouvait voler à l'enfer une demi-heure pendant la sieste. La nuit, il faisait trop chaud encore et puis, il ne s'habitait pas à dormir face au ciel nu, au ciel immense qui se décrivait au-dessus de lui au gré des heures.

Il eut soif. Sous le pankaj, à côté du lit, Moussa le boy avait mis un verre et, dans une assiette pleine d'eau, une bouteille enveloppée d'un linge humide. Il se versa un grand verre, but et recracha tout aussitôt : l'eau était chaude ! C'était écoeurant !

- Quel pays ! dit-il à mi-voix.

Les yeux fermés, il revivait les péripéties de son voyage. Les cinq cents derniers kilomètres avaient été particulièrement pénibles. La piste de Foum et Kheneg à Timimoun, peu utilisée, coupée par les crues d'un oued au printemps dernier, n'avait pas été rouverte à la circulation. Il fallait donc faire un détour par Adrar, poste situé à 200 kilomètres au sud de Timimoun. Et l'étape Colomb-Béchar-Adrar, le 16 août, avait été infernale. Partis le 14 août au soir de Colomb-Béchar avec le Dodge de l'Intendance, ils devaient arriver en principe le 15 août au matin à Adrar, apportant les provisions, boîtes de conserves surtout, destinées à améliorer les menus de la petite garnison en ce jour de fête. Le commandant d'administration qui avait mis en route Deschamps, lui avait expliqué les règles des déplacements, en été au Sahara : le principe essentiel était de rouler la nuit, se reposer le jour.

- N'oubliez pas, demain, d'aller vous baigner dans la piscine d'Adrar, avait conclu paternellement le vieil officier.

En roulant à une moyenne de 40 kilomètres à l'heure, on pouvait prévoir le petit déjeuner à Adrar. Compte tenu de l'expérience des jours précédents, Deschamps avait rempli une bouteille thermos d'eau gazeuse fraîche. Il avait emporté aussi un paquet de biscuits. Une heure après le départ, déjà déshydraté par la course en plein vent, il ouvrait la bouteille et, pour ne pas boire seul, avait offert au chauffeur et à son aide, deux Algériens, un coup de « gazouz ». Il finit sa réserve à minuit, quand le camion tomba en panne. Tandis que ses compagnons s'affairaient autour du moteur, s'éclairant

tant bien que mal avec une lampe électrique de poche, Deschamps faisait les cent pas dans le reg caillouteux, cherchant en vain à l'horizon un accident de relief. Il était au centre d'un vaste disque, sous une calotte constellée. Rien ne troublait le silence, pas même le chant de quelques insectes.

Trois heures plus tard, ils avaient repris la route mais, au bout de vingt kilomètres, les mêmes ennuis mécaniques avaient imposé une nouvelle halte.

Quand le chauffeur avait réveillé Deschamps qui s'était allongé à côté de la piste, c'était déjà l'aube. Il avait bu le verre de thé qu'on lui offrait, le trouvant trop fort et trop sucré.

Le voyage avait repris et, vers 8 heures, on avait vu apparaître à l'est la grande dune rose qui marquait au loin l'oasis de Kerzaz. L'air était frais, le ciel bleu tendre et un soleil rouge se levait. Deschamps se sentait le cœur léger et souhaitait continuer la route.

Un peu plus tard, il avait ressenti en même temps la chaleur et la soif. Mais sa fierté de nouvel arrivant lui interdisait d'en rien laisser paraître. Comme il le faisait tous les cent kilomètres, le chauffeur arrêta le véhicule, laissa refroidir le moteur et vérifia pendant ce temps le niveau de l'eau et de l'huile. Le soleil était haut sur l'horizon. Il manquait de l'eau dans le radiateur. Deschamps vit le graisseur dénouer le col de la guerba, l'outra en peau de bouc qui pendait au flanc de la voiture. Quand le plein fut fait, Deschamps prit le grand quart et l'approcha de sa bouche. Et, avant qu'il eût contrôlé son geste, il avait recraché l'eau et renversé le récipient : un goût de rance la lui rendait imbuvable. Le chauffeur, avant de remonter sur son siège, se désaltéra longuement.

La voiture roulait depuis longtemps et Deschamps gardait encore dans la bouche le souvenir de l'infect breuvage. La chaleur devenait intolérable. Il déplia son chèche et s'enveloppa la tête, cachant son visage comme il l'avait vu faire à ses compagnons. Sa soif augmentait : ses lèvres étaient parcheminées, sa langue pâteuse collait au palais.

Il s'appliquait à penser ; mais la température et ses malaises le rappelaient sans cesse à la réalité. La lumière était aveuglante, malgré les verres fumés des lunettes de soleil. Le camion roulait dans une sorte de vallée bordée à quelques centaines de mètres, de chaque côté, par des collines décharnées aux terres ocres et noires, et cela durait depuis des heures.

A midi, le pneu arrière gauche éclata. Cela n'avait rien d'étonnant dans cette fournaise. Tandis que ses compagnons changeaient la roue, Deschamps, qui se dégourdissait les jambes, nota que la seule ombre était celle de la voiture, juste sous le châssis, car le soleil était au zénith ! On lui offrit de l'eau qu'il refusa. Alors le graisseur alla fouiller dans le chargement et revint souriant, portant un soda. Deschamps, qui n'espérait plus, décapsula la bouteille et but au goulot. L'orangeade était brûlante, le gaz pétillait dans la bouche douloureuse et Deschamps vida la bouteille tristement, sans plaisir.

Plus loin, une nouvelle crevasse les avait retardés encore. Deschamps n'avait plus qu'une pensée : boire frais. Il recevait sur le visage un souffle brûlant.

Il ne transpirait pas et sentait sa peau se dessécher progressivement. Il pouvait à peine ouvrir la bouche. C'est alors qu'il vit les mirages, et le peu de curiosité qui persistait encore en lui fut mis en éveil. Ce fut d'abord un lac bleu, comme le ciel, qui apparut à l'horizon. L'air qui vibrait faisait miroiter l'eau. Une rivière qui serpentait vers l'est vint s'y jeter. Il vit très nettement une montagne se dresser sur ses bords et s'y refléter. Puis tout disparut. D'autres nappes d'eau dormante parsemèrent, çà et là, le reg, se déformant avec les cahots ou les sinuosités de la route. Elles n'étaient plus à l'horizon, mais beaucoup plus proches. Deschamps aurait aimé s'y baigner. Sa soif était douloureuse. Et tout à coup apparut l'oasis sur l'oued : des palmes penchées qui se

miraient à quelques centaines de mètres. Un bourricot se hâtait vers l'ombre et des hommes en burnous blanc faisaient des gestes.

Il poussa un soupir de satisfaction et, avec volupté, distilla soigneusement sa souffrance pendant les quelques secondes qui le séparaient du but. Puis il admira l'impassibilité du chauffeur qui conduisait avec autant de flegme qu'au départ. Et quand la voiture eut fait un, puis deux, puis trois kilomètres, il comprit son erreur. D'ailleurs, l'illusion disparut avec un tournant. Il fut désespéré.

Pendant les quelques heures qui passèrent encore, sa vie, suspendue à une phrase qui se répétait en lui, indéfiniment : « Tenir, il faut tenir », était réduite à la vision des paysages traversés. Les bornes jalonnaient sa résistance. Petit à petit, les chiffres diminuèrent : il eut conscience qu'il viendrait à bout de ses épreuves.

Vers 4 heures, le Dodge entrait dans Adrar, traversait la place et s'arrêtait à l'entrée d'un bordj. Deschamps, vacillant, se dirigea vers le logement du chef de poste et frappa à la porte. Après plusieurs coups, un homme en short apparut. Le visage était vulgaire, l'oeil gris, les cheveux tondus. Il grommelait en ouvrant la porte et Deschamps entendit le mot « sieste ».

- Deschamps, le nouveau médecin de Timimoun.

- Mes respects, docteur. Adjudant Lulin, répondit l'autre en le faisant entrer.

Comme il le questionnait sur le voyage, sur l'heure insolite à laquelle ils arrivaient, Deschamps coupa court, impoliment

- Puis-je vous demander un peu d'eau, s'il vous plaît ?

- De l'eau..., comment ? dit l'autre, interloqué.

- De l'eau pour boire ! hurla Deschamps.

L'adjudant disparut et revint aussitôt avec une bouteille enveloppée de tissu humide. Deschamps but à la régalaide, ne s'arrêta que lorsqu'elle fut vide et la tendit en disant

- Encore !

Stupéfait, l'autre alla chercher encore deux bouteilles. Deschamps avala ainsi quatre litres d'eau en quelques minutes, puis s'effondra sur une chaise.

- Veuillez m'excuser, dit-il, je crois que je n'ai pas respecté les règles de la politesse saharienne.

Et il raconta rapidement les péripéties de son voyage.

- Vous désirez sans doute vous reposer, dit l'adjudant. Je vais vous montrer votre chambre.

Ils sortirent et se dirigèrent vers un bâtiment voisin. L'adjudant ouvrit une porte

- Votre lit sera fait sur la terrasse ce soir. Si le coeur vous en dit, venez à la piscine vers 6 heures. Vous y retrouverez quelques Français.

Deschamps s'était endormi, ne s'était réveillé que pour le repas. Et une heure plus tard, il s'était allongé sur la terrasse au-dessus de la chambre. Et il avait tenté de dormir...

Comment s'étonner qu'il fût maintenant si las ! C'est depuis ce jour-là que ses malaises s'accroissaient. Il ne pouvait manger : il n'avait pas faim. S'il se forçait à prendre un peu de nourriture, il avait aussitôt des nausées et des vertiges. Sa soif était inextinguible ; les liquides prétendus frais l'écoeurèrent. Il avait fini par adopter une infusion de thé léger qu'il buvait très chaude. Le breuvage était peu engageant, mais c'était ce qui le désaltérait le mieux. Depuis deux jours, il était en proie à une dysenterie que rien ne guérissait.

Les coliques l'inquiétaient moins que la sensation d'épuisement qui suivait chaque accès. En se rasant le matin, il avait observé son teint gris, ses yeux cernés, les traits tirés et flétris. Les fossettes dont ses camarades se moquaient avaient disparu de ses joues. Sa langue était blanche.

S'étant brusquement ressaisi, il s'était dédié une grimace dans le miroir et avait ri. Mais quelques instants plus tard, il avait dû s'asseoir sur le sol et s'était presque évanoui. Il était loin, le Sahara touristique qu'il avait imaginé !

La course du panká était de plus en plus faible. Le négrillon s'endormait, au-dehors. «Yallah ! » lança Deschamps. Dans un grincement violent, le panneau vola à l'horizontale, s'abattit et se balançá avec une large amplitude pendant quelques secondes. Puis le rythme redevint normal et Deschamps s'endormit.

VIII

Quoique vivant en dehors de la communauté, les radios avaient une existence bien organisée. Leurs locaux s'élevaient au centre du bordj, autour d'un petit jardin avec un puits en son milieu. Trois tamaris arrosés avec soin leur apportaient un peu de verdure. Bien que rabougris, ces arbres leur étaient chers : ils leur rappelaient leur riante patrie. Le soir tombé, on installait une table et des chaises sous le feuillage. C'était le cadre rêvé pour une partie de belote. Le chef Marsigues, dont la famille était encore en France, ne plaisantait pas avec le service. Mais quand les vacances étaient terminées, le groupe électrogène arrêté et les portes du central soigneusement verrouillées, il se détendait : il devenait l'ancien ! Petit, brun, l'oeil vif, la lèvre charnue, il avait une faconde toute méridionale, qu'attestait encore une pointe d'accent que ses affectations dans l'Est n'avaient pas effacée. Il aimait son métier et disait volontiers qu'il était le meilleur radio du Territoire, ce qui était d'ailleurs exact. Il n'avait pas son pareil pour lire les messages au son et reconnaître à son doigté l'opérateur. Il puisait son plaisir dans les entrailles de ses appareils ; le MX 5 n'avait pas de secret pour lui. L'émetteur-récepteur était l'objet de tous ses soins. Son amour du matériel et du bricolage s'étendait à tout ce qui pouvait tourner, rouler, osciller ! Le groupe électrogène qui alimentait les appareils pouvait tomber en panne : une heure après, Marsigues se retirait de dessous le bloc, cheveux dans les yeux, cambouis sur le nez, et donnait un tour de manivelle : les explosions, au rythme lent d'abord, se rapprochaient, le teuf-teuf devenait régulier.

- Il tourne rond ! disait Marsigues dans un sourire béat.

Ses radios l'aimaient bien, quoique ses colères fussent redoutables. On racontait qu'il n'hésitait pas à botter le derrière de ses subordonnés trop négligents ou inattentifs ; mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes et, tout compte fait, préféraient cette manière directe de régler leurs étourderies.

Ils étaient deux caporaux-chefs, deux engagés, vingt trois et vingt-quatre ans : Vallon et Ribier. Vallon était ardéchois, Ribier lyonnais ; le Rhône les unissait.

Vallon, petit et gros, avait un visage rougeaud, avec des yeux gris rapprochés où se lisaient la prudence et la ruse. Ribier était grand ; son visage était couvert de taches de rousseur. Ses cheveux châtain à reflets roux étaient soigneusement brillantinés. Une mince moustache blonde formait un accent circonflexe sur sa lèvre supérieure. Il craignait le soleil et ne sortait qu'à la nuit. Il avait un violon, souvenir d'une jeunesse studieuse et de parents mélomanes, dont il tirait pour son plaisir des sons émouvants. Marsigues tolérait l'instrument et les exercices, moyennant l'exécution hebdomadaire de ses airs préférés, tirés des opérettes marseillaises à la mode.

Ils avaient engagé un boy pour s'occuper de leur popote en été. En hiver, Mme Marsigues faisait le repas pour tous ; les deux radios allaient chercher leurs plats à la cuisine. Ils payaient leur pension tous les mois et étaient débarrassés des soucis culinaires. En cette fin de journée, tandis que leur boy mettait le couvert, les commentaires allaient bon train.

- Un chic type, le toubib, je vous dis ! affirmait Ribier.

- Paraît qu'il va nous revacciner, soutenait Vallon. Et Marsigues hochait la tête

- Mes enfants, je ne sais pas s'il en aura le temps. Chic type ou pas, il a une sale tête. Son boy dit qu'il ne bouffe rien. Il boit du thé et c'est tout.

- C'est vrai qu'il a l'air crevé, confirma Vallon. En revenant de la piscine, tout à l'heure, je l'ai vu sortir de l'infirmerie. Il traînait la patte ; il était courbé comme un vieux et il ne voyait personne.

- Ce sera pas le premier qui peut pas rester au Sahara.

Marsigues réfléchissait

- C'est pas une saison pour envoyer à Timimoun quelqu'un de France.

- J'ai été malade, moi aussi, en arrivant, dit Ribier. Et puis, on s'y fait, comme les autres.

- En tout cas, dit Marsigues, s'il continue comme ça, je donne pas longtemps pour que tu passes un message annonçant l'évacuation.

Et là-dessus, ils se mirent à table avec grand appétit.

Deschamps allait de plus en plus mal. Il était à bout de forces. Dès qu'il était seul, il s'allongeait. S'il y avait quelqu'un, il parlait et souriait, mais chaque phrase lui coûtait un effort terrible : trouver une idée, mettre les mots côte à côte pour l'exprimer, adapter la mimique !

Le plus pénible, c'étaient les entretiens avec Foulon. Celui-ci n'était pas sans avoir remarqué la mine défaite, les yeux battus et la maigreur du docteur. Il le regardait en dessous tout en parlant et un petit sourire méprisant perçait au coin des lèvres. Deschamps, qui se sentait observé, s'efforçait de donner le change et y parvenait assez bien. Il voulait surtout cacher, plus que son état physique, son marasme moral. Il lui était impossible d'agir, d'organiser. Il ne se sentait pas fait pour cette vie. Ce monde nouveau lui était hostile. Il avait l'état d'esprit d'un chercheur, d'un scientifique, peut-être d'un professeur. Mais sûrement pas celui d'un praticien isolé dans le bled, ignorant des mireurs, de la langue et de la psychologie de ses malades, en butte à des difficultés administratives et surtout, surtout, dans un désert sentimental : ni ami, ni confident, ni douceur féminine, rien ! Seuls, des visages burinés par le soleil, le vent et le sable, des caractères entiers mis à nu par l'érosion du climat, des raisonnements ou des consignes!

Un matin, Deschamps ne put se lever. La dysenterie avait recommencé. Il avait passé la nuit debout. Maintenant, des vomissements exacerbèrent un violent mal de tête. Il appela Moussa, fit installer son lit dans la chambre et descendit de la terrasse en se tenant au mur.

Il prit son portefeuille et en sortit quelques photographies. Il revit le visage de son père, les traits fins de sa mère et les frimousses souriantes de ses sueurs. C'en était trop. Il se retourna dans le lit et, la tête dans le traversin, pleura.

Vers 11 heures, Foulon vint prendre de ses nouvelles. Une fausse bonhomie tempérant son air distant et supérieur. Deschamps serra sa main moite avec dégoût et se dit que ce personnage n'était pas étranger à son cafard.

Il était si harassé et si indifférent à tout qu'une seule idée le dominait maintenant : partir, quitter ce pays au plus vite ! Il allait demander à Foulon de faire le nécessaire : prévenir la direction à Alger et, dès que l'autorisation serait donnée, le mettre sur un camion ou, mieux, dans le prochain avion et l'expédier sur le nord. Son être tenait entièrement dans ces quelques phrases qui allaient tout déclencher, ramener la santé et la paix. Mais pourtant, quand Foulon se pencha sur lui, il ne prononça pas les mots libérateurs : il lui donna quelques précisions sur son état et, avec un demi-sourire, lui parla de ses projets de vaccination pour les jours prochains.

Foulon ne manqua pas de faire, dans sa lettre hebdomadaire au capitaine, un compte rendu détaillé sur la santé du docteur et les décisions qui allaient peut-être s'imposer rapidement, en particulier un rapatriement.

A midi, ce fut le tour de Tayeb. Il était sincèrement désolé, ce pauvre Tayeb et, à l'entendre, le personnel de l'infirmerie se faisait un réel souci. Il avait apporté avec lui du Stovarsol qui, disait-il avec tact, avait toujours donné de bons résultats à ses patrons successifs, dans les cas de dysenterie qu'on rencontrait souvent ici. Deschamps le remercia et avala aussitôt un comprimé.

Tayeb parti, Moussa arriva avec un bouillon de légumes. bercé par les gémissements du panka, Deschamps s'endormit.

Son réveil fut pénible : il retrouvait la réalité. Incapable de réagir, il s'abandonnait à la tristesse d'un dépaysement sans transition ; il se voyait seul ou presque dans cette fournaise inhospitalière, et ses pensées s'envolèrent trop vite et trop facilement vers le paradis des enfants sages entre le père, la mère et les chers amis, dans une quiétude douce, à l'abri de tout ce qui est dur et agressif. Deschamps percevait cette impression infantile et en souffrait. « J'ai le cafard et c'est tout », se disait-il. Mais il s'ajoutait une sensation d'insécurité, la peur du lendemain et des responsabilités à venir, la crainte de vivre.

Alors, par un mécanisme de compensation, il imaginait que sa maladie ne ferait qu'empirer, qu'il resterait inadaptable et que, rapidement, très tôt, sans douleur, peut-être demain ou après-demain, il faudrait le rapatrier sur le nord : le nord, la fraîcheur, l'eau glacée, des visages familiers, une ambiance accueillante ! Puis lentement, ces pensées étaient balayées par une nouvelle vague : la vision de sa situation éclairée d'une lumière crue. Et, pêle-mêle, des phrases traversaient son esprit. Il ne devait pas être rapatrié. Il n'échapperait pas à son destin. Il vivrait à contrecœur et à contrecourant. Le mot fatal jeté le jour du choix avait ouvert l'aventure. Ce mot l'entraînait maintenant dans une catastrophe. C'était trop tard pour reculer. Il était encore un enfant aux prises avec une vie d'homme. Et les quelques efforts qu'il tentait pour surmonter cette dépression n'ajoutaient, dans un combat douloureux, qu'une incertitude supplémentaire à son désarroi.

Il touchait au plus profond du désespoir.

Le surlendemain matin, le soleil le réveilla. Il avait dormi dix heures d'affilée et, quoique courbatu, ressentait un bien-être intérieur qui l'étonna. En regardant la palmeraie et les dunes lointaines, il se surprit à siffloter. Sensation qui lui parut étrange et neuve, il avait faim. Il descendit joyeusement, déjeuna de bon appétit et partit d'un bon pas. Tayeb lui avait annoncé de nombreux malades. Il avait à rédiger son premier rapport mensuel et voyait apparaître d'autres tâches : les vaccinations, les tournées, des enquêtes épidémiologiques. Il s'inquiétait devant l'ampleur de ses futures activités, mais rien ne lui paraissait impossible : il y mettrait le temps et tout irait bien ! En passant devant le garage, il aperçut la jeep blanche, celle du service médical. Un barbu en salopette bleue, casquette américaine à longue visière, faisait le plein d'essence. Il salua Deschamps qui s'approchait. C'était Schneider, ancien légionnaire, dit « Le Velu ». Deschamps lui serra la main, accorda un regard amical aux yeux bleus, au visage sympathique encadré par la longue barbe carrée.

- C'est prêt ? demanda Deschamps.

- C'est prêt ! répondit l'autre.

Le médecin grimpa sur le siège et quand le bouchon du réservoir fut revissé, il mit en marche et, au ralenti, sortit du garage et prit la direction de l'infirmerie.

Il vint se placer devant le perron, répondit aux sourires des infirmiers, coupa les gaz et glissa la clé de contact dans sa poche.

Il se frotta les mains, enfila son sarrau et se mit au travail dans la salle de consultations. Il était décidément d'excellente humeur.

Une demi-heure après, « Le Velu », embarrassé, venait chercher la jeep de la part de Foulon. Mais Deschamps, qui était en plein travail, ne voulut ni le recevoir, ni lui faire passer la clé de contact. Un peu plus tard, un planton apportait un billet

« Cher docteur, pouvez-vous passer à mon bureau au plus tôt pour une question de service ? Voulez-vous « avoir l'obligeance de me ramener en même temps la jeep ? Merci. FOULON. »

L'assès reparti avec la réponse.

« Mon cher Foulon, je suis désolé. J'ai des visites à faire au ksar et au village. La jeep m'est indispensable aujourd'hui et elle le sera plus encore demain. Je me rendrai à votre bureau dès que j'en aurai terminé avec mon travail, c'est-à-dire vers 11 h. 30. Je crains qu'à cette heure-là, vous n'ayez rejoint votre maison. Je me permettrai de vous y poursuivre. Bien à vous.

DESCHAMPS. »

A midi, devant un verre de jus d'orange, Deschamps et Foulon mirent les choses au point. Aimablement, mais fermement, Deschamps déclara qu'il garderait la jeep.

- Mais le capitaine ? dit Foulon.

- Je pense que le capitaine, qui est un homme intelligent, n'a nullement voulu me priver du véhicule. Peut être craint-il que je ne sache pas conduire ? Rassurez-le à ce sujet : je possède les permis civil et militaire, voiture légère et poids lourds.

Foulon en prit son parti, d'autant plus facilement que l'autre jeep serait réparée le lendemain. S'il n'avait plus le monopole des déplacements en voiture, du moins ne serait-il pas moins favorisé que le docteur.

A partir de ce jour-là, il fut plus aimable, moins condescendant, et il eut des accès de spontanéité qui étonnèrent et charmèrent Deschamps. Ce Foulon, malgré ses grands airs, était resté bien plus jeune que lui ! Quant au « Velu », il riait sous cape !

IX

Le courrier arrivait tous les vendredis matin par le camion hebdomadaire de la Compagnie Transsaharienne. On entendait de loin le ronflement de son moteur puissant. Les enfants partaient à sa rencontre et poussaient des cris quand ils le voyaient approcher. Les chameaux entravés au bord de la piste prenaient peur, se relevaient péniblement et, la patte de devant repliée et garrottée sur la cuisse, s'éloignaient en sautillant.

Quand le véhicule massif s'immobilisait devant le gîte d'étape, pompeusement dénommé « Hôtel Transatlantique », une foule l'entourait ; les passagers descendaient, on se saluait, on échangeait des formules de politesse, on transmettait les nouvelles les plus diverses. Le postier emportait ses sacs de courrier. Le garde champêtre, Si Mohamed, dans son vieil uniforme de tirailleur, décorations sur la poitrine, turban blanc sur la tête, veillait à ce que le déchargement se fasse sans incident et notait les petits faits qui agrémenteraient son rapport au lieutenant, les visages inconnus, les derniers « bruits » du Nord, les ballots de taille insolite et le nom des destinataires.

Puis le postier se présentait au poste avec le courrier trié. Deschamps avait entendu dire qu'une censure discrète était exercée par l'interprète.

C'étaient les premières lettres pour Deschamps. Il n'avait rien reçu la semaine précédente et fut tout heureux d'avoir entre les mains les enveloppes où il reconnaissait de chères écritures. Il retarda le plaisir de les ouvrir et finit d'abord sa visite. Puis il s'installa dans son bureau et s'absorba dans leur lecture.

Il n'y avait eu dans son courrier aucune lettre de femme : Deschamps, sans être un Casanova, aurait pu faire battre plus d'un cœur. Mais après une jeunesse mouvementée, son éducation, ses principes et son travail l'avaient tenu éloigné des aventures ; il redoutait maintenant l'influence dissolvante des femmes, l'amollissement de l'âme à leur contact et leur inconsciente cruauté ; comme on se fait une raison, il s'était dessiné l'image idéale de celle qu'il aimerait et entendait y rester fidèle.

Pourtant, il avait eu une vague déception, le matin, en regardant les enveloppes. Il avait bien rompu avec Marie en quittant la France. Il ne le regrettait nullement. Mais lire une lettre d'elle, s'il y avait été contraint, n'aurait rien eu de désagréable.

Ils s'étaient rencontrés dans un conseil d'Universités. Elle faisait sa troisième année de Droit et Sciences Po. C'était le type de l'intellectuelle, travailleuse et obstinée. Malgré la simplicité de sa mise et le peu de temps qu'elle passait à s'occuper d'elle, elle était assez jolie. Ses cheveux tirés en arrière, sa robe boutonnée jusqu'au cou et ses bottes faisaient penser à une étudiante russe. Deschamps, quand ils se connurent mieux, l'appelait souvent Natacha. Ils se voyaient toutes les semaines et, dans le foyer d'étudiants où ils se retrouvaient, c'était de cinq à sept une fête pour l'esprit. Ils avaient banni d'un commun accord toute affectivité et leurs relations restaient sur un plan intellectuel pur, ce qui n'excluait d'ailleurs pas une vive admiration mutuelle. Ils trouvaient dans leurs études, dans leurs lectures et dans l'actualité largement de quoi meubler la réunion hebdomadaire. Deschamps était surpris par l'étendue des connaissances de la jeune fille, par la rigueur de son esprit et par sa subtilité. Il regrettait qu'elle fût si rationnelle, si froide, presque insensible par moments. Pour lui, le sens de l'humain primait tout. Elle n'y voyait que faiblesse et lâcheté.

Il finit par deviner ses attaches d'extrême gauche. Elle lui avoua très calmement qu'elle était activiste et qu'elle en était fière. « Toute morale marxiste se termine en action », disait-elle. Et elle passait ses dimanches et ses rares loisirs à assurer une permanence dans un bureau poussiéreux et glacé ou à vendre des journaux dans les rues.

Leur amitié n'en fut pas troublée : ils n'étaient pas du même bord, mais avaient, en dehors du domaine politique, des champs communs qu'ils pouvaient explorer en liberté. Ils se contentaient de ne pas pousser leurs investigations jusqu'au moment où nécessairement ils se seraient heurtés à leurs convictions politiques et religieuses.

Il l'invita un soir au théâtre. On donnait une pièce d'un humoriste américain. La caricature de la servante qui y figurait parut insupportable à Marie, qui taxa l'auteur d'agent provocateur. Mais elle le remercia très gentiment quand il la raccompagna chez elle.

A son tour, elle l'invita à un pique-nique dans la campagne avoisinante qu'elle aimait beaucoup et qu'il ne connaissait pas. Ce dimanche-là devait marquer la fin d'une époque. Ils avaient pris le train d'intérêt local. Ils partirent à travers champs et elle l'emmena dans un bois étrange. L'herbe était drue, de petits ruisseaux murmuraient dans l'ombre rouge. Les oiseaux pépiaient dans les hautes branches et de petits nuages blancs semblaient s'accrocher à la cime des arbres. Le ciel était bleu. Il y avait dans l'air cette atmosphère du renouveau, une douce fraîcheur, des senteurs d'herbe auxquelles répond le cœur par une inquiétante émotion.

Après le repas, Marie s'était montrée tendre et Deschamps avait brusquement réalisé l'équivoque de leur situation. Son attitude avait sans doute encouragé Marie à le voir autrement qu'en amical interlocuteur. Or, il n'aimait pas Marie. Elle ne s'identifiait en rien à l'idéal féminin qu'il portait en lui. Mais il la respectait, l'appréciait et trouvait mille raisons pour la rencontrer toujours plus souvent. Et leur intimité dans le petit bois printanier était telle que l'attraction des corps dépassait celle des esprits.

Une aventure agréable s'offrait, pour peu que Deschamps voulût s'en donner la peine. Il connaissait l'amertume profonde des liaisons sans amour ; son autocritique ne l'épargnait pas et il aurait du remords à cause d'elle. Et si des sentiments naissaient en lui qui rendraient excusable l'aventure, il savait qu'il irait jusqu'au bout et qu'une vie effroyable commencerait pour deux êtres opposés par leurs certitudes individuelles.

La jeune fille ne comprit jamais pourquoi son ami avait été aussi dur et désagréable. Et sans avoir perçu nettement son dangereux abandon, elle s'était sentie néanmoins dédaignée, et elle était repartie triste et déçue. Le retour avait été silencieux.

Une gêne inconnue jusque-là avait présidé aux entrevues réduites aux séances de discussion dans le foyer d'étudiants. Marie souffrait, mais n'en montrait rien. Deschamps éprouvait une sorte de culpabilité ; il aurait voulu ne plus revoir Marie, mais il n'en avait pas la force.

C'est alors qu'il eut la possibilité d'être nommé à Timimoun. Il aspirait de toutes ses forces à quelque chose de nouveau, à une vie différente, à un cadre pittoresque. La mystique du désert l'attirait. Ce serait la meilleure solution à une situation pénible. Il annonça son départ à Marie. Ils firent le point : leurs vies suivaient des routes qui divergeaient trop ; ils étaient engagés dans des directions opposées. Ils convinrent de ne plus s'écrire et de ne plus chercher à se revoir. Deschamps en fut un peu malheureux, mais grandement soulagé. Ainsi disparut Marie !

La sieste finie, Deschamps se préparait à retourner à l'hôpital ; il eut soudain une sensation d'isolement effrayante, bien différente de celle qu'il avait éprouvée quand il avait été malade. Il ressentait cruellement, dans la période d'adaptation, l'absence d'une femme bien-aimée ; ce vide serait facile à combler par l'image retouchée d'une Marie lointaine. Il sourit devant la faiblesse qu'il sentait poindre et, fidèle à lui-même, fidèle à leurs conventions, il n'écrivit pas la lettre que son cafard subit lui dictait.

Et, le cœur plus léger, il s'en alla sous le soleil brûlant. « La vie n'est pas un roman, pensait-il, et les contes de fées sont pour les enfants ! »

X

Deschamps, après mûre réflexion, avait conclu que la meilleure occasion de prendre contact avec les autochtones serait de pratiquer les vaccinations et revaccinations antivarioliques. C'était bien grâce à elles, répétées tous les deux ans, que la petite vérole avait pratiquement disparu de ce pays !

Il alla donc trouver l'interprète, qui faisait fonction de chef de poste, et lui demanda de prévenir la population. Foulon rédigea un ordre en arabe à destination du caïd.

- Préparez vos réserves de vaccin, docteur, ajouta-t-il, vous aurez du monde !

- Pourquoi donc ? demanda Deschamps. Sont-ils si curieux de me connaître ?

- Certes, répondit Foulon. Mais l'essentiel n'est pas là : nos administrés attribuent à cette vaccination un pouvoir étendu, qui dépasse largement la protection contre la variole ! Ici, se faire vacciner, c'est s'assurer contre la fièvre, le paludisme, les rhumatismes et, accessoirement, les djenoun, les mauvais génies.

-Diable! conclut Deschamps, c'est fâcheux pour mon prestige futur.

Une semaine plus tard, la population ayant été avisée par les soins du caïd, et plus efficacement encore par la rumeur publique (« Radio-Foggara », comme disait Foulon, en faisant allusion au mode indigène de circulation souterraine de l'eau), les séances de vaccination commençaient.

Après la visite des malades, Deschamps installa son dispositif sous le patio de l'infirmerie.

Une foule compacte attendait sur la placette voisine hommes, femmes et enfants et des hartanias portant des bébés. Beaucoup étaient accroupis. On s'interpellait, on riait, mais, dès que le docteur apparut, le bruit cessa et les gens se levèrent. Deschamps releva sa manche et sa vaccina devant tout le monde pour donner l'exemple. Puis ce fut le tour du caïd Abdeslem, puis des membres de la Djemaa. L'infirmier Tayeb invita alors les gens à passer en ordre. Ce fut le début de la cohue. Ils se pressaient dans l'étroite ouverture qui commandait le long couloir, ils se disputaient pour se passer devant, s'insultaient, se battaient même. Puis, en avançant, ils devenaient plus calmes : la proximité du médecin et les rites de la vaccination contribuaient à les impressionner. Mbarek leur relevait la manche gauche et nettoyait la peau du bras (travail qui ne fut jamais plus utile !). Messaouda, un peu plus loin, séchait l'endroit désigné et Tayeb déposait deux gouttes de vaccin sur le bras. Deschamps n'avait plus ensuite qu'à scarifier la peau au milieu de chaque goutte.

En une heure, quatre cents personnes avaient défilé. Les enfants, un peu craintifs, devaient être poussés par leur père devant Deschamps. Ils le dévisageaient, levant sur lui des yeux étonnés, bouche bée. Ils esquissaient une grimace quand ils sentaient le vaccinostyle, puis ils s'enfuyaient en poussant de grands cris, mi-effrayés, mi-joyeux.

Les nourrissons, aux yeux si vifs, se retournaient en hurlant dès qu'ils voyaient Deschamps, enfonçant leur tête dans la poitrine de leur mère ou de la hartania qui les portait. La femme souriait et Deschamps en faisait autant. Les hommes, eux, étaient graves et Deschamps remarqua qu'ils disaient tous, en tendant leur bras « Bis Millah ! » Cette vaccination sous le signe de Dieu ne lui parut pas étrange, encore qu'il n'imaginât pas les chrétiens faisant le signe de la croix avant la scarification. Et il finit par dire, lui aussi, « Bis Millah ! » en approchant le vaccinostyle. Les patients n'en parurent pas outre mesure surpris et leurs regards lui parurent plus respectueux.

Il vaccina ainsi pendant deux jours plus de quatre mille personnes. Les seules femmes qu'il vit défiler devant lui étaient des négresses et des hartanias. En dehors de quelques prostituées, aucune femme blanche ne s'était présentée. Foulon l'avait d'ailleurs prévenu et lui avait demandé s'il accepterait de se déplacer pour vacciner dans le ksar

« les femmes qui ne sortent pas ». Dans chaque quartier, un notable avait offert une pièce de sa maison et les femmes du voisinage devaient être groupées dans la cour attenante. Ces femmes, qui ne voyaient jamais d'homme en dehors de leur mari ou de très proches parents et qui étaient enfermées à clé dans leur maison, n'étaient pas autorisées à se montrer dans les ruelles du village, même voilées, pendant le jour.

Il fallut donc attendre le coucher de soleil et vacciner à la lueur des quinquets. Les notables avaient admis que Tayeb, vieil infirmier connu de tous, accompagnerait le médecin, avec Messaouda.

Dans le quartier des Ait Messaoud, le vieil Hadj Mohamed, au visage de patriarche, perclus de rhumatismes, attendait sur le pas de sa porte. Il salua militairement Deschamps et lui montra le chemin. Un serviteur portant une lampe à carbure les éclaira et ils pénétrèrent dans une grande salle, dont une ouverture donnait sur la cour. Le sable frais était recouvert d'un tapis. Dans un coin, un plateau avec des verres et une théière. De la cour venait un brouhaha de cris, de piailllements et de rires étouffés. On aurait cru une partie de plaisir et Deschamps se demanda si, pour elles au moins, ce n'en était pas une. Un pensionnat en liberté ! Messaouda s'avança dans la cour, leur demanda de dégager des vêtements le bras et l'épaule gauches et de ne pas avoir peur. Puis la vaccination commença. Certaines retenaient le haïk devant le visage avec leurs dents, d'autres laissaient le visage nu, la plupart détournaient la tête en passant devant le docteur, tant pour ne pas voir que pour ne pas être vue. Une odeur de parfum oriental et de beurre rance se mêlait à des relents d'encens. Deschamps vit passer quelques jolis visages, de beaux yeux, noirs, et aussi plusieurs matrones indifférentes, aux joues flasques. Quand ce fut fini, Hadj Mohamed invita Deschamps à boire le thé, mais à peine allaient-ils s'asseoir sur le tapis que des retardataires arrivèrent. Messaouda les morigéna et Deschamps se remit au travail.

Deschamps nota sur son carnet le nombre de vaccinées qui s'élevait à trente-quatre. Un peu déçu, il fit observer par le truchement de Tayeb que c'était peu. Hadj Mohamed répliqua avec le sourire que jamais il n'y avait eu tant de femmes à une séance de vaccination et que ses prédécesseurs, moins favorisés que lui, avaient renoncé à venir en personne. Ils avaient dû déléguer leurs pouvoirs à Messaouda.

Les trois verres de thé bus, il prit congé et la petite équipe s'en alla vers les deux autres points de rassemblement où le même cérémonial recommença.

Deschamps rentra chez lui fatigué, énervé par le thé et épouvanté par la médiocrité des résultats : cent quarante femmes blanches vaccinées, pour deux mille hommes environ ! Il réalisa pleinement la vérité des commentaires faits à Alger par son directeur, ancien médecin saharien plein d'expérience et de bon sens : « Les femmes nous échappent, elles vivent à part, ont leur médecine particulière, leurs médicaments ; les, vieilles sorcières remplacent le médecin ! » Deschamps se rendait compte que « les femmes qui ne sortent pas » formaient un milieu impénétrable, défendu par la tradition, par la jalousie des hommes et, peut-être, par un désir relatif d'autonomie des femmes elles-mêmes. Il en concluait que s'imposer réellement dans ce pays n'était possible que si l'on atteignait le cercle des femmes. Il faudrait une femme médecin ou au moins une infirmière...

Aussi le lendemain, quand une délégation des commerçants du nouveau village vint lui demander, réflexion faite, de venir vacciner leurs femmes et leurs filles, acquiesça-t-il d'enthousiasme.

Le matériel fut ressorti : le médecin et ses aides se remirent en route. Deschamps s'appliqua à garder une attitude aimable, mais distante, à ne manifester aucune curiosité et à être patient avec les pusillanimes comme avec les retardataires.

Le lendemain, il avait sa récompense : on le demandait à la fois au village et au ksar pour examiner des femmes blanches... « des femmes qui ne sortent pas » !

XI

Quoique titulaire du permis de conduire, Deschamps n'avait pas une grande expérience de chauffeur. Et lorsqu'il se fut enfoncé par une belle fin de nuit dans la hamada noire, sur la piste rudimentaire qui bordait la sebkha, il comprit très vite les recommandations du capitaine au sujet de l'utilisation de la jeep. Quelle épreuve ! Dans le jour naissant, les phares éclairaient le reg irrégulier sur lequel la piste était délimitée par les redjems alignés à quelques mètres de distance les uns des autres. Cela n'avait rien de comparable avec la grande piste du nord. Des redjems et des traces de voitures, c'était tout. La tôle ondulée faisait ici place à des creux et des bosses, des dénivellations, des barres de sable. Il avait fallu quitter cette prétendue piste au bout de quelques kilomètres et s'enfoncer dans le reg, en suivant les conseils de Tayeb qui avait fait souvent ce chemin. On roulait à dix kilomètres à l'heure. Et, au lever du soleil, Deschamps se sentit soulagé. Sans doute n'était-il pas le seul, mais ses compagnons ne manifestèrent que le désir de faire la prière. Le spectacle était magnifique. Tranchant sur un premier plan de roches noires, les dunes dorées s'illuminaient au loin et, dans le sable fin, émergeait l'oasis. Sur le ciel bleu, rosé à l'horizon, des palmes se déchiquetaient et le ksar rouge amoncelait ses cubes. La délicieuse oasis était, plus que Timimoun, celle qu'imaginait Deschamps en évoquant le mot. Il se laissait gagner, en conduisant au pas, par l'enchantement de son calme, où mille ruisselets s'entrecroisaient entre des carrés de verdure et où brillaient de mille feux, ça et là, des traînées de cristaux de sel.

Deschamps rangea sa voiture à l'entrée du ksar. Les notables l'attendaient : de beaux vieillards, à barbe blanche, drapés dans des habayas ou des burnous usés et rapiécés, qui saluaient et se confondaient en formules de politesse. Le kebir avait pris la serviette que lui désignait Tayeb et entraîna le médecin à travers les ruelles.

Sur une placette, la population était rassemblée : des enfants en haillons, grelottants, qui ouvraient de beaux yeux admiratifs, des femmes noires, métisses et négresses, et, plus, loin, un groupe d'hommes assis, se levèrent à son arrivée. Le kebir fit les honneurs de son logis et proposa les dattes et le lait. Deschamps, soucieux de respecter à la fois les règles de la politesse et son horaire, ne fit qu'un simulacre et revint s'installer sur la place. Le kebir, un peu vexé, se tenait à l'écart et tentait de sourire. Tayeb, chapitré par le médecin, alla lui expliquer qu'il fallait se mettre au travail, qu'on le remerciait et qu'on priait Dieu d'augmenter son bien et de lui donner sa baraka. Après quoi, les malades, kebir en tête, défilèrent devant Deschamps. Il distribua des médicaments, mit des gouttes dans les yeux et arracha une dent. Sa consultation se faisait ainsi en plein air. S'il s'agissait de questions intimes, Deschamps et le malade, suivis de Tayeb, allaient se mettre dans la maison du kebir, à l'abri des oreilles et des regards indiscrets. L'interrogatoire et l'examen se déroulaient. Deschamps percevait la vanité de son travail. quelques questions, quelques gestes devaient préciser le diagnostic. Il fouillait dans la petite caisse et sortait quelques comprimés. Moyennant quoi, le malade devait guérir, sinon sa réputation en souffrirait. En cas d'ophtalmie, il ne pouvait qu'instiller quelques gouttes de collyre dans l'oeil et prier Dieu que cette seule thérapeutique agisse. Il aurait fallu des flacons et des litres de collyre pour en distribuer à tous les trachomateux ! Certains arrivaient avec une fiole sale, flacon de parfum ou bouteille d'huile. Hésitant au début, il finit par transvaser un peu de ses précieux liquides dans les récipients qu'on lui tendait. Mais la tournée n'était pas finie et il dut cesser la distribution, faute de réserves.

Il réalisait l'insuffisance de sa caisse de tournée, les défaillances de l'organisation.

Fort contents les uns des autres, visiteurs et visités se saluaient auprès de la jeep. Deschamps mit en route, traversa la palmeraie et retrouva ses traces sur le plateau aride. Guidé par Tayeb, il s'appliquait à éviter les trous, les roches qui pointaient, les grosses pierres noires. Il roulait en seconde et, malgré la lenteur du véhicule il ne pouvait examiner à loisir l'horizon sauvage, les teintes fauves des petites collines et le champ de cailloux coupé de temps à autre par quelques touffes de doum. Puis le sol devint plus égal, sablonneux, des bouquets de palmes en jaillirent. C'étaient les palmiers bours, vestiges de palmeraies ensablées et abandonnées. Les troncs se rapprochèrent et on entra ainsi progressivement dans la palmeraie d'Ouajda. Ce furent les mêmes visages, les mêmes mots, les mêmes rites. Ils acceptèrent de boire le thé, mais à peine avaient-ils dit oui que les dattes et le lait aigre étaient servis, suivis d'un plat coiffé d'une toubiga. Le kebir enleva le cône de vannerie et le couscous apparut. Il prit les morceaux de viande, donna une cuillère à Deschamps et dit : « Biss Millah ! » Au fur et à mesure que son invité creusait un trou dans le monticule de grains blancs, il y disposait de menues lanières de viande qu'il découpait avec ses doigts. Le quart plein d'eau passait de bouche en bouche : Deschamps finit par se décider à boire. L'eau avait une forte saveur de goudron, mais elle était fraîche. Quand il eut fini, il dit distinctement : « Amdullah ! » (« Dieu soit loué ! ») et rota avec application.

Et ils passèrent ainsi successivement dans cinq palmeraies, plus belles les unes que les autres. On se rapprochait de Timimoun. Il n'était plus question de piste et, au cours de la dernière étape, Deschamps, aveuglé par le soleil, et sans doute moins attentif à la conduite qu'au départ, faillit renverser la jeep dans un ravin. Engagé dans une montée qu'il ne pouvait arriver à gravir, tant à cause de la pente que de l'insuffisance de son vieux moteur, il dut faire marche arrière entre deux énormes excavations. Le frein à pied ne répondait qu'à peine, la jeep penchait dangereusement sur le côté gauche et glissait doucement. Il repartit en marche avant, en démultipliant, et la roue gauche, effondrant le bord du ravin, tourna à vide quelques secondes. Mais la jeep s'arracha et reprit la route.

Deschamps, satisfait de sa première tournée, pourtant très courte, mangea au repas tout ce que lui servit Moussa, qui arborait un sourire satisfait : son patron était guéri et il aimait sa cuisine !

XII

L'oasis était en effervescence. La rumeur publique avait appris à Foulon qu'Ali ben Omar, bandit notoire et ennemi juré de la France, s'était montré dans les rues du ksar la veille au soir. Foulon, qui cumulait les fonctions d'interprète et d'officier de renseignements, était aussi chef de poste par intérim. Sans perdre de temps, il avait convoqué ses indicateurs habituels et les avait interrogés. Il sut ainsi qu'Ali avait rendu visite à une jeune femme du ksar, depuis longtemps sa maîtresse. Il était reparti, volant un chameau, qui passait la nuit, entravé, sur la place du marché des esclaves. Foulon leur promit une forte somme si, par leurs renseignements, ils permettaient l'arrestation de l'homme. Il dut recevoir les doléances du propriétaire de la bête volée qui, prenant Dieu à témoin de son infortune, finit par maudire grossièrement le voleur et confier la défense de ses intérêts à M. l'officier, que Dieu lui accorde une longue vie !

Foulon, qui souffrait d'être le plus, jeune et le moins gradé des officiers du poste, trouvait dans ses fonctions de substantielles compensations. Sa supériorité en langue arabe s'affirmait tant au bureau, quand on dépouillait le courrier des caïds, qu'en tournée, dans les longues discussions avec les djemaa des villages. Il savait par le capitaine que son élégante façon de s'exprimer en arabe lui valait l'admiration des marabouts de la zaouïa, confrérie pieuse, qu'abritait Timimoun. Sa mission de renseigner les chefs, les moyens dont il disposait, les documents confidentiels qui lui étaient communiqués, lui donnaient l'auréole d'un officier du 2^o Bureau. Enfin, ses études spéciales, le soin qu'il avait de se tenir au courant des événements du monde musulman lui conféraient une autorité justifiée dans le petit groupe de Français. Foulon évoluait sans difficulté apparente dans les problèmes embrouillés du Proche-Orient, du panislamisme, et glanait, chemin faisant, les éléments capables de répondre en partie aux questions complexes d'Afrique du Nord. Il nommait les chefs connus ou moins connus des partisans de l'indépendance, les dépeignait en quelques phrases, comme s'il les connaissait personnellement, montrant d'un mot où étaient leur force et leur faiblesse. Il n'était jamais plus naturel qu'en ces minutes où il laissait percer sa passion, son métier de spécialiste de l'Islam : ses airs affectés et sa gaucherie disparaissaient aussitôt. Deschamps avait vivement apprécié cet aspect sympathique de Foulon.

L'histoire d'Ali ben Omar était pour l'interprète un sujet d'excitation et de crainte. Le désir de le capturer et de s'attirer l'admiration de tous le tenaillait. La peur d'échouer et de se rendre ridicule l'inhibait. Il ne sentait pas derrière lui la forte personnalité du capitaine et le regrettait. Pourtant, il ne l'aimait pas et ne se gênait pas pour le dire en petit comité : il le trouvait trop dur, trop lourd, trop simple. Aujourd'hui, l'homme lui manquait.

Et Foulon, tiraillé entre des mouvements contraires, hésitait sur les mesures à prendre. En attendant de décider, il rédigea un message pour le commandant de territoire, passa les longs moments à le chiffrer et le porta lui-même à la radio.

Quand il revint, un homme du ksar, qui avait réussi à se faire écouter des mokhazni de garde, l'attendait devant sa porte. Foulon apprit de lui, quelques instants plus tard, qu'Ali ben Omar avait annoncé qu'il exterminerait tous les Européens du poste.

Il se mit devant sa machine à écrire et tapa une note destinée à ses compatriotes : quatre exemplaires, dont un pour les archives. Les ayant fait porter, il passa à l'action.

Il fit comparaître la jeune femme qui avait reçu Ali.

Elle vint accompagnée d'une voisine, étant veuve et sans famille. Foulon la fit entrer et l'interrogea. Elle ne savait rien, sinon qu'Ali était venu peu après la prière de l'Acha, la prière du soir. Il lui avait demandé à manger. Il s'était installé, seul, sur la terrasse. Il

s'était fâché parce qu'elle ne le servait pas assez vite. Il avait bu le thé puis il avait disparu. Foulon lui demanda où il était parti, quelle était sa cachette habituelle, quand il reviendrait à Timimoun. La femme disait n'en rien savoir. Il eut beau gronder, la menacer de la prison, ce fut en vain. Tout ce qu'elle ajouta, ce fut qu'elle avait une peur effroyable d'Ali ben Omar et qu'elle ne pouvait faire autrement que de le recevoir quand il frappait à sa porte. « Il devait y avoir autre chose que la peur », se dit Foulon qui la trouvait jolie et assez bien faite dans ses vêtements neufs. Pour une jeune veuve sans fortune, elle ne manquait ni d'atours, ni de bijoux. Ali ben Omar, qui passait pour un don Juan, devait se montrer généreux avec ses favorites.

Foulon se résigna à la laisser partir (c'était la meilleure façon d'attirer le bandit à Timimoun) et la fit surveiller.

Il donna des ordres. Deux méharistes partirent aussitôt vers Tlalet, oasis située à dix kilomètres au nord de Timimoun, où Ali ben Omar avait une soeur. Deux autres s'en furent porter des plis urgents aux caïds de deux tribus voisines. Le reste du peloton devait se tenir prêt au départ. Et, tandis qu'il mettait ainsi son plan à exécution, faisant jouer ses connaissances du pays et des hommes, Foulon retrouvait son entrain et une certaine tranquillité d'esprit. Il était dans son élément, l'action l'entraînait loin des incertitudes.

Deschamps avait appris sans émotion la menace qui pesait sur eux. Il lui était pratiquement impossible de se mettre à l'abri ; il ne refuserait jamais d'aller voir un malade dans le ksar, même la nuit. Dans ces conditions, il fallait vivre comme si de rien n'était, en espérant que les défis d'Ali ben Omar n'étaient que des tartarinades, des propos en l'air ou le produit de l'imagination des indicateurs. Et pas fâché du tout de cet élément héroïque qui s'insérait dans sa vie, Deschamps rentra chez lui à pied.

Il rencontra sur la place un Foulon pressé, préoccupé, qui répondit à peine à son salut. A sa ceinture pendait un énorme revolver d'ordonnance.

La sieste de Deschamps fut interrompue par des coups frappés à la porte : un planton apportait un billet. Foulon avertissait le médecin qu'il rejoignait en jeep le peloton, déjà installé en bordure de l'erg où l'on avait retrouvé la trace d'Ali ben Omar.

Le soleil se couchait quand la jeep grise s'arrêta devant l'infirmerie. L'interprète venait voir Deschamps et lui donner les dernières nouvelles. Des recoupements avaient permis de penser que le bandit remontait vers le nord, utilisant le chameau volé. Les méharistes avaient relevé ses traces : elles s'enfonçaient dans l'erg en suivant un mejbed rarement utilisé. Foulon avait organisé la poursuite, donné le commandement au sergent-chef Omar ben Messaoud et prévu des courriers quotidiens. Ali était un vigoureux nomade chaambi habitué aux longues marches solitaires, capable de couvrir des kilomètres en dormant deux heures par jour et en se nourrissant d'une poignée de dattes. Il fallait donc envisager de l'intercepter au nord, sur le territoire du poste voisin. Foulon expédia des télégrammes puis revint dîner chez Deschamps qui l'avait invité. L'espoir de rattraper le fuyard le rendait joyeux et détendu : la soirée fut très agréable.

Le lendemain, on apprit que le contact avait été établi. Les méharistes avaient essuyé le feu d'Ali ben Omar. Deux jours plus tard, le méhari du fuyard avait été trouvé agonisant sur le mejbed. La poursuite continuait. Le bandit suivait maintenant une bande de reg qui serpentait entre les dunes. On avait vu du sang sur les traces. Une empreinte ovale revenait tous les deux pas : sans doute la crosse du fusil, sur lequel régulièrement il s'appuyait.

L'abandon de l'arme préluda à la capture. Les méharistes, exténués, finirent par encercler l'homme, qui se rendit sans histoires. Il ne mangeait plus depuis deux jours.

Ses pieds étaient en sang. On dut le hisser sur un méhari ; il fut ramené dans la nuit à la prison du bordj. Foulon rendit compte laconiquement, attendant le télégramme de félicitations de ses chefs.

Avant de procéder à l'interrogatoire, il fit conduire le prisonnier à l'infirmerie sous bonne escorte.

Ali ben Omar était un homme d'une trentaine d'années. Malgré l'épuisement, il avait belle allure. Son crâne rasé mettait en valeur la finesse des traits, les beaux yeux noirs, le nez aquilin, la bouche bien dessinée, les dents blanches.

Deschamps l'examina soigneusement. Les pieds étaient le siège d'excoriations multiples, surinfectées, sur lesquelles le sable avait formé une carapace. Quand il eut abaissé le seroual, Deschamps fut stupéfait : dans l'aine, des deux côtés, des ganglions avaient suppuré et s'étaient ouverts à la peau, formant de larges ulcères. Avec de telles plaies, marcher devait être un martyre. Une fois encore, Deschamps oublia le bandit pour l'homme, le plaignit et, dans son for intérieur, l'admira. De sa propre main, il fit avec soin les pansements. Le prisonnier le regardait faire et, quand ce fut fini, le remercia.

Quand il fut guéri, on le transféra dans les prisons du nord. Il devait réussir à s'évader, quelques mois plus tard, en faussant compagnie à ses gardiens pendant le travail, sur une piste en construction.

Foulon ne manqua pas de venir montrer à Deschamps les témoignages de satisfaction qu'il reçut du colonel, commandant le territoire, puis du chef de poste : de loin, le capitaine Morey semblait surveiller son fief...

XIII

Un télégramme annonça enfin l'arrivée du capitaine pour le lendemain matin. Morey était passé par Colomb-Béchar afin de régler quelques questions administratives. Il avait récupéré son command-car qui avait subi une révision générale. Et il revenait par la piste de Colomb-Béchar à Timimoun qui se détachait à mi-chemin du tronçon Colomb-Béchar-Adrar. Le chef de poste de Colomb-Béchar annonçait le départ et donnait l'heure d'arrivée prévue. Si douze heures après, le capitaine n'était pas arrivé, on devait partir à sa rencontre.

Deschamps, qui gardait présent à l'esprit le souvenir de son équipée sur une bonne piste, se prit à admirer le courage du capitaine qui rentrait seul avec un militaire, par une piste non fréquentée, non entretenue et coupée en plusieurs endroits.

A 9 heures, le lendemain, les soldats étaient réunis devant le bordj. Foulon les passait en revue. Deschamps discutait à l'écart avec Marsigues. Devant la grande porte, des musulmans étaient assis en rond et devisaient gaiement. C'étaient les notables du ksar. Ils se levèrent quand ils virent s'approcher le caïd Si Abdeslem, magnifique sous son burnous rouge décoré de la Légion d'honneur. Du village arrivaient en petits groupes les principaux commerçants. Sur la tour de guet du bordj, un homme inspectait l'horizon. Foulon fit placer les notables en ligne, à la suite des militaires. Il invita le docteur à se mettre avec lui, un peu en avant.

A 9 h. 30, le guetteur, qui avait vu sur la piste, à l'ouest, un nuage de poussière caractéristique, frappa à coups redoublés sur le gong. Un moment après, le command-car pénétra par la droite sur la place et alla s'arrêter devant les deux officiers. Le capitaine sauta à terre.

Il approchait de la quarantaine : grand, bien proportionné, les yeux du même bleu que le képi. Le nez légèrement busqué accusait la personnalité d'un visage régulier resté beau. Une fine moustache blonde bordait la lèvre supérieure. L'uniforme était d'un blanc immaculé. Deschamps apprécia ce goût saharien du panache. Le capitaine avait dû se changer quelques kilomètres avant Timimoun. Et il apparaissait impeccable, dans une tenue bien coupée, après cinq cents kilomètres de piste.

Le capitaine répondit au salut de ses officiers puis s'avança vers Deschamps, un grand sourire aux lèvres

- Heureux de vous connaître, mon cher docteur. Il est un peu tard pour vous souhaiter la bienvenue. Alors, je vous souhaite un bon séjour et une vie passionnante dans nos oasis.

Puis, se tournant vers Foulon

- Salut, Foulon. Veuillez m'excuser de n'avoir pas répondu à votre dernière lettre. Les bureaux d'Alger résonnent de votre nom depuis la capture d'Ali ! J'ai bon espoir pour votre deuxième galon

D'un pas souple, le capitaine se porta devant le front des méharistes, salua le chef du détachement, passa lentement devant les soldats. Il fit reposer les armes, donna l'accolade au caïd Abdeslem tout content et serra la main de chaque notable, avec un mot aimable. Il fit un signe de la main aux gamins qui regardaient le spectacle bouche bée. Puis la foule se disloqua, les soldats rentrèrent dans le bordj et le capitaine revint avec les deux officiers vers la voiture. Larby, le boy du capitaine, attendait pour saluer son maître. Le capitaine lui désigna des valises et des colis. Ils marchèrent lentement derrière le boy chargé de bagages.

- Le bruit courait- à Alger, mon cher docteur, que vous étiez mal en point. Votre directeur parlait de vous rapatrier par avion.

- Je n'ai parlé à personne de mes malaises, répondit Deschamps, surpris. Tout cela est d'ailleurs oublié depuis belle lurette.

- Tout se sait dans le Sud, mon cher. Et mes fonctions exigent que je sois le premier renseigné, ajouta-t-il avec un sourire ambigu qui déplut à Deschamps.

- A ce propos, mon capitaine, répondit-il, savez-vous que je me suis permis de disposer de la jeep avant votre arrivée ? C'était naturellement d'une nécessité absolue, sur le plan médical.

Le capitaine parut interloqué et regarda Foulon. Puis il hocha la tête

- Oui, je comprends, fit-il.

Deschamps prit congé devant le bureau. Le capitaine et Foulon s'y enfermèrent, tandis qu'il se dirigeait vers l'infirmierie.

« Quel homme curieux ! pensait le médecin en poussant à coups de pied une pierre qu'il avait rencontrée sur son chemin. Il est sûrement droit, honnête, sans complexe ; il vous regarde franchement mais en même temps ses lèvres se serrent. Fait-il des restrictions mentales ? A-t-il une arrière-pensée ? Les plis verticaux du milieu du front révèlent un homme têtue. Son front n'est pas très haut. Les yeux sont grands, le regard perçant. Intelligence moyenne, mais observateur ! En tout cas, il n'est pas abruti, malgré son long séjour au Sahara. »

Et Deschamps, triomphalement, expédia d'un dernier coup de pied son caillou dans la cour de l'infirmierie.

En attendant Foulon, qui était retenu par le déchiffrement d'un message secret, Deschamps devisait avec le capitaine dans le salon.

- Comment trouvez-vous votre installation ? demanda Morey.

- Très primitive, mon capitaine. L'équipement est périmé et insuffisant. Quant à l'infirmerie, elle tombe en ruine. Les poutres sont mangées par les termites, et le plafond va s'écrouler sur nous un de ces jours !

- Je rapporte entre autres une bonne nouvelle d'Alger. Le gouvernement général a accepté le projet de construction d'une infirmerie moderne, en dur. Les crédits sont accordés. Nous pourrions commencer les travaux en janvier prochain. Nous recevrons bientôt les plans et nous apporterons, s'il y a lieu, les petites modifications que vous pourriez souhaiter.

- C'est magnifique, conclut Deschamps en rougissant de plaisir. Mais le matériel ?

- Votre directeur va vous faire adresser des catalogues. Vous n'aurez qu'à choisir ce qui vous conviendra.

Deschamps, habitué aux attributions parcimonieuses de France, était stupéfait de ces largesses et, plus encore, de la confiance qu'on lui manifestait. Mais, déjà, une restriction survenait

- Bien entendu, nous nous mettrons d'accord sur ce matériel. Il faudra considérer l'aspect financier de l'opération. Car vous savez sans doute que le poste paie sur son budget une partie des achats. D'ailleurs, j'ai l'habitude de tout regarder de près, même votre domaine, mon cher docteur. Pas sous l'angle technique, bien entendu, mais aucun de vos problèmes ne m'est étranger. Je ne vous ménagerai pas mes conseils. Et puisque nous faisons connaissance, il faut aussi que vous sachiez que je suis têtu, que j'aime être obéi sans discussion et que, si je n'explique pas toujours les mobiles de mes ordres, leur existence ne saurait être mise en doute.

« Ça, c'est pour la jeep », se dit Deschamps qui, regardant le capitaine droit dans les yeux, déclara

- Je vous entends bien, mon capitaine, et j'espère que vous n'aurez qu'à vous louer de ma façon de servir.

Foulon frappait à la porte. Deschamps alla lui ouvrir et la conversation reprit, animée et joyeuse.

Puis on passa à table. Le capitaine fit semblant de ne pas reconnaître son argenterie et apprécia la cuisine de Moussa, qui s'était surpassé. Exceptionnellement, on but du vin : le capitaine avait rapporté dans sa voiture quelques bonnes bouteilles achetées à la coopérative centrale. Le repas se termina dans l'euphorie générale.

XIV

Il avait joué les désabusés, Deschamps, il n'y avait pas si longtemps encore. La pratique hospitalière quotidienne lui avait appris la réalité de la souffrance, la présence de la mort, en tant qu'acte, crise, changement d'état. La mort n'était plus pour lui un mot avec lequel on joue, un mythe d'évasion, une figure de style, ou un croque-mitaine pompeux. Cela représentait une somme effroyable de souffrance physique et morale, une peur, avouée ou non, de l'au-delà, un renoncement inhumain, une succession de phases simples et émouvantes : la bataille pour survivre, l'agonie, puis le dernier soupir. Des minutes lourdes !

Pourtant, et à cause de cela peut-être, affectait-il de se complaire dans le monde des idées. Il prenait même sur lui, parfois, pour négliger délibérément l'aspect pratique des problèmes. Sans être désintéressé du réel, à proprement parler, il recherchait l'essence des êtres et des choses, prenant plus de plaisir à disséquer un mécanisme ou une âme qu'à s'intéresser à l'effet de la machine ou aux conséquences d'un comportement.

Cette quête perpétuelle des processus intimes lui avait donné une sûreté de soi confinant à la suffisance et un mépris marqué des contingences, des événements. Plus qu'un fond d'orgueil ou d'égoïsme, cela traduisait surtout une certaine jeunesse, voire une juvénile naïveté. Comme ses pareils, les autres étudiants, il avait appris à reconnaître, dans les auteurs à la mode, sa propre tristesse dans une vie apparaissant inutile, non consacrée ; ses lectures avaient naturellement fait cristalliser des sentiments d'inquiétude, d'insécurité. Il savait reconnaître l'angoisse, peser le douloureux dilemme du choix. Il s'en sentait vaguement fier et lui, d'une simplicité d'origine que n'avait jamais démentie son attitude à l'égard des pauvres ou des humbles, finissait par en être hautain et distant.

Et voici qu'il découvrait un monde différent. Les idées y étaient dépassées par les hommes et par les actes. Il y avait une tâche à accomplir. Certains avaient accepté de s'en charger ; ils avaient quitté la France, laissé leurs parents et leurs amis, la vie facile et quiète ; ils avaient abandonné le cadre et le décor qu'ils aimaient sans doute, la ville ou le village, les murs gris et les éclairages connus, le site familial changeant selon le cycle des saisons ou les sautes du temps. Ces hommes, leur égoïsme natif refoulé, vivaient dans des conditions difficiles et, transplantés dans une île au climat rude, ils cohabitaient et devaient collaborer avec des compatriotes choisis par le hasard, pour le plus grand bien des populations qu'ils contrôlaient. Les autochtones, qu'ils fussent arabes, berbères ou négroïdes, ne se laissaient prendre ni à l'agitation, ni aux discours. Seuls comptaient les faits, soigneusement passés au crible de leur critique, pendant les rites prolongés du thé. Ces êtres, emprisonnés dans l'espace réduit de la colonie européenne par des murs invisibles, connaissaient aussi les aigreurs des promiscuités non recherchées et leur groupe était la proie des regards, ni hostiles, ni amicaux, ruais inquisiteurs, de leurs administrés : des poissons jetés au hasard dans un aquarium entouré de curieux.

Et il était évident, pensait Deschamps qui redoutait pourtant la pompe, que le moindre geste d'un individu avait sa conséquence à la fois dans la petite collectivité française et dans la population. En définitive, le comportement individuel engageait la communauté européenne aux yeux des observateurs indigènes, et à plus forte raison - car tout se voyait et tout se savait - les différends inévitables, voire les incompatibilités ou les haines entre individus.

Au bout du compte, et c'était là le point essentiel, c'était la France qui était jugée. Et la France, quand on est si loin, cela compte. Deschamps avait le civisme d'un militaire, un patriotisme de bon aloi, ni empreint de chauvinisme, ni empoisonné par des notions

politiques d'internationalisme sectaire, assuré qu'il était que son sens de l'humain le protégeait des excès, d'un côté comme de l'autre.

Son rôle, il le voyait clairement, et il ne pouvait s'accommoder de son dilettantisme habituel. Ce pays était dur. Les rigueurs du voyage, l'isolement moral du début, la tâche quotidienne lui avaient appris que vivre dans le Grand Sud n'était pas un jeu. Certes, il était le boujadi, c'est-à-dire le bleu, mais aussi le postulant, qui allait ou non s'affirmer.

Médecin, on lui avait donné un pays et un peuple qui avaient besoin de tout : de sa science, de son dévouement, de son amour pour l'homme. Il était Français et devait veiller à ce qu'aucune critique ne puisse s'élever vers sa patrie à cause de lui, à cause des autres aussi, et il sentait déjà que sa position centrale, ses ouvertures l'entraîneraient à éviter les heurts, rétablir les équilibres, cimenter les unités entre elles. Ainsi jouerait-il en même temps son rôle psychologique dans ce groupe européen. Ses tâches étaient indissolublement liées et il ne pouvait sérier les difficultés. Tout se tenait. Il fallait tout réussir en même temps.

L'action l'attendait, demain, ce soir même, tout de suite. Alors, son coeur battit plus vite et il se sentit déjà heureux.

Deuxième partie

TIMIMOUN

XV

L'arrivée de l'avion marquait tous les quinze jours une date importante. On recevait du courrier récent, des fruits et des légumes frais, des épreuves photographiques, ainsi que les autres commissions dont on avait chargé l'équipage du précédent avion. Les aviateurs étaient des gens gais et intéressants. On était heureux de les inviter lorsqu'ils faisaient escale à Timimoun. Les Sahariens célibataires se réjouissaient, car l'équipage comprenait très souvent une infirmière de l'Air, en général jeune et jolie. On savait par un télégramme l'heure approximative de l'arrivée à Timimoun. Les jeeps et le camion étaient prêts à partir. Dès qu'un vrombissement se faisait entendre, ceux qui étaient chargés de l'accueil sautaient dans les voitures et démarraient : l'avion piquait sur l'oasis, rasait les maisons et les palmiers, effrayant les chameaux, tandis que les hommes hochaient la tête et que les enfants poussaient des cris de joie.

Ce jour-là, Deschamps, pressé de savoir si les médicaments commandés télégraphiquement deux jours plus tôt étaient arrivés, décida de monter au terrain d'aviation. Il était près de midi quand l'avion passa à basse altitude au-dessus de l'infirmerie. Deschamps termina rapidement la consultation, donna quelques instructions à Tayeb et se hâta vers la jeep blanche qui stationnait dehors. Il traversa le village neuf et, à bonne allure, franchit les quatre kilomètres qui séparaient le terrain de l'agglomération.

Le vent soufflait sur le reg et la manche à air se tendait à chaque saute. L'avion avait atterri et s'était placé dans une des logettes formées par deux murailles perpendiculaires disposées en croix. Protégé du vent et bien amarré, il était ainsi à l'abri pendant la journée et la nuit d'escale. Un garde en armes avait déjà pris sa faction, tandis que d'autres déchargeaient caisses et paniers. Deschamps stoppa à quelques mètres de l'appareil. Un lieutenant, dont le képi tout bleu indiquait l'appartenance aux Affaires sahariennes, s'approcha et se présenta, très strict, presque sévère

- Descazes, adjoint au chef de poste.

- Très heureux, dit Deschamps. Foulon m'a déjà beaucoup parlé de vous.

L'air distant de l'officier n'engagea pas le médecin à continuer la conversation.

Il alla saluer les aviateurs. Reconnaisant le chef de bord qui avait déjà fait plusieurs rotations sur Timimoun, il s'enquit de ses médicaments.

- Je crois qu'il y a un paquet pour vous, dit le commandant. Allez voir Miss qui est dans la carlingue.

Deschamps escalada l'échelle et pénétra dans l'avion. Une jeune fille, qui rangeait des colis et des bouteilles thermos, se retourna et sourit

- Bonjour, toubib !

Il se présenta. Elle lui serra la main en disant son nom, Paule Robert.

Elle ajouta aussitôt

- J'ai des médicaments pour l'infirmerie de Timimoun. Le paquet est là-dessous, dit-elle en désignant le tas de colis, de couvertures et de bouteilles qu'elle avait entrepris de ranger. Voulez-vous m'aider ?

Deschamps tressaillit, sembla reprendre ses esprits et se mit au travail. Elle était vraiment jolie, Miss, comme l'appelaient ses camarades. Sa voix était douce, délicatement grave, avec des inflexions changeantes.

Ils sortirent le colis destiné à l'infirmerie et Deschamps le porta à la voiture. Miss le suivit en lui faisant part de son ignorance du pays, des habitants et de leurs moeurs, et son désir de s'en instruire.

- J'ai beaucoup entendu parler de vous et de votre travail par mes camarades. Si je ne craignais d'abuser de votre amabilité, je vous demanderais de visiter votre infirmerie. C'est un tel regret pour moi de ne pouvoir, aussi souvent que je le voudrais, me consacrer réellement aux malades. Le rôle d'une convoyeuse est souvent ingrat, conclut-elle en souriant.

Comme l'équipage était déjà réparti entre les deux autres voitures, Deschamps lui offrit une place dans sa jeep et lui proposa de l'amener à Timimoun à travers le reg, pour jouir d'une plus belle vue. Il quitta la piste à la grande surprise du conducteur de la jeep suivante qui faisait de grands signes, car la tradition voulait qu'on redescendît en petite colonne. En manière de plaisanterie, Deschamps sortit son mouchoir, l'agita en direction des autres voitures, puis il s'engagea résolument dans une gorge du reg, qui le cacha à la vue de ses compagnons. Entre deux falaises noires aux flancs semés de petits tas de sable jaune, la voiture roulait sur un sol inégal, caillouteux, coupé par endroits de bandes de fech-fech, ce terrain sablonneux, mou et sans résistance dans lequel les roues s'enfoncent et patinent. La jeep, justement, traversait une de ces zones, particulièrement longue, perdant de la vitesse et, malgré les manoeuvres de son conducteur, finit par s'arrêter assez brutalement, le moteur calé.

- Une bouteille de champagne ! s'exclama Miss qui riait.

Et elle ajouta aussitôt

- Cela ne doit pas être facile quand vous partez en tournée, car vous devez faire du tout-terrain.

Deschamps était descendu et, frappant la terre molle avec les mains, puis avec un caillou, dégagea les roues. Il remonta, poussa le levier de démultiplication et mit . en marche. Il fit ronfler le moteur, l'emballa presque puis, brutalement, embraya. La jeep fit un bond en avant et traversa le reste du fech-fech sans autre ennui.

Après un dernier coude, la voiture sortit de la gorge et Timimoun apparut au loin.

- Que c'est joli ! murmura Miss.

De fait, et malgré l'éclairage défavorable du milieu du jour, l'oasis s'étendait, magnifique, au fond du plateau gris. Elle écoutait les explications du docteur qui, à travers le reg, rejoignait la piste dont on apercevait les redjems. Ils entrèrent dans le village, salués par les cris des enfants.

En passant devant la maison de l'interprète, Deschamps klaxonna trois fois, ce qui, en langage conventionnel, signifiait que l'infirmière-convoyeuse était particulièrement agréable. Puis il alla s'arrêter à l'entrée du bordj, derrière les autres jeeps arrivées avant eux. Les boys s'affairaient à l'entour, portant les valises et les paquets. Le capitaine, qui discutait avec l'équipage, aperçut la jeune fille et vint la saluer. Il l'invita à déjeuner chez lui avec les autres. Elle le remercia, puis retourna vers Deschamps

- Je suis invitée à midi chez le capitaine, dit-elle. Quand pourrai-je vous voir à l'infirmerie ?

- Je suis au travail à partir de deux heures, répondit Deschamps. Il est possible que je sois appelé dans le village ou dans le ksar. Aussi, soyez assez patiente pour m'attendre un peu si je suis absent.

Miss promit et lui sourit

- Merci, toubib !

Tandis qu'elle suivait le boy portant sa valise, Deschamps, qui regardait la silhouette gracieuse, se prit à soupirer et haussa les épaules. Il repartit en jeep, fit une halte à l'infirmerie et retourna chez lui pour déjeuner. La salle à manger lui parut laide et vide. Il mangea mal et vite, et alla se reposer un moment sur son lit : il se sentait nerveux et inquiet.

Elle vint le rejoindre dans son bureau quelques heures plus tard. Il lui montra les locaux, les malades et lui parla de ses tournées. Puis il la conduisit, à travers le ksar, vers la palmeraie. Miss était très curieuse.

- D'où vient cette eau ? dit-elle en enjambant la principale seguia, à côté de la mosquée.

Il dut tout lui expliquer : la nappe phréatique dans le grès albien, les drains creusés autrefois par les esclaves nègres, à une profondeur de vingt à trente mètres, auxquels on accédait encore aujourd'hui par des trous d'évents.

- Ce sont ces puits recouverts de terre, ces sortes de grandes taupinières qui pointillent le reg à la sortie sud de Timimoun, comme dans la plupart des oasis du Gourara.

- Oh ! oui, je les ai remarqués d'avion, ces alignements qui convergent vers le village de deux à trois kilomètres à la ronde.

- Ces foggaras, sortes de sources artificielles, affleurent en haut de la palmeraie. L'eau s'écoule, sur la pente en mille ruisseaux que vous allez voir.

- A qui appartient l'eau ? demanda-t-elle.

- A ceux qui l'achètent. Les gros propriétaires ne sont pas ceux qui ont le plus de terre, mais ceux qui ont le plus d'eau. La répartition se fait à la sortie de la foggara par une sorte de pierre taillée en forme de peigne, que je vais vous montrer.

Il l'emmena au griffon voisin. Ils se penchèrent et elle vit, sortant d'un trou noir, un ruisseau où, d'ailleurs nageaient quelques poissons.

- Ce sont des barbeaux, dit Deschamps. Ils ne deviennent jamais très gros et figurent rarement à nos menus.

Il lui expliqua comment un spécialiste, véritable « maître de l'eau », façonnait le peigne : sous chaque fente verticale, un petit bassin recueillait l'eau qui partait par une seguia.

L'enchevêtrement des petits canaux évoquait la complexité d'une gare de triage. Puis chaque séguia prenait son chemin et dégringolait la pente, menant son filet d'eau dans le bassin de glaise terminal qui se remplissait doucement jusqu'au moment de l'arrosage.

Et Deschamps trouvait qu'il était bien agréable d'oublier pendant quelques instants ses soucis, pour expliquer les mystères de cette vie aimée à une jeune fille offerte par le ciel.

Après l'avoir reconduite chez Gibert où elle était invitée à dîner, Deschamps se sentait troublé.

Peut-être en France eût-il cédé au caprice d'une heure et fait quelques efforts pour séduire la belle. Ici, cela lui semblait impossible : ce pays était trop beau et trop pur pour servir de cadre à une amourette sans lendemain.

Il n'y avait que trois mois qu'il était arrivé.

XVI

Le capitaine pensait au nouveau docteur. Il éprouvait un malaise très vague chaque fois qu'il le retrouvait.

« ... Il est pourtant correct, bien élevé, très discipliné même, ce qui est rare pour un toubib. Il aime son métier, c'est évident. Bref, il a l'étoffe d'un Saharien. mais... » Morey s'en voulait d'autant plus de sa restriction qu'il ne pouvait rien formuler de précis. Il concevait que ce jeune médecin pût être différent de ses adjoints qu'il connaissait depuis longtemps : il les avait appelés à ses côtés, quand il avait été nommé chef de poste, à cause de leurs qualités mêmes, et surtout parce qu'ils représentaient exactement ce qu'il souhaitait comme collaborateurs : des hommes simples, directs, fiers et, si possible, joyeux. Son choix avait été particulièrement heureux : Gibert et Descazes étaient deux anciens chefs de pelotons méharistes qui avaient sillonné les regs et les dunes d'une partie du Sahara, faisant leur apprentissage au contact d'hommes durs et dans cet univers extraordinaire, sec et sans limite.

Rien qu'en les regardant, il savait reconnaître la pensée intime qui venait de jaillir, après un ordre, un conseil ou une remarque. Et la réponse qui suivait était toujours conforme à ce mouvement de l'esprit qu'il avait perçu ; la forme en était différente pour chacun. Gibert, quoique respectueux, était plutôt tranchant, parfois agressif ; Descazes, dont le flegme était proverbial, ne dédaignait pas l'humour.

Or, avec Deschamps, c'était bien différent. Ses yeux noirs supportaient le regard de son chef et son être profond était impénétrable. Ses réponses étaient toujours respectueuses, sans servilité. Il ne refusait jamais catégoriquement, ne s'insurgeait contre aucune idée. Il se contentait de la développer dans les points où elle lui convenait. Puis, en deux phrases courtes et nettes, prononcées sur un ton enjoué, comme s'il s'agissait d'une remarque sans importance, il formulait ses critiques. Morey ne savait jamais si ce jugement traduisait une conviction ferme, ou s'il était porté avec détachement, comme une prise de position objective sans engagement personnel.

Et, tout en dedans, Morey, qui souhaitait tenir son monde, était un peu vexé que ses relations avec le docteur ne dépassassent pas une limite que celui-ci avait à l'avance fixée, et que l'adhésion de son subordonné ne fût pas absolue. Il se sentait jugé, analysé, et classé dans une catégorie. D'autre part, il ne pouvait, avec ce collaborateur, le plus précieux de tous, mêler affectivité, raison et discipline. Et sa pensée se poursuivait d'elle-même. Deschamps ne l'aimait pas, tout simplement, et son comportement envers lui était régi par les règles strictes d'une courtoise subordination. Morey soupira et fit la moue. « Laissons passer un peu de temps ! se dit-il. Ce serait bien le diable que je n'y voie pas plus clair ! »

Le capitaine entrebâilla la porte et passa la tête dans la salle de consultation. Deschamps, qui ne voulait pas être dérangé pendant l'examen des malades, fronça les sourcils, regarda le capitaine d'un air surpris.

- Mes excuses, docteur, dit Morey. Je venais vous apporter une bonne nouvelle ! Comme vous fréquentez peu mon bureau, je me suis permis de venir vous importuner. Deschamps sourit malgré lui, en relevant l'allusion à son isolement et emmena l'officier dans son cabinet.

- Je viens de recevoir, continua le capitaine, les plans de la nouvelle infirmerie agréés par les services compétents et les crédits pour la première tranche des travaux. Nous commencerons dès lundi prochain.

Il déroula les feuilles de papier ozalide et commenta les dessins en suivant les croquis d'un index lourd.

Le bloc technique me paraît parfait. L'hospitalisation dès hommes est nettement séparée de celle des femmes. Remarquez la cour intérieure qui leur est réservée. Je vous signale que la hauteur des murs d'enceinte, de leur côté, a été élevée pour les mettre à l'abri de toutes les indiscretions. Les femmes blanches pourront être hospitalisées sans que les maris aient à soulever de critiques.

- Puissiez-vous avoir raison, mon capitaine, dit Deschamps. Les femmes arabes se présentent rarement à l'infirmerie : dans le médecin, c'est l'homme qui les effarouche... elles... et leurs maris. Je vais essayer néanmoins d'instituer une consultation après la tombée du jour, puisque l'obstacle majeur des traditionalistes est l'interdiction des sorties diurnes pour les femmes, même voilées !

- Bonne idée, docteur, dit Morey. Mais revenons au plan. Je vais vous le laisser. Regardez-le, réfléchissez et voyez s'il y aurait encore quelque modification importante à ajouter, selon vous. Les gens d'Alger ne s'en apercevront pas à leur visite ou, si on leur fait remarquer l'amélioration apportée, ils nous féliciteront de notre initiative. Jetez aussi un coup d'oeil sur le schéma de la cave. Il me paraît satisfaisant, mais je me demande s'il n'y aurait pas intérêt à voir plus grand.

Deschamps hocha la tête et dit

- Je vois mal nos maçons locaux, accoutumés à la boue séchée et aux briques cuites au soleil, nous construire un bâtiment en dur. Qui va réaliser cette infirmerie ?

Le capitaine éclata de rire

- Moi, tout simplement. Dans le Sud, mon cher docteur, l'officier français est à la fois soldat, juge, architecte, et parfois même - ne le prenez pas mal - médecin. Dès lundi, avec mes adjoints, nous allons veiller à la réalisation impeccable des plans que voici et vous pourrez nous faire confiance.

- Mais, les maçons ? reprit Deschamps.

- C'est vrai, dit Morey, que nous ne nous sommes pas vus depuis quatre jours au moins. J'aurais pu vous dire que j'avais engagé dans le Nord un brave homme de métis chrétien, dont les Pères blancs ont fait un excellent ouvrier. Il est intelligent et tout à fait capable d'être le contremaître de notre entreprise.

Il s'arrêta quelques secondes, regarda au loin et reprit doucement

- Il se fixera sûrement ici. Ce n'est pas le travail qui va manquer dans les années qui viennent. Les constructions en dur doivent remplacer nos cases... Et puis, il y a le pétrole !

Le capitaine regarda Deschamps

- Je ne veux pas vous retarder davantage dans votre visite. Je tiens, cependant, à vous dire ceci : rien de ce qui touche votre travail ne m'est étranger. Je suis ici pour vous aider et favoriser le développement de votre action. Faut-il vous préciser que nous poursuivons tous deux le même but ? Chacun dans notre domaine, nous essayons de faire reculer la misère et la maladie. Ce n'est pas si désagréable de travailler à la fois pour les hommes et pour son pays. Encore faut-il coordonner tous les efforts !

Le capitaine posa sa main sur l'épaule de Deschamps

- Je suis plus vieux que vous, docteur, hélas ! J'ai traversé de dures périodes, croyez-moi. Je vis dans le Sud depuis près de vingt ans. J'aime ce pays et son peuple. Pardonnez-moi de vouloir, parfois, vous indiquer le chemin, quand cela m'arrive. Sachez aussi qu'en définitive, la responsabilité de tout ce qui se passe ici m'incombe et, en ce moment surtout, j'ai parfois de la peine à m'endormir le soir !

Le capitaine serra la main de Deschamps et s'en alla.

Le docteur s'assit derrière son bureau et resta pensif, la tête dans les mains.

XVII

L'avion d'octobre ramena les familles. Deschamps, qui n'avait pu aller jusqu'au terrain, arriva sur la place alors que la file des autos apparaissait sous la Porte du Soudan. Le capitaine avait rassemblé toutes les voitures disponibles, le command-car, sa jeep, le camion, et avait prié Deschamps de lui prêter la jeep médicale. Ainsi avait-on pu transporter en une seule fois équipage et passagers. Devant le bordj régnait une agitation insolite. Des Arabes, des nègres, leurs enfants, les boys, accueillaient les arrivants par de grandes démonstrations.

Deschamps vit une jeune femme brune embrasser un négrillon, et son voisin, un homme grand et sec, saluer des Arabes selon la règle en portant ensuite la main sur son cœur. Le boy de l'officier adjoint avait pris un bébé sur les bras. Le capitaine, dont la tête émergeait du groupe, souriait, parlait aux uns et aux autres et donnait des ordres.

- Voici notre toubib ! s'écria-t-il en levant les bras quand Deschamps s'approcha.

Le silence se fit. Deschamps salua et se découvrit, tandis que le capitaine faisait les présentations

- Mme Martin, M. Martin, nos instituteurs, et leur fille ; Mme Béral et son fils, Jacques; Béral, notre secrétaire; Mme Gibert et notre camarade, le lieutenant Gibert, mon adjoint.

Deschamps se sentait dévisagé avec curiosité par les nouveaux venus : ces femmes et ces fonctionnaires qui n'avaient aucune vocation de héros semblaient le jauger et évaluer sa science et son dévouement. En ce moment, Deschamps percevait plus que jamais l'importance de son rôle dans la petite communauté, isolée et inquiète. Il fut heureux d'échapper à ce muet tribunal en prenant congé pour emmener l'équipage dont il devait être l'hôte. Le commandant du bord, qui l'observait, constata à voix haute

- Vous avez l'air soucieux, docteur ! Est-ce l'arrivée de cette future clientèle ?

- Oui, répondit lentement Deschamps. Ils sont peu nombreux pourtant, mais je crois qu'ils comptent tous beaucoup sur moi. Et... je ne voudrais pas les décevoir...

Les aviateurs demandèrent à visiter l'infirmerie. Deschamps les emmena dans sa jeep. Après avoir fait les honneurs du vieux dispensaire, il les conduisit sur le chantier : des fondations dessinaient le plan d'ensemble du gros œuvre. Deschamps, dont l'oeil s'allumait, décrivait avec fougue le nouvel hôpital, et ses bras, en s'agitant, amoncelaient des volumes ou dessinaient des horizontales, lignes dominantes du futur édifice. La chaleur mit fin au monologue et l'on rentra déjeuner.

Deschamps, tout en veillant à la bonne ordonnance du repas, interrogeait ses hôtes : Que se passait-il dans le Nord ? Que disait-on ? Que redoutait-on ?

- Il ne se passe rien, répondit le capitaine Verger, chef de l'équipage, du moins rien encore. On dit que des nationalistes ont trouvé au Caire un accueil bienveillant et qu'un Front de libération de l'Algérie est constitué. On redoute la rébellion, si facile à déclencher en pays musulman.

Verger était un homme grand et souple, au visage maigre rectangulaire, au nez busqué, aux yeux gris vert, Il avait fait plusieurs séjours en Indochine et participé à de glorieuses opérations. Blessé au cours d'une évacuation sanitaire, il avait sauvé sa vie, celle de l'équipage et du malade, en continuant à piloter, malgré sa souffrance. Affecté à une escadrille de transport en Algérie, il se consolait de son inactivité guerrière en monopolisant les missions sur le Grand Sud.

Verger, instruit par son expérience indochinoise, était pessimiste :

- Vous verrez, docteur, que les événements vont mal tourner. Les esprits sont surexcités. Un fossé se creuse entre les masses musulmanes et européennes. Les agitateurs sont à leur aise. Les hésitations des responsables n'arrangent rien.

Deschamps était stupéfait

- Je n'ai rien senti de semblable à mon dernier passage dans le Nord. Ici, en tout cas, les gens sont calmes, la confiance des populations dans la France ou, tout au moins, dans ses représentants, fait plaisir à voir. Je reçois tous les jours des marques d'attachement et de fidélité, aussi bien de mes malades que de mon personnel. Je sais que le passage de certains émissaires nationalistes a été signalé : cela s'est traduit par des exposés détaillés adressés à l'Administration centrale, nos Ksouriens ayant préféré venir raconter aussitôt au bureau les sollicitations ou la propagande dont ils avaient été l'objet. Ici, conclut Deschamps, on ne redoute que les mauvaises récoltes !

Le repas fini, le café avalé, les aviateurs s'excusèrent et allèrent se reposer dans les chambres d'hôte qui leur étaient réservées.

Deschamps rédigea un bref compte rendu à ses supérieurs sur la mise en chantier de la nouvelle infirmerie. Il termina ensuite son rapport mensuel de septembre et, dans le paragraphe consacré aux remarques, consigna ses observations au sujet de la recrudescence automnale du paludisme. Il conclut sur la nécessité de commencer au plus tôt une campagne antipaludique après enquête préalable. Puis il écrivit à sa famille. L'image de Marie traversa son esprit, mais il n'en éprouva aucun trouble et comprit que son aventure mi-intellectuelle, mi-sentimentale, ne serait jamais qu'une ébauche. Son cœur était entièrement disponible pour ce qu'il avait toujours souhaité : un grand amour.

XVIII

Le réveil sonna trop tôt. Deschamps avait mis l'aiguille sur 4 heures : il disposait encore d'un quart d'heure, voulut se donner un sursis et se rendormit. Ce fut le boy qui le réveilla en frappant à coups redoublés à la porte de sa chambre. Il sauta du lit, fit une rapide toilette. Se lever si tôt, paresseux comme il l'était ! Deschamps ne se reconnaissait plus.

Il alla s'asseoir dans la salle à manger. Moussa fit couler sur le lait condensé brillant au fond du bol, un jet de café noir, lui tendant de la main gauche un gâteau de sa fabrication, sorte de bras de Vénus d'où la confiture perlait.

Il prit un frugal déjeuner, puis il enfila la lourde djellaba grise rayée de blanc, ceignit ses reins de la ceinture en cuir terminée par deux pompons faisant office de chasse-mouches, s'entortilla un chèche autour du cou et prit son vieux képi. Dehors, l'infirmier Mbarek qui l'attendait, assis contre le mur, se leva à son arrivée et le salua militairement. La jeep avait passé la nuit devant la maison, prête pour le départ. Il vérifia l'arrimage de la caisse à médicaments, de la table et des tabourets pliants. Il prit le volant. Kada donna quelques tours de manivelle puis, le contact étant mis, le vieux moteur partit à regret, en marquant les temps.

Deschamps sourit, pensa à la nouvelle voiture qui allait arriver et, joyusement, invita Mbarek à prendre place d son côté. « Biss Millah ! » dit-il encore en embrayant. La voiture traversa le village désert, passa sous le portique et s'éloigna dans le reg sombre. Comme toujours à cette époque, Orion s'étalait au-dessus de l'horizon et semblait indiquer le chemin. N'était le froid qui mordait aux mains le conducteur, le moment eût été délicieux. Des cahots soulevaient la petite voiture ; par endroits, de larges bandes de sable barraient la route. Pour éviter l'ensablement, Deschamps accélérât au maximum dès qu'il les voyait, se lançait sur elles sans hésitation, le pied écrasant le plancher, s'arcoutait au volant quand l'effet de frein dû au sable se manifestait, puis passait en seconde en faisant ronfler le moteur.

Deschamps, en sifflotant, surveillait les trous de la route, mais regardait aussi le ciel qui dérivait et lisait à l'horizon les pâles signes annonciateurs du jour. L'étoile du matin apparut, magnifique. L'ombre céda lentement l'horizon, puis un peu de ciel ; très vite, le jour se fit.

Quand l'orient fut rouge feu, Mbarek demanda un arrêt pour faire sa prière et, tandis que Deschamps fumait une cigarette, il fit les gestes rituels au bord de la route.

Peu après, apparaissaient le liseré vert de la première oasis à visiter, puis les monticules des foggaras qui convergeaient vers elle ; enfin, on entendait le braiement des bourricots, les bêlements des chèvres et les appels des hommes. La voiture passa entre les ruines du vieux ksar et alla s'arrêter sur la place de terre battue entre les hauts murs des maisons de boue. Le fracas du moteur avait attiré l'attention des habitants ; les gosses arrivaient en courant, poussant des cris en faisant de larges saluts, puis s'immobilisaient, silencieux, à distance respectable de la voiture. Trois nobles vieillards, pressés, arrivèrent drapés dans des burnous douteux, suivis par des Noirs, rieurs et édentés, puis par des hommes portant ou traînant de jeunes enfants. Le fond de la place se garnissait de femmes noires, cachant leur intimidation sous des sourires bêtes ou des bavardages bruyants accompagnés de grands gestes.

Les notables saluèrent Deschamps et Mbarek, leur demandèrent des nouvelles de tous ceux de la petite colonie française, puis les invitèrent à boire le thé.

Après avoir absorbé les trois verres rituels, Deschamps remercia et alla travailler. Mbarek avait déjà tout préparé : table et tabourets pliants étaient déployés devant la jeep. Assis sur son siège, Deschamps avait, à sa droite la table et à gauche, la grande

caisse de tournée où, à force d'ingéniosité, il avait fait entrer non seulement de nombreux médicaments, mais aussi le matériel varié destiné aux examens et aux traitements. Car Deschamps avait vite compris que ce qu'on espérait de lui ici, c'était l'efficacité et la rapidité. L'avènement des antibiotiques lui avait facilité la tâche, et l'arrivée de ces médicaments coïncidant avec son installation, il en avait retiré un bénéfice moral très grand. Aussi simples qu'ils fussent, les fellahs savaient différencier le paludisme d'autres infections non parasitaires. Ils connaissaient depuis longtemps les limites des effets de la quinine et appréciaient d'autant plus les nouvelles drogues. Mais le médecin nomade devait être capable de résoudre tous les problèmes : les circonstances exigeaient qu'il fasse un diagnostic purement clinique, fondé surtout sur un interrogatoire difficile et un examen limité par la pudeur des consultants ; il fallait trouver ensuite dans la caisse le médicament idéal qui, à la fois, calmerait la douleur et traiterait la cause. Il fallait aussi que le résultat fût prompt, sous peine d'abandon de la thérapeutique : Deschamps ne voulait ni perdre son prestige ni être réduit au rang de distributeur de remèdes. La jeep ne lui permettait pas de ramener plus de deux malades justiciables d'une hospitalisation. Il devait donc donner sur place le maximum de soins. Un beau nègre s'était déjà installé sur le tabouret en face dit médecin et l'infirmier traduisait dans son français pittoresque ce que Deschamps ne comprenait pas. « Il est trop sourd », dit Mbarek. Deschamps fixa sur son front un miroir et, saisissant le pavillon du Noir, examina l'oreille. Comme c'était souvent le cas, il existait un bouchon de cérumen compact collé contre le tympan. Deschamps s'en réjouissait, car cela lui donnait l'occasion de remporter un succès facile, ce qui favorisait finalement son action. Il dit quelques mots à Mbarek qui emmena le nègre derrière la voiture. Pendant que l'infirmier s'occupait à déboucher les conduits auditifs du patient avec une énorme seringue métallique, Deschamps continuait. On lui présentait un bébé joufflu qui ne pouvait ouvrir ses paupières tuméfiées. Deschamps les écarta : un flot de pus jaune jaillit. Le médecin donna au père des comprimés et lui demanda d'aller chercher une bouteille pour lui remettre un collyre. En effet, s'il avait résolu le problème des médicaments (il emportait de grandes bouteilles pleines de collyres divers préparés à l'infirmierie), il n'avait pu encore trouver les contenants adéquats. Pour l'instant, il fallait se débrouiller en attendant les effets de ses rapports aux autorités compétentes. Il finissait d'examiner une petite fille qui toussait, quand l'autre revint avec un vieux flacon de brillantine ébréché. Deschamps soupira et le remplit de collyre. Il n'avait pas de compte-gouttes, mais, de toute façon, son client ne s'en serait pas servi, l'index sur l'ouverture permettant le dosage. Dans une rumeur admirative, le nègre vint annoncer qu'il entendait et dit merci à Deschamps avec un large sourire. Plusieurs vieux Arabes, durs d'oreille, sortirent alors du cercle de curieux et se disputèrent poliment la place. Hélas ! il n'y avait pour eux rien à faire et Deschamps s'en tira en invoquant à leur intention l'aide de Dieu, ce dont ils le remercièrent gravement tandis que le choeur approuvait et reprenait les phrases pieuses.

Pendant deux heures, les malades défilèrent et Deschamps commençait à être las. Il avait dû ôter ses vêtements chauds, car le soleil avait progressivement réchauffé l'atmosphère. Quand ce fut terminé, il décida d'aller visiter le ksar et la palmeraie, accompagné de quelques notables, pour repérer dès maintenant les gîtes de larves d'anophèles, moustiques vecteurs du paludisme.

Il longea les remparts de la kasbah, aperçut quelques flaques d'eau dormante. Les larves redoutées y gesticulaient. Dans les rues creuses, entre les murs sépia que l'eau minait sourdement, des chèvres et des chevreaux erraient, se croisaient, posant le museau sur les mêmes pierres, avec le même espoir inéluctablement déçu. Dans la haute futaie de palmes, sous le ciel bleu déchiré de longues feuilles vertes qui

rejaillissaient au vent, brillait le dôme blanc du petit palais du chef local. Un bourricot passait, dédaigneux et pressé, hochant la tête à chaque pas, indifférent au lourd couffin de sable modelé sur son échine, insensible aux coups du petit hartani qui le suivait, songeant sans doute au retour en galopade. Deschamps ouvrait grands ses yeux ; l'idée qu'en France, certains de ses camarades vivaient dans des bureaux obscurs lui causait par antithèse une véritable jouissance.

Les douillots jardins de paradis apparaissaient, frissonnaient de clapotis et de bruissements d'ailes sous l'architecture complexe de la palmeraie. Au loin, une sebkha se dessinait et l'on voyait en bordure des marais verts et bleus. Deschamps se hâtait dans cette direction quand le bruit d'une course retentit derrière le petit groupe. Un Noir apportait un message, une feuille de carnet sur lequel étaient tracés quelques mots « Docteur, il vous faut rentrer d'urgence à Timimoun. »

La signature était illisible.

Surpris, Deschamps s'achemina vers le village

- Je reviendrai bientôt revoir les marécages, dit-il au kebir.

Celui-ci acquiesça et ajouta gravement, :

- Incha Allah !

Le médecin s'interrogeait en vain sur les causes de ce rappel. La veille au soir, l'état sanitaire était bon, tant chez les Européens que chez les Arabes. Les malades hospitalisés allaient aussi bien que possible.

Il aperçut de loin le command-car du capitaine, rangé à côté de la jeep. Un homme s'affairait sous le capot relevé. C'était « Le Velu ». Deschamps lui tapota l'épaule

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Ce sacré delco qui bafouille, répondit-il en relevant la barbe.

Il montra ses doigts souillés de cambouis à Deschamps qui lui tendait la main.

- Qu'est-ce qui se passe à Timimoun ? précisa Deschamps.

- Je ne sais pas au juste, dit l'homme. On m'a dit de partir en vitesse à votre recherche. Parait que le radio est mal en point. C'est une brûlure, je crois. Deschamps se tourna vers Mbarek

-- Dis au kebir de faire prévenir les autres chefs de village que nous ne pourrons pas venir aujourd'hui.

A peine Mbarek se fut-il expliqué que le kebir appela deux Noirs qui regardaient la scène, bouche ouverte ; il leur dit quelques mots d'un ton ferme. Les deux hommes se regardèrent, apparemment peu satisfaits.

Puis ils partirent, chacun de son côté, pour les ksour voisins. Le kebir parut trouver leur allure trop lente. Il leur cria quelques mots : les nègres se mirent à courir.

- Faut-il que je vous attende ? demanda Deschamps au mécanicien.

- Non, merci, docteur, je me débrouillerai tout seul. Expliquez au capitaine ce qui se passe et renvoyez une voiture à ma rencontre demain matin si je ne suis pas rentré. J'ai mon casse-croûte et une guerba. Ne vous inquiétez pas pour moi.

La barbe disparut sous le capot.

Deschamps se remit au volant et rejoignit la piste de Timimoun. Conscient de la valeur de chaque minute, il accélérât progressivement ; sur la tôle ondulée, la jeep vibrât intensément. A la vitesse de cinquante kilomètres, les secousses s'atténuèrent et la piste parut à Deschamps aussi douce qu'une route goudronnée. Les dangers, à cette allure, c'étaient les grosses pierres, les trous ou les bosses de sable. Redoutant de casser une lame de ressort, Deschamps surveillait la piste et, de temps à autre, donnait un coup de volant brusque. Son esprit restait préoccupé, et le retour lui parut extrêmement long.

Il était fatigué et anxieux quand il entra dans Timimoun. Sur la place, devant le bordj, le capitaine l'attendait.

XIX

Je suis désolé d'avoir interrompu votre tournée, docteur. Il s'est produit un accident grave à la radio.

Marsigue, comme à l'ordinaire, avait mis le nez dans ses moteurs. Puis il a voulu vérifier l'état des batteries. Dans des circonstances que j'ignore encore, une explosion s'est produite, probablement due à la cigarette qu'il venait d'allumer. Bref, il a été brûlé à la fois par une flamme et par des projections d'acide. Vallon et Ribier, qui étaient à côté, ont réussi à limiter les dégâts et à tirer Marsigue de là. Il souffre terriblement. En vous attendant, j'ai demandé à votre infirmier de faire une piqûre calmante.

- Où est-il ? demanda Deschamps.

Chez lui. Sa femme n'arrête pas de pleurer et m'a déjà supplié dix fois de demander un avion pour l'évacuer à Alger.

Deschamps regarda le capitaine avec inquiétude.

- Bien entendu, je n'en ai rien fait, reprit Morey. Vous êtes seul juge de la situation. Au cas où vous l'estimeriez nécessaire, je vais faire préparer le télégramme officiel.

Tout en marchant, ils étaient arrivés devant le petit pavillon des radios. Le capitaine reprit :

- Je vous laisse, Si je peux tous être utile, n'hésitez pas à disposer de moi. Quand vous aurez examiné Marsigue, venez au bureau me donner votre avis.

Deschamps trouva Mme Marsigue et Mme Béral au chevet du radio. L'infirmier n'avait pas voulu partir avant le retour du médecin. Il expliqua ce qu'il avait fait jusque-là. Deschamps pria les femmes de le laisser avec le malade.

- Comment vous sentez-vous, Marsigue ?

- Cela va mieux depuis la piqûre, docteur. J'ai peur pour mes yeux. Le reste, ce n'est rien.

Le médecin défait avec précaution tous les pansements. Les brûlures n'étaient ni très étendues, ni très profondes. Mais il fallait encore examiner les yeux. Il enleva les dernières compresses. Le visage du brûlé apparut, à peine reconnaissable. Il était tuméfié, les cils et les sourcils brûlés, les paupières gonflées et rouges Deschamps les écarta, nota une inflammation de la conjonctive et un dépoli de la cornée.

- Je vois trouble, docteur, disait Marsigue.

Deschamps envoya chercher quelques instruments et médicaments supplémentaires. Il refit un examen plus détaillé. Ses conclusions se précisaient : les deux cornées étaient atteintes, mais de façon légère. Fallait-il demander un avion sanitaire ? L'avion venait d'Alger. Les frais engagés étaient importants. Toute la hiérarchie était au courant de chaque évacuation. Si celle-ci était demandée de façon abusive, Deschamps, outre le ridicule, serait mal considéré et donc moins soutenu dans sa tâche. Si le malade devenait aveugle faute de soins hautement spécialisés, sa responsabilité était immense.

Déjà, Marsigue l'interrogeait

- Qu'en pensez-vous, docteur ?

Deschamps ne fut pas peu surpris de s'entendre répondre calmement, lui, l'éternel indécis

- Tout va bien, Marsigue. Vos lésions ne sont pas très graves. Je vais vous soigner. Dans quelques jours, vous pourrez aller revoir vos chères mécaniques, sans cigarette, toutefois.

Mme Marsigue surgit dans la porte

- Vous l'évacuez, n'est-ce pas, docteur ?

Non, madame, répondit gentiment Deschamps. Il ne sera nulle part mieux soigné que par vous et par moi. Nous allons commencer le traitement ce soir même. Je vous

expliquerai ce qu'il faut faire et je viendrai aussi souvent qu'il faudra. Ses brûlures seront guéries dans quinze jours et sa vision reviendra à la normale peu après.

Le médecin partit avec les remerciements de Marsigue et les bénédictions de sa femme. Il trouva le capitaine Morey dans son bureau et lui fit part de ses constatations et de sa décision. Morey déchira le télégramme demandant l'évacuation par avion.

Deschamps était aussi étonné de la confiance qu'on lui témoignait que du calme qu'il ressentait. Certes, l'avenir de son malade restait encore incertain. Pourtant, son anxiété avait disparu, il savait ce qu'il devait faire et il avait la conviction que le résultat serait excellent.

Il sourit ; une silhouette s'effaçait en lui : celle du jeune homme inquiet, dilettante mais scrupuleux, toujours irrésolu, habile à fuir les difficultés. Il se sentait plus fort, plus sûr de lui.

Le soleil se couchait. Une lumière rouge, portée par la poussière, inondait l'air. Les dunes ondulaient au loin, par-delà l'oasis. Deschamps se dirigeait lentement vers l'infirmierie. Il était heureux.

XX

Dix jours plus tard Marsigue était guéri et reprenait son travail. Mme Marsigue, pour marquer sa reconnaissance au médecin, l'invita à déjeuner. Deschamps accepta, comme il faisait toujours en pareil cas. Il apprenait ainsi à mieux connaître le petit cercle européen.

Mme Marsigue savait vivre : en l'honneur de son hôte, elle avait sorti son plus beau linge de table et des couverts argentés, inestimable cadeau de mariage. Elle avait emprunté à Mme Béral la vaisselle, car la sienne était dépareillée. Elle s'était mise devant les fourneaux ; son boy, habitué à sa vivacité, n'avait pas donné de signes d'inquiétude devant la nervosité de sa patronne. Placide et endormi, il attendait que l'orage passât et se disait que le lendemain il retrouverait sa tranquillité coutumière. «Incha Allah !»

Deschamps ne tarit pas de compliments : la belle ordonnance de la table, les plats succulents, le vin vieux, furent autant de prétextes pour remercier son hôtesse. Mme Marsigue rosissait chaque fois et son mari prenait une partie des éloges pour lui. On en parlerait longtemps, de cette invitation !

- Tant mieux si ça vous plaît, disait Mme Marsigue; C'est que mon mari vous doit la vue. Sans vous...

- Je n'y suis pour rien. Il a guéri tout seul. Le mérite revient surtout au capitaine qui m'a fait appeler tout de suite.

Mme Marsigue se rembrunit

- Oh ! le capitaine..., dit-elle avec des sous-entendus. Vous savez, docteur, nous sommes des gens très simples. Mon mari n'est qu'adjudant et, pourtant, il aurait pu arriver officier si on l'avait poussé. Mais voilà... Certains n'ont pas su toujours apprécier son mérite ! Nous sommes un peu à l'écart, nous autres, ici.

- Croyez-vous ? dit Deschamps en faisant une petite entorse à la vérité. Il continua

- Je crois que toutes ces dames de Timimoun vous apprécient beaucoup.

- Ta ta ta, docteur. On se voit comme ça, mais ça ne va pas plus loin. Pensez, depuis cinq ans que je suis ici, j'ai l'habitude. On se fait de grands sourires, mais le coeur n'y est pas.

- Mais, Mme Gibert...

- Mme Gibert est comme les autres. Vous verrez, docteur. Quand l'avion arrive avec des victuailles, des fruits et des légumes frais, c'est toujours les mêmes qui sont servis les premiers. Marsigue rompit le silence

Ecoute, Claire, ce n'est 'pas juste, ce que tu dis là. Le capitaine se fait toujours servir le dernier et, pour les autres, il a fait faire un tour.

- Oui, bien sûr, mais on ne voit pas tout ! Tu penses bien qu'il y a des profiteurs. C'est pas pour dire, docteur, mais nous n'aurions pas le lieutenant Descazes qui vient nous voir souvent, Mme Martin, l'institutrice, et Mme Béral, on serait quasiment seuls avec les petits radios.Deschamps, en les quittant, se promit de revenir et d'essayer de faire comprendre à Mme Marsigue que les autres ne se liguèrent pas contre elle. L'expérience qu'il avait du capitaine lui donnait la certitude que leur chef planait au-dessus de ces histoires de clans, de denrées et d'avantages matériels. Il avait dû certainement rendre visite à Mme Marsigue aussi souvent qu'aux autres. Mais peut-être lui avait-elle fait un jour une réflexion désagréable.

« Ce n'est pas un saint, après tout. Il a bien le droit d'espacer ses relations avec ceux qui ne les désirent pas. »

Pas un saint ! Deschamps s'aperçut qu'il prenait, en son for intérieur, la défense d'un homme pour lequel il ne nourrissait spontanément aucune sympathie particulière. Car,

en réfléchissant, le médecin était obligé de se rendre à l'évidence. S'il n'était pas un saint, le capitaine n'en était pas moins digne d'admiration. Morey était levé avec le jour, surveillant, sans en rien laisser paraître, les Européens du poste, ses adjoints aussi bien que ceux qui ne relevaient pas directement de lui ; il faisait le tour de tous ses chantiers, partait en tournée pour la moindre raison et travaillait tous les soirs jusqu'à une heure avancée. Fervent de lecture, il avait créé une bibliothèque où les publications les plus récentes voisinaient avec les classiques. Les revues qu'il prêtait volontiers à son entourage traduisaient un éclectisme remarquable. Il était au courant des derniers éléments touchant de près ou de loin au Sahara, sur les plans économique et politique.

Sa vie était monacale. Le même boy le servait depuis cinq ans déjà. Il avait recueilli un corniaud qu'il aimait autant qu'un chien au pedigree ronflant. Il écoutait de la musique classique avec un vieux phonographe et regrettait plus que tout autre l'absence d'électricité, car il était prêt à acheter un électrophone moderne. On le voyait parfois, le soir, partir vers la chapelle ; des termites mites y exerçaient leurs ravages comme ailleurs et, sans doute, allait-il périodiquement vérifier l'état des lieux. Béral prétendait qu'il y allait prier, et Martin avait déclaré un jour à Deschamps que Morey était un mystique.

XXI

Deschamps était de toutes les réunions : il se défendait d'appartenir à un clan. Il n'avait pour cela qu'à régler son attitude sur celle du capitaine Morey, qui appréciait surtout les instituteurs, en dehors de ses adjoints, et qui évitait cependant de leur faire de trop fréquentes visites. Les Martin le regrettaient, car ils étaient peu liés avec les autres militaires, et c'était presque par charité que Mme Martin allait voir une fois par semaine Mme Marsigue et Mme Béral. Mme Martin arrivée huit ans plus tôt (sa fille était née à Timimoun), était la plus ancienne des Européennes et son rôle dans l'oasis lui paraissait capital. Elle devait être le trait d'union entre les familles européennes et les nombreuses familles musulmanes qu'elle fréquentait. Elle aurait voulu, pour cela, être l'amie de toutes les femmes qui venaient passer la saison fraîche avec leurs maris. Elle souhaitait agir en somme comme aurait pu le faire la femme d'un chef de poste, ce qui faisait rire son mari qui n'avait pas d'ambition et passait sa vie à admirer sa fille. Elle avait dû y renoncer : ses élèves l'occupaient beaucoup... Elle se consolait en écoutant les enfants chanter les vieilles chansons qu'elle leur avait apprises. Deschamps avait été surpris, la première fois qu'il les avait entendues, puis avait dû se retenir pour ne pas pouffer de rire quand surgissaient, dans la voix des petites Arabes, les inflexions chantantes de l'accent marseillais de leur institutrice.

Deschamps allait volontiers passer un moment chez le premier adjoint. Mme Gibert s'efforçait de créer autour d'elle une ambiance joyeuse et y réussissait parfaitement. Deschamps aurait accepté plus souvent leurs invitations si Descazes n'eût été chaque fois de la partie. Il ne l'aimait pas et ne savait pas pourquoi : sa froideur, sa retenue, son manque de spontanéité, sans doute. Pourtant, Descazes paraissait rechercher sa compagnie et lui posait souvent des questions très précises sur des problèmes scientifiques d'actualité ; mais, jamais, il n'avait donné un tour personnel à leurs brèves conversations.

Deschamps finissait par retrouver avec plaisir Foulon, qui, tout compte fait, était un excellent camarade. Les mois passés les avaient éloignés de leurs difficultés anciennes et ils s'étaient habitués d'autant mieux l'un à l'autre qu'ils étaient voisins : leurs domaines respectifs n'étaient, par endroits, séparés que par des barrières morales. Ils se recevaient mutuellement et, par un accord tacite, n'invitaient jamais en même temps ni le capitaine, ni Descazes. Foulon se révélait un grand sentimental et, de retour chez lui, Deschamps se surprenait à sourire de la jeunesse d'esprit de son camarade. Celui-ci lui avait confié qu'il aimait une jeune fille, mais qu'il ne l'épouserait qu'après sa mutation dans le Nord. Il ne voulait pas l'emmener dans un bled comme Timimoun, où les femmes étaient si rares que chaque regard d'homme qui se posait sur elles avait quelque chose d'indécent. Deschamps s'insurgea contre cette opinion et demanda à Foulon si, actuellement, il regardait les femmes de cette façon. L'autre éclata de rire et changea de sujet.

Foulon aidait Deschamps à apprendre l'arabe. Plus encore, il le guidait dans la connaissance du pays. Il lui arrivait bien de prendre parfois le ton supérieur d'un professeur, mais Deschamps, qui connaissait mieux son voisin, était devenu moins susceptible. Aussi fit-il des progrès rapides dans la langue et dans l'étude des habitants et de leurs moeurs. C'est ainsi qu'il apprit à distinguer les groupes ethniques les Berbères, les Arabes, les nègres et les Haratines, sortes de métis noirs méprisés des sang pur. Parmi les Arabes, il sut reconnaître les descendants du Prophète, les chorfas, dont le nom était généralement précédé du titre de Si Moulay, les descendants des marabouts réputés, les merabtines, qui avaient droit seulement à l'appellation de Si - monsieur - et les roturiers, la masse des Mohamed, des Ahmed et des Abdallah. Il

devint très savant sur les rites de la circoncision, du mariage et de la mort. Toujours sur les conseils de son maître, il acheta une traduction du Coran et comprit de mieux en mieux l'état d'esprit et les réactions (de ses malades). Il voulut aussi connaître les données principales du problème arabe et fut étonné de ce qu'il apprit. Certes, les nationalismes y jouaient un rôle. Une vague de panislamisme, surtout, partie du Caire, cimentait les mouvements épars. Il fallait y ajouter un esprit de revanche que facilitait l'impuissance relative des nations occidentales. Dans le cas de l'Algérie, ce problème se compliquait des ingérences étrangères et de l'appât possible du supposé pétrole saharien. Foulon voyait dans le mouvement panislamique actuel une manifestation de l'astucieuse stratégie russe. Deschamps se sentait un peu dépassé par ces vastes synthèses et acquiesçait poliment, ne retenant que ce que son esprit cartésien lui désignait comme formellement démontré.

Accueilli aimablement dans les familles musulmanes, il avait fini par se lier d'amitié avec quelques-uns de ses clients : il entra et s'installait sur le tapis et, en buvant le thé, les discussions allaient bon train.

Foulon, par déformation professionnelle, avait voulu savoir à plusieurs reprises ce qui se disait. Au début, l'interprète avait pris ombrage de ces amitiés, stériles à son point de vue d'officier de renseignements, puis il s'était résigné : il était autrement mieux informé par ailleurs.

XXII

En février, le vent de sable se mit à souffler. Pendant un jour, deux jours ou plus, des rafales venues de l'est faisaient voler une poussière rouge. Pour se rendre à pied de sa maison à l'infirmerie, Deschamps était obligé de protéger ses yeux par des lunettes noires, qui étaient d'ailleurs insuffisantes. Par moments, il devait s'arrêter et tourner le dos au vent en attendant que sa violence s'apaisât. Au retour, il sentait sur le visage les mille piqûres des grains de sable. L'intérieur des maisons était envahi par une poussière rouge Moussa et Mabrouka passaient leur temps à nettoyer.

Le capitaine déconseilla les tournées

- Vous partez pour deux jours, dit-il à Deschamps, avec un itinéraire compliqué ; vous traversez un reg où il n'y a pas de piste. Les redjems ne jalonnent plus votre route à partir d'Hassi-Youssef. Vous risquez d'avoir des ennuis. Deschamps insista

- Je tiens à respecter mon programme de tournée, mon capitaine. Les gens ont pris l'habitude de mes visites régulières. Je ne veux pas les décevoir à cause d'un vent qui sera peut-être tombé demain. Le capitaine finit par céder

- Emportez une guerba supplémentaire. Je vous donnerai Ahmed, le graisseur, avec quelques outils : les pannes de moteur sont fréquentes par vent de sable.

Par prudence, ils convinrent en outre que si Deschamps n'était pas rentré le surlendemain à minuit, une voiture de dépannage partirait à sa rencontre. Ils fixèrent donc de façon précise le chemin que Deschamps devrait suivre et l'ordre dans lequel les palmeraies seraient visitées.

La première journée ne fut pas trop désagréable. Deschamps, qui avait emprunté des lunettes de sable au mécanicien de l'annexe, pouvait conduire sa jeep sans trop de peine, jusqu'à Hassi-Youssef. Le deuxième jour, il lui fut facile de se guider sur les alignements de pierre des deux côtés de la piste : un véritable brouillard de poussière s'élevait par moments, masquant le soleil, estompant les reliefs voisins. On voyait à peine les redjems et pas du tout les trous et les bosses de la route. Puis il quitta la piste normale et s'engagea sur les traces qui se dirigeaient vers le nord. Le vent venait de côté et faisait battre la capote de la voiture. Tant qu'on fut en terrain mou, Deschamps, en s'appliquant, put reconnaître les sillons laissés par les roues de sa jeep les fois précédentes. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la première oasis, qui paraissait d'ailleurs déserte. Les gens finirent par sortir après quelques coups de klaxon et, quoique étonnés de voir le médecin, se rassemblèrent et amenèrent les malades. Le kebir, conscient de l'effort que cette tournée représentait, fit traduire ses remerciements par l'infirmier.

Ils repartirent. A l'abri de l'erg, le vent fut moins violent et la tâche du chauffeur plus facile. Aussi Deschamps, pour se reposer, abandonna-t-il le volant à Ahmed. La tournée se poursuivit normalement. Entre des verres de thé - il ne les comptait plus -, Deschamps voyait des malades, vaccinait, incisait, pansait. Les difficultés commencèrent dans l'après-midi. La violence du vent s'était accrue et il n'y avait plus d'accalmie. Ils étaient sur le reg. Les traces, à peine marquées sur le terrain dur, s'étaient effacées sous les nuées de sable. L'infirmier, qui connaissait bien le pays, avait pris des points de repère à l'ouest, où apparaissaient quelques dunes. Insensiblement, ils quittèrent leur route, tournèrent et finirent par avoir le vent derrière.

Le moteur se mit à chauffer : Deschamps entendit se décomposer ses quatre temps. L'accélérateur devint mou ; une lampe rouge s'alluma sur le tableau de bord et la jeep s'arrêta ! Le graisseur sauta en bas et alla relever le capot. Il souleva le bouchon du radiateur l'eau bouillait.

Deschamps s'enveloppa comme les autres dans sa djellaba. Il se protégea le visage avec le chèche et rabattit le capuchon de son vêtement. Quand le moteur fut refroidi, il put remettre en route et Ahmed prit dans la guerba l'eau nécessaire pour faire le plein. Deschamps sortit la boussole que lui avait prêtée le capitaine, s'orienta sur la carte. « C'est du vol sans visibilité », se dit-il. Puis ils repartirent. La lumière du jour commençait à baisser. Deschamps dut allumer ses phares et, aussitôt, poussa un cri

- Des traces !

Sous les phares, à quelques mètres en avant de la jeep, deux traînées régulières barraient l'horizon restreint. Il s'approcha et reconnut les traces des roues de la jeep, déjà amollies par le sable, mais encore bien nettes. C'étaient des traces fraîches.

- Nos traces ! dit Deschamps.

Ils avaient tourné en rond. La nuit était venue. A la lueur des phares, Deschamps ouvrit une boîte de conserves. Ils se partagèrent les sardines qu'ils mangèrent avec des biscuits salés. Des grains de sable craquaient sous les dents : le repas fut vite fini.

Deschamps avait décidé d'attendre sur place : en essayant d'avancer à l'aveuglette, ils ne feraient que compliquer la tâche de ceux qui viendraient éventuellement à leur secours. Ils s'enroulèrent dans les burnous. et s'allongèrent à côté de la voiture, médiocre protection. Dans le silence presque pur, les nuées de poussière frôlaient le sol et recouvraient les trois corps de poudre rouge...

Le lendemain matin, Deschamps fut réveillé par Ahmed. Le thé était prêt. Il avait utilisé le réchaud à alcool de la caisse de tournée pour faire chauffer l'eau.

Deschamps s'ébroua pour faire tomber le sable. Il le sentit glisser sur son encolure et chatouiller son dos. Il but le thé à petites gorgées comme les autres, en réfléchissant. Le vent était tombé pendant la nuit. Le soleil se levait. Il suffisait de rouler dans sa direction pour retrouver la bordure de l'erg, puis la piste.

Ahmed donna quelques tours de manivelle et Deschamps mit le contact. Après quelques essais, il fallut se rendre à l'évidence : le moteur refusait de démarrer. Ahmed souleva le capot. Deschamps eut vite fait de trouver la cause : la batterie était à plat !

Il n'était pas question d'essayer de mettre la voiture en route en la poussant dans le fech-fech! C'était bel. et bien la panne.

Ils attendirent toute la matinée. Ils s'étaient mis à l'abri dans la jeep. Ahmed et l'infirmier dormaient. Deschamps s'était astreint à lire l'un des livres qu'il emportait toujours avec lui. Il n'était ni inquiet, ni nerveux, mais il manquait encore de ce calme saharien qui fait. de l'attente un passage normal dans la vie.

Le repas fut identique à celui de la veille. De temps. en temps, Ahmed allait tirer de l'eau de la guerba, car le vent desséchait les muqueuses. Deschamps admira la prudence du capitaine : l'une des outres pendait, flasque, mais l'autre restait rebondie aux flancs de la jeep.

Vers trois heures, l'infirmier sortit de sa torpeur ;

- Le moteur ! dit-il.

Deschamps perçut un ronronnement lointain... Pendant plusieurs minutes, le bruit persista, d'intensité variable avec les coups de vent, puis disparut.

XXIII

Deschamps ne savait que penser ; il n'était pas loin de l'affolement. La vue de ses compagnons assoupis à nouveau le rassura et il fut vexé de sa crainte soudaine. Par curiosité, il alla examiner les traces qu'avait laissées la jeep : malgré le vent et le dépôt de sable, elles étaient encore bien visibles dans le sol meuble ; ainsi s'expliquait sans doute l'optimisme passif des vieux Sahariens qui l'accompagnaient.

Une heure plus tard, le bruit de moteur se fit entendre à nouveau, mais il allait en s'intensifiant de façon irrégulière. Ils étaient sortis de l'automobile et essayaient de voir l'autre véhicule. A quelques dizaines de mètres, ils aperçurent la jeep du capitaine qui avançait lentement.

- Salut, docteur, dit le capitaine en sautant à terre. Que vous est-il arrivé ?

- Une panne de moteur. De toute façon, nous nous étions perdus...

- Vous n'avez pas été les seuls. Après Hassi-Youssef, j'ai perdu d'abord vos traces, puis la piste. J'ai roulé plein est pour rencontrer le repère de l'erg. J'ai remarqué vos empreintes chemin faisant ; je les ai suivies un moment, puis elles se sont effacées dans le reg. Enfin, j'ai pu les retrouver et me voilà.

- Je commençais à trouver le temps long, mon capitaine, et j'ai été heureux, je l'avoue, d'entendre le ronflement de votre jeep.

- Si nous nous occupions un peu de cette panne ?

- Le diagnostic est fait, mon capitaine. La batterie est à plat.

- Naturellement... C'est la panne classique par vent de sable. Je vais vous remorquer.

Quand le câble fut mis en place, ils s'installèrent à leurs volants respectifs. Deschamps tenta d'embrayer en seconde mais, dans ce terrain mou, il réussit seulement à faire caler le moteur de la première jeep.

- Attendez qu'on soit sur le dur ! cria Morey. Je vous ferai signe.

Au bout d'un moment, le reg caillouteux réapparut et Deschamps vit le bras du capitaine émerger de sa voiture. Il embraya brutalement et le moteur se mit à tourner. Ils stoppèrent pour enlever la grosse corde Deschamps donnait avec ravissement de petits coups sur l'accélérateur. Puis Morey repartit et Deschamps le suivit à quelques mètres. Ils arrivèrent sans autres ennuis à Timimoun, au crépuscule. Tayeb sortit précipitamment de l'infirmerie et eut un sourire de satisfaction en voyant le médecin

- Amdullah ! s'écria-t-il. Nous avons du souci pour vous, Si Toubib.

Moussa, le boy de Deschamps, avait, lui aussi, entendu passer la voiture et il arriva aussitôt. Son visage noir s'éclaira quand Deschamps lui tendit la main, mais il demanda seulement

- Labès ?

- Labès ! répondit Deschamps.

Le médecin vit rapidement les malades que lui pré senta Tayeb, puis rentra chez lui.

Il était exténué et aspirait surtout à se reposer. Il mangea sans appétit le repas que Moussa lui avait préparé. Il allait se: coucher quand on frappa à la porte c'était le boy de l'instituteur qui apportait une lettre. M- Martin pria le médecin de vouloir bien passer chez lui, sa femme étant souffrante depuis deux jours. Deschamps poussa un soupir de lassitude et partit. Il put mettre la voiture en marche et, nerveusement, il donna un grand coup de volant pour prendre la direction de l'école.

L'instituteur l'attendait sur le perron de son logement, ment, un quinquet à la main. Il s'avança vers le médecin et lui tendit la main :

- Je suis vraiment confus de vous avoir dérangé à cette heure tardive, dit-il. Je suis très inquiet pour ma femme. Elle est d'une nervosité qui dépasse toute description. Je l'ai obligée à rester alitée aujourd'hui. Que faut-il faire ?

Mme Martin était allongée sur son lit et pleurait doucement. Quand elle vit entrer Deschamps, ses pleurs redoublèrent

- Oh ! docteur, docteur, dit-elle, ça ne va pas...

Le médecin l'examina soigneusement et ne trouva rien de grave. Il la rassura. Mise en confiance, la jeune femme finit par s'expliquer. Cela avait commencé avant-hier il y avait deux jours que le vent de sable soufflait. En classe, les enfants étaient insupportables. L'air était chargé d'électricité... En se coiffant, elle avait vu de grandes aigrettes bleues jaillir sous le peigne. Elle était allée chez Mme Marsigue, comme elle le faisait souvent. Là, elle avait eu une grosse déception : son amie ou, du moins, celle qui se prétendait l'être, l'avait ouvertement accusée d'avoir dit du mal d'elle chez les Gibert et d'avoir desservi son mari auprès du capitaine. Tandis qu'elle parlait, Deschamps se souvenait des paroles de Verdier, son prédécesseur : « Quand souffle le vent de sable, il faut s'attendre à tout. J'ai dû empêcher, un jour, le secrétaire d'aller se battre avec le capitaine pour un motif futile. Et les femmes sont pires que les hommes. » Il n'y avait pas besoin de chercher plus loin. Deschamps expliqua à la malade l'origine de ses malaises et, comme c'était une femme intelligente, elle comprit et se calma. Elle gratifia le médecin d'un grand sourire quand il prit congé et lui promit d'aller revoir Mme Marsigue le lendemain. Il laissa quelques médicaments chez l'instituteur et rentra chez lui.

Il irait voir au plus tôt les Marsigue pour les inviter à dîner ; cette marque de sympathie ferait du bien à la femme du radio et l'aiderait peut-être à passer plus facilement cette mauvaise période. Deschamps, bien malgré lui, se trouvait engagé dans un apostolat pour lequel il ne se sentait pas préparé.

Il agissait comme il fallait, certes, mais il n'arrivait pas à se prendre au sérieux et, une fois de plus, il s'endormit en souriant...

Il ne dormit pas longtemps : on frappait à la porte. C'était « Le Velu », surexcité. Il tortillait dans ses mains sa casquette à large visière

- Faut m'excuser, mon lieutenant, si je vous dérange : ça ne va pas...

- Que se passe-t-il ? Etes-vous malade

- Non, mon lieutenant. Mais ça ne peut plus durer je sens que je vais aller casser la figure au capitaine. J'en peux plus !

« Le Velu » avait bu, manifestement, mais l'alcool n'expliquait pas tout. Deschamps lutta contre le désir de lui fermer sa porte au nez, puis le fit entrer

- Allez, racontez-moi ça !

« Le Velu » s'assit sur un fauteuil et, entre deux hoquets, tirant sa barbe, il lui raconta ses malheurs... Il n'était plus considéré comme avant, on lui en voulait parce que sa femme était une négresse et que, bien sûr, il buvait parfois un petit coup de trop ! Depuis le temps qu'il travaillait dans le garage du poste, à la satisfaction de tous, il avait le même salaire, et le capitaine ne voulait pas entendre parler d'augmentation. Et aujourd'hui, pour comble, quand il avait fait mine de partir dépanner le docteur, le capitaine l'avait, d'une phrase sèche, renvoyé à son atelier.

Les mains tremblaient, la barbe s'agitait, les yeux rouges furetaient dans le vague

- Et maintenant, dit « Le Velu », faut que j'y aille et on s'expliquera entre hommes... Et on verra bien !

Deschamps l'avait laissé vider son sac. Il lui offrit une cigarette et doucement, patiemment, le raisonna. Il lui montra les conséquences possibles de ce geste, lui parla de sa femme et du bébé qu'elle attendait.

- Combien d'anisettes avez-vous bues ce soir, Schneider ? conclut-il.

L'autre prit sa tête dans ses mains et sanglota. Il se dégrisait. Deschamps promit enfin d'intervenir auprès du chef de poste. Quand il déclara que le capitaine envisageait sa

titularisation et que, comme tout le monde à Timimoun, il l'aimait bien, lui Schneider, « Le Velu », l'autre se leva et serra avec force les mains de Deschamps
- Merci, mon lieutenant, vous m'avez sauvé la vie.

Il partit. Deschamps haussa les épaules et, philosophiquement, retourna dans son lit. « Quel sera le suivant ? » se disait-il.

Ce fut Ribier, le lendemain ! En proie à une dépression nerveuse grave, il dut être évacué, avec son violon, par l'avion régulier, trois jours plus tard.

XXIV

Deschamps redoutait le dimanche: Certes, ce jour-là tranchait moins dans la vie de l'oasis que celui du passage de l'avion, ou même de l'arrivée du courrier. Pourtant, l'ambiance changeait à la fin de la semaine et Deschamps retrouvait la sensation des dimanches manqués de sa jeunesse. Il s'était demandé à quoi tenait cette altération de son état d'esprit : les autochtones ne modifiaient en rien leur genre de vie ; le dimanche était pour eux moins important que le vendredi, jour de la grande prière à la mosquée. C'étaient les Européens qui en étaient responsables : ce petit groupe, qui vivait presque comme il aurait vécu dans une bourgade de France, avait importé, avec ses habitudes propres, la mélancolie dominicale.. Et Deschamps se sentait dispersé entre des tendances divergentes échapper à son spleen, marquer le dimanche par le repos de l'esprit et du corps. Les malades se chargeaient souvent de modifier son programme. Quant aux membres de la petite colonie, ils n'éprouvaient pas ce malaise et n'auraient rien compris à l'état d'âme de Deschamps c'était un jour de détente, prétexte aux invitations et aux bons repas.

Deschamps regrettait de ne pouvoir aller entendre la messe. La communauté des Pères blancs résidait à Adrar. L'un des trois membres venait deux fois par an, au moment des fêtes, pour confesser, célébrer la messe et faire communier les rares fidèles. Le reste du temps, la petite chapelle était fermée. Une cérémonie marquait pourtant le dimanche : à 9 heures, les militaires, au grand complet, entourés des anciens combattants, assistaient au salut aux couleurs. Le capitaine faisait présenter les armes puis, le regard fixé sur la tour de guet, lançait les derniers ordres

Attention pour les couleurs! Envoyez !

Et un méhariste, tout de blanc vêtu, hissait lentement le pavillon, tandis qu'en bas, tous saluaient.

Deschamps avait déploré, au début, cette obligation ; le cérémonial avait rapidement perdu la saveur de la nouveauté. Et le médecin devait faire un effort sur lui même pour ne pas se trouver une bonne excuse au moment opportun. Or, depuis quelques semaines, tandis qu'il se rangeait auprès des autres officiers, au-devant de la ligne blanche des anciens combattants, décorations pendantes, un sentiment inconnu l'envahissait, un sentiment de solide cohésion avec ses camarades et ces anciens soldats qui avaient servi sa patrie. Et quand les trois couleurs montaient au mât, se détachant sur le ciel bleu pâle, Deschamps frissonnait. Et, au lieu d'évoquer Déroulède, il pensait à son pays et il saluait avec ferveur.

Puis il allait passer la visite à l'infirmerie et s'attardait jusqu'à midi. Pour marquer le jour, il s'habillait en blanc, mettait son képi neuf et il regardait avec curiosité cette silhouette se refléter dans les vitres des fenêtres. Son oeil ne s'habitait pas aux sahariennes à manches courtes ni au pantalon arabe, au seroual bouffant dans les plis duquel il s'embarrassait parfois. Le costume civil était inusité, interdit d'un accord tacite. Et c'est en tenue blanche que, le dimanche, les officiers se retrouvaient pour déjeuner chez l'un d'entre eux, le plus souvent chez le capitaine.

En ces occasions, les boys se surpassaient. L'étiqie poulet saharien faisait les frais de la fête, gros comme un pigeon et toujours coriace, qu'il fût rôti, en fricassée ou sous toute autre forme. Son apparition sur les tables concordait avec le dimanche. Et les convives, lassés du chameau et du mouton, la saluaient de joyeux propos.

Deschamps n'aimait ni le poulet, ni les vins corsés qui l'accompagnaient. Mais les épreuves réelles ne commençaient qu'après le dessert. On s'installait sous les tamaris et, tout en devisant, on buvait les digestifs d'usage. Depuis sa maladie, Deschamps ne supportait plus l'alcool. Et, comme il n'en prenait pas, les autres voyaient là une

attitude de réprobation, une leçon de morale à peine discrète, un exemple dont ils se seraient bien passés.

Ce n'était pas tout : le boy apportait ensuite les jeux de cartes : l'heure du bridge avait sonné. On se comptait, on formait des clans, des apostrophes homériques précédaient le combat. L'air piteux, Deschamps s'imaginait déjà faisant le mort. Il avait eu beau protester de son insuffisance, de son inexpérience, de son étourderie, voire de sa méconnaissance des règles élémentaires, il avait dû se plier aux exigences du groupe : « Un Saharien qui ne joue pas au bridge est un boulet qu'on traîne ! » A dire vrai, Deschamps n'avait pas toujours été le joueur médiocre qu'il affectait d'être. Au début de ses études, il s'était passionné pour ce jeu subtil et y avait brillé. Puis, le centre d'intérêt s'était déplacé vers d'autres occupations : il y avait eu le tennis et le cheval. Et maintenant, il désirait employer ses loisirs de façon différente encore. Aussi annonçait-il prudemment, chaque fois qu'il pénétrait dans un cercle nouveau qui pouvait se refermer sur lui

- Je n'ai rien d'un bon militaire : je ne monte pas, je ne joue pas au tennis et je ne connais rien au bridge.

Après quelques essais, ses camarades avaient dû se résigner. Il pouvait aller et venir à sa guise, quitter le groupe, puis le rejoindre. Nul ne s'en apercevait. Il avait reconquis sa liberté et s'en réjouissait. L'expression de sa satisfaction lui avait valu une mésaventure. Il s'était ouvert à son vieux maître, dans une lettre, et lui avait raconté les prouesses qu'il avait dû accomplir pour se dégager du jeu. La réponse était venue par retour du courrier : le vieux savant, dans un coin de son laboratoire, avait griffonné quelques lignes sévères à propos du temps perdu dans les parties de cartes acceptées. Dans son indignation, il avait appelé Deschamps « monsieur »

« Et vous saurez, monsieur, que je n'ai jamais su « distinguer un trèfle d'un pique, et un carreau d'un « coeur ! Permettez-moi d'en être fier. »

Deschamps avait souri, car il connaissait l'homme, mais jugeait maintenant préférable de s'abstenir de commentaires sur ses loisirs.

Et, tandis que les autres lançaient leurs annonces comme des menaces, des espoirs ou des banalités, Deschamps se levait, sortait du bordj et s'en allait tout doucement vers le ksar et la palmeraie, se rangeant pour laisser passer les bourricots pressés. Il souriait au soleil à travers les palmes embrouillées, en respirant un air léger et doux qui faisait battre son coeur comme jadis, quand il cherchait des violettes au bord d'un ruisseau cévenol : le renouveau saoulait ses sens.

Il eût aimé à ses côtés la femme dont il rêvait, celle dont il n'eût rien redouté. Et faute de la connaître, peut être eût-il maintenant fait bon marché de ses principes, de ses chères idées, pour accueillir tout bonnement une jolie fille pas trop farouche.. Au bord de la tentation, Deschamps examinait les possibilités du pays. Les femmes européennes n'étaient que des clientes. Mabrouka, aux hanches ondulantes - que ses hôtes de passage, polis et imaginatifs, appelaient abusivement « Madame » - ne pourrait être que la compagne d'ébats amoureux, vite décevants ; quant aux prostituées, il les abandonnait volontiers aux petits radios.

Que pouvait-il espérer d'autre ? Marie ne viendrait jamais sous ces latitudes. Et Miss, la jeune infirmière convoyeuse ? Il n'avait qu'à lui écrire une de ces lettres douces, comme il faisait autrefois, relancer et entretenir ces vibrations de sympathie qu'ils avaient tous deux perçues naguère. Mais quoi ! Ces aventures qu'il ébauchait en esprit ne le satisferaient pas, il le savait d'avance. Et ces refus successifs d'agir dans leur sens vidaient volontairement son existence actuelle de tout contenu romanesque. Sa vie serait donc une attente perpétuelle ! Il ne se passait rien, il ne se passerait rien !

Mais, du moins, chaque jour apportait-il une nouveauté. Le climat, même, lui réservait des surprises : la pluie, par exemple...

XXV

Il ne tombait pas dix millimètres d'eau par an, à Timimoun. Une année, racontait le capitaine, le record avait été battu avec quarante millimètres. L'ennui, ajoutait-il, c'est qu'elle était tombée en une seule fois.

La saison des pluies n'existait pas, mais au printemps ou à l'automne, parfois, on voyait le ciel s'obscurcir, de gros nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de l'oasis, puis un orage éclatait.

Deschamps se préparait à subir sa première averse au Sahara. Depuis le matin, la chaleur rendait l'air pesant et irrespirable.

- C'est la cloche, disaient les vieux Sahariens en levant les yeux vers le ciel.

Puis le soleil embué s'était caché, la lumière était devenue grisâtre. Au-delà des dunes finit par luire la bande sanguine du couchant sur l'horizon plat, au bord des nuages noirs.

Brusquement, de larges gouttes se mirent à tomber, tandis que s'élevaient les senteurs caractéristiques de la terre mouillée. Deschamps s'abrita, regarda pendant quelques instants encore les éclairs, puis rentra dans la maison. Il se mit à lire dans son salon, mais les lueurs bleuâtres qui jaillissaient aux fenêtres lui donnaient des distractions. Le bruit de la pluie grésillait dans ses oreilles. Il pensa soudain que les maisons étaient construites en toub, en briques d'argile séchées au soleil, la sienne comme les autres. « S'il pleut longtemps, elles vont fondre comme du sucre sous un filet de café chaud », se dit-il. Mais l'exagération même de l'image le rassura.

Deux heures plus tard, la pluie n'avait pas cessé, et même, par moments, elle redoublait d'intensité.

Moussa, qu'il entendait fureter dans les pièces voisines, vint lui annoncer qu'il pleuvait dans la cuisine et qu'il y avait une gouttière dans chaque chambre : au bruit de friture de la pluie vinrent s'adjoindre les notes claires et précipitées de grosses gouttes tombant dans un seau. Deschamps alla voir les dégâts. Dans la chambre inoccupée, un ruisselet rouge, coulait dans un coin de la pièce ; dans un angle, on voyait s'effriter les deux murs. L'eau venait d'un gros trou noir entre les deux poutres. Elle serpentait sur le revêtement de ciment du plancher et passait en large nappe sous la porte de la cour.

Deschamps se retourna : on frappait violemment dehors. Une voix appela Moussa. Il alla voir. Devant l'entrée, Hamou, le boy de Gibert, un sac de jute plié en capuchon sur la tête et les épaules, demandait de l'aide. L'appartement de son maître était inondé : il fallait déménager ce qui risquait d'être gâté par l'eau.

Deschamps mit des brodequins, enfila son vieil imperméable militaire et partit aux nouvelles. Il pataugeait sur la place du bord j dans la nuit, lorsqu'il vit s'approcher la lueur d'une lampe électrique. C'était le capitaine, drapé dans un burnous rouge, les pieds dans de vieilles bottes en caoutchouc, qui faisait le tour des maisons pour juger des dégâts et prendre éventuellement les mesures nécessaires.

- Les Gibert sont chez moi. Je leur ai abandonné ma maison. La leur est en piètre état.

- Venez coucher chez moi, proposa Deschamps.

- Merci, docteur. Je vais aller me reposer dans une chambre d'hôte quand j'aurai fait mon tour.

Deschamps rebroussa chemin. La pluie se calmait.

Il se coucha et s'endormit, bercé par le bruit de métronome de la gouttière de sa chambre.

Le lendemain matin, le soleil était radieux. Il y avait de la boue partout. Dehors, les murs étaient humides et les doigts marquaient sur le revêtement d'argile. Le capitaine, dans son bureau, recevait les doléances des Européens et des ksouriens.

Après sa consultation, Deschamps vint se renseigner sur les dommages subis par chacun. Dans la petite colonie européenne, les plus touchés étaient les Gibert. Ceux-ci devaient leurs ennuis à un de leurs prédécesseurs, amateur de confort et de grand air : il avait fait percer des sortes de lucarnes à la partie supérieure des murs et dans le plafond, qui permettaient de créer en été un courant d'air appréciable. Les pluies étaient si rares qu'il n'y avait même pas pensé. A part les inconvénients immédiats de cette inondation nocturne, les Gibert n'avaient pas à supporter de gros dégâts. Quand l'appartement fut nettoyé et les lucarnes bouchées, ils purent réemménager. Dans le ksar, deux cases avaient grandement souffert de la pluie. Il n'y avait pas eu de victime, mais, deux jours plus tard, un mur qui s'était lézardé s'effondra, tuant une vieille femme. Le capitaine fit vérifier par ses équipes l'état des murailles et évacuer une dizaine de maisons suspectes dans le ksar. Bien lui en prit, car quatre d'entre elles s'écroulèrent. Les occupants, qui n'avaient pas été très satisfaits quand on leur avait enjoint de s'en aller, vinrent le remercier.

D'autres oasis que Timimoun avaient été touchées par l'orage. Aux Beni-Ayech, un véritable oued, provenant des eaux recueillies sur le plateau du Tademaït, avait déferlé sur la palmeraie, ouvrant une tranchée sur son passage, déracinant les palmiers, emportant les bêtes et même les gens.

Le capitaine accompagna Deschamps dans sa tournée, quelques jours après ; ils virent, sans y croire, le lit de plusieurs mètres de large, la saignée dans la palmeraie et les mares d'eau résiduelles. Le kebir leur affirma que deux foggaras avaient été gravement endommagées : les alluvions s'étaient englouties dans les puits d'aération et avaient comblé les drains. Il avait fallu y faire descendre des ouvriers pour curer les galeries. A l'heure actuelle, le débit d'eau était encore très réduit.

Le capitaine fit établir la liste des fellahs les plus touchés par l'inondation et promit des secours. En attendant, il leur distribua le contenu des trois sacs de blé qu'il avait fait charger sur la jeep et quelques vêtements. Ces pauvres gens, fatalistes, avaient déjà surmonté leur malheur ; mais ces présents firent apparaître sur les visages des sourires ravis. Les officiers repartirent, poursuivis par des remerciements...

XXVI

Le lieutenant Gibert, premier adjoint du chef de poste, remontait le phonographe en attendant ses invités. On n'y voyait plus rien ; il cria quelques mots en arabe. Le boy Hamou, un grand diable de Noir, entra, apportant la lampe Aladin et des relents de pétrole. Gibert se mit en devoir de l'allumer. Il ne lui avait jamais fait cette tâche : la fine toile que la flamme portait à l'incandescence ne résistait pas aux doigts malhabiles de son serviteur. Une belle clarté blanche inonda la pièce. Gibert régla la mèche, puis accrocha la lampe à un piton fixé au mur. On frappa à la porte.

- Les voilà ! cria Gibert à la cantonade.

Et il se précipita. C'était le capitaine. Il fut suivi quelques secondes plus tard par Foulon. Ils s'installèrent avec plaisir dans les fauteuils rustiques, mais, durent se lever aussitôt. La maîtresse de maison entra. Mme Gibert était une jeune femme brune aux yeux vifs, aux lèvres minces, dont le visage était encadré d'une belle chevelure châtain. Elle se dirigea avec aisance vers ses hôtes et leur tendit gentiment la main. Les deux officiers la complimentèrent sur sa robe. Elle sourit. Tout le monde savait qu'elle occupait ses loisirs à coudre, et les éloges s'adressaient autant à la femme qu'à l'habile ouvrière. Gibert s'affairait autour du phonographe. Il venait de recevoir par le dernier avion des disques nouveaux. Il voulait en faire profiter la communauté.

Descazes arriva sur ces entrefaites. Ce grand garçon blond, aux yeux bleus, aussi calme et secret qu'il fût, ne pouvait s'empêcher de laisser percer une vive admiration pour la femme de son camarade. Amoureux de la solitude, il avait quitté la France pour le Sahara, avec l'intention d'y rester le plus longtemps possible. Le désert ne l'avait pas déçu. Chef de peloton méhariste, il avait, durant des semaines, parcouru les regs silencieux ; vivant comme un nomade, dormant et mangeant peu, il avait pris petit à petit l'aspect émacié d'un moine ; il en avait aussi la vie intérieure. Il se suffisait à lui-même. Pourtant, il avait trouvé, dans son nouveau poste, à Timimoun, des raisons de joie et d'inquiétude. Il appréciait les qualités d'homme et de chef du capitaine Morey et était heureux de travailler sous ses ordres. Sa sympathie pour Gibert n'était mêlée d'aucune jalousie de métier. Mais, après plusieurs années de Sud - « les plus belles (le la vie) », eussent dit ceux de France -, il avait réalisé soudain qu'un homme accompli pouvait bizarrement vibrer devant le visage souriant d'une jeune femme. Et, en s'inclinant devant la maîtresse de maison, Descazes sentait son cœur frapper de grands coups dans sa poitrine, et il rougit, comme si d'autres que lui les avaient entendus.

- Vous n'avez pas vu le docteur, Foulon ? demanda Gibert. Il ne manque plus que lui.

- Il n'y avait pas de lumière dans son bureau, mais je crois que j'ai vu sa jeep arrêtée devant une maison du village.

- Ce pauvre docteur se surmène, dit Mme Gibert d'une voix que Descazes trouva suave. Il finira par tomber malade.

- Je ne crois pas, répondit le capitaine. Notre toubib me paraît avoir une volonté de fer. Il travaille énormément, mais il se surveille et ne fait aucun excès. C'est un rude bonhomme.

- Quel dommage qu'il ait si mauvaise tête ! dit Gibert.

- Bah ! continua Morey, ce n'est pas bien grave. Il a un sens aigu de la liberté et il est encore trop boujadi pour comprendre l'ensemble de nos problèmes : son métier passe avant tout, avant le nôtre même. Il faut se mettre à sa place ; un médecin ne peut tenir compte d'aucune contingence : les malades d'abord.

Foulon réfléchissait

- C'est curieux, finit-il par dire, il n'était pas ainsi quand il est arrivé. Vous ne l'avez pas vu au mois d'août : son voyage l'avait mis sur le flanc. J'ai cru qu'il allait

abandonner la partie. D'ailleurs, rien ne le retenait, pas même ce goût du travail que nous lui reconnaissons tous. Il donnait l'impression de se moquer de tout.

- Vous exagérez, Foulon, répondit le capitaine.

- Non, mon capitaine, reprit l'autre. J'ai le sentiment que le docteur a découvert ici quelques raisons d'agir qu'il ne soupçonnait pas. Je ne sais pas bien analyser tout cela, mais je suis sûr que, malgré l'intérêt apporté par le changement de vie, il y avait, derrière la fatigue du début beaucoup de lassitude chez le toubib. Maintenant, il me donne l'impression de vivre.

On frappa à la porte. Le boy alla ouvrir. Deschamps entra, l'oeil brillant. Il s'excusa de son retard et salua les convives.

- Encore du travail à cette heure-ci, docteur demanda Morey.

- Oui, mon capitaine. Quelques malades au village et, surtout, un moribond dans le ksar.

Il s'arrêta une seconde puis, dans le silence, laissa tomber ces mots

- J'ai bien peur que ce ne soit un typhus.

Le capitaine Morey fronça les sourcils. Les adjoints se regardèrent.

- Mais alors, dit Morey, ces trois décès d'hier...

- ... pourraient être dus au typhus exanthématique, termina Deschamps. Par prudence, je vais faire à tous les militaires, capitaine en tête, et à tous les Européens, un rappel de vaccin. Quant aux mesures à prendre dans le ksar, je pense qu'elles pourront se résumer à un épouillage massif. J'ai les appareils de pulvérisation et la -poudre D.D.T. en réserve.

Morey acquiesça

- Venez me voir demain matin de bonne heure. Nous mettrons les équipes sur pied et fixerons un programme.

- En attendant, typhus ou pas, déclara Mme Gibert, nous allons passer à table.

Et elle fit asseoir ses invités. Descazes, au bout de la table, était bien placé pour la regarder. Elle fut aussi -souriante et enjouée que d'habitude.

Deschamps, qui était assez facilement inquiet, admirait le calme des autres. Il imaginait les effets de la nouvelle lâchée dans un salon d'une petite ville de France ! Ici, chacun savait qu'il prendrait ses responsabilités, se traçait une ligne de conduite et attendait. Le repas fut gai. Mme Gibert était non seulement une -excellente cuisinière, mais encore une maîtresse de maison avenante.

Au dessert, un planton vint apporter un message radio au capitaine. Celui-ci annonça la nouvelle

- Les pétroliers arriveront demain soir ! La conversation repartit de plus belle.

- Eh oui ! disait le capitaine, les études géologiques modernes laissent à penser qu'il y a de l'or noir dans notre vieux Sahara brûlé. Des sondages ont déjà été faits plus au nord et de grands espoirs nous sont permis. Il paraît qu'on aurait trouvé une nappe du côté d'Hassi Messaoud. Mais nous n'avons rien d'officiel encore.

- Que viennent faire ces pétroliers ? demanda Mme Gibert.

- Ils font des reconnaissances dans les zones où ils comptent faire des sondages. Au nord de Timimoun, un point surtout les intéresse, sur le reg, au sud-est de l'erg. Ils viennent repérer les lieux.

- Pourvu qu'ils ne trouvent rien ! reprit-il. Ce serait la fin de notre belle oasis. Imaginez des derriks dressés au-delà du ksar, au-dessus des palmiers. Et l'invasion des aventuriers, des hommes d'affaires, des économistes, des politiciens ! N'y aurait-il même que de braves garçons venus là pour gagner leur vie, l'ambiance serait changée.

- Ce ne serait peut-être pas plus mal pour le pays, dit timidement Descazes. Nos ksouriens ne sont pas riches. Ce serait pour eux l'assurance d'une vie matérielle confortable.

- Oui ! dit rêveusement Morey. Ils vivraient mieux, mais perdraient beaucoup de ce qui fait leur valeur, de ce qui leur donne la joie : leur ingénuité, leur désintéressement, leur simplicité, leur insouciance.

Gibert, avec sa lucidité habituelle, éleva le débat

- Si le Sahara devient un pays riche, les difficultés vont commencer. On ne nous a laissé les déserts que pour nous y perdre. Si le pétrole y coule à flots, les convoitises d'autrui entraîneront une guerre, plus ou moins...

- En utilisant les éléments nationalistes, par exemple, ajouta Foulon, qui s'y connaissait.

- Nous n'en sommes pas encore là, conclut Morey. En tout cas, si l'on trouve du pétrole à Timimoun, c'en sera fini des quinquets, des maisons en toub et du panká. Nous aurons l'électricité, avec ventilateur, et même machine à laver, madame, et, qui sait, sans doute des maisons en dur avec air conditionné. En attendant, nous allons recevoir pour Pâques une cinquantaine de visiteurs. L'Office du Tourisme m'a prévenu hier. Ils arriveront la veille de Pâques et resteront deux jours ici.

- Mais où logeront-ils, mon capitaine ? demanda Gibert.

- L'hôtel peut en recevoir une trentaine. J'en mettrai dix dans les chambres d'hôtes au bordj. Nous répartirons les autres dans les familles européennes.

- J'espère que les célibataires ne seront pas oubliés ! lança Foulon.

Ils formèrent une table de bridge. On y fit asseoir de force Deschamps. Mme Gibert mit des disques sur le phonographe : Descazes écoutait avec recueillement. Le médecin lui céda rapidement sa place : il jetait ses cartes à tort et à travers. Son esprit n'était pas au jeu il se voyait débordé par le typhus.

XXVII

Dès le lendemain matin, Deschamps avertit télégraphiquement le directeur du Service de Santé que des cas de typhus avaient été constatés à Timimoun. Les symptômes étaient évocateurs. Il avait dû se contenter d'un diagnostic clinique. le prochain avion emporterait à l'Institut Pasteur ses prélèvements de sang.

Il revaccina les enfants des écoles, les Européens, les militaires et tous ceux qui, dans la population civile, avaient déjà reçu du vaccin. Il répartit ses infirmiers en deux groupes, leur montra le maniement du pulvérisateur à poudre D.D.T. et fit commencer l'épouillage par le grand centre de Timimoun où s'étaient produits les premiers décès.

Le capitaine avait fait la leçon au caïd et aux membres de la djemaa, puis avait chargé Gibert d'aider le docteur pour organiser l'épouillage.

Tandis que, comme toujours, les notables réunissaient les femmes blanches dans quelques maisons, les enfants, les métisses noires et les hommes se groupaient sur la place du ksar. A chaque bout, Deschamps installa une équipe. D'anciens militaires retraités aidèrent les méharistes à canaliser la foule. Un à un, les hommes passaient devant la petite pompe. Kada et Mbarek se relayaient à la manivelle, tandis que Tayeb introduisait le tuyau mobile dans les plis des vêtements, dans les manches, l'encolure, et terminait en saupoudrant généreusement la tête. L'homme partait en riant, frottant son corps pour répartir la poudre, et disait comme pour lui-même : « Doi el gmel... », le médicament des poux...

La méthode devint très vite populaire, car si le typhus n'apparaissait que rarement, les parasites, eux, cohabitaient en permanence avec la plupart des gens. La désinsectisation produisait rapidement ses résultats : les gens ne se grattaient plus, et s'en félicitaient.

Dans les mois qui suivirent, le souvenir de cette opération resta vivant, car ce fut tous les jours qu'on vit arriver des consultants qui réclamaient, en tout et pour tout, le médicament des poux, qui s'était révélé si efficace. Tant et si bien que Mbarek fut pourvu d'une boîte de poudre pour satisfaire les quémandeurs.

Finalement, il n'y eut pas d'épidémie. Et quand Deschamps vint en rendre compte au bureau, il comprit le souci que le capitaine s'était fait pour ses administrés.

- Ils ne sont pas riches, dit Morey. Ils sont solides mais, malheureusement, sous-alimentés. Vous savez mieux que moi ce qu'ils risquent. Une épidémie de typhus en ce moment, c'était une catastrophe sur tous les plans. Je vous remercie de ce que vous avez fait.

Deschamps réfléchit

- D'autres périls menacent nos Sahariens, mon capitaine. Chaque année, au printemps et à l'automne, les ksouriens paient un lourd tribut au paludisme. Jusqu'ici, nous avons dû nous borner à traiter les malades. Il faut maintenant prévenir les poussées épidémiques.

- Je n'y vois aucun obstacle majeur, docteur.

- C'est une affaire qui me dépasse, moi, médecin. A dire vrai, mon capitaine, je préférerais m'en occuper seul et tout organiser. Cependant, je me rends compte que je ne peux rien sans vous. Il y aura des travaux d'hydraulique à entreprendre, dans les palmeraies voisines, pour assécher certains marais que je connais. Il faudra aussi recenser la jeunesse et lui administrer des médicaments une fois par semaine pendant toute la saison dangereuse

- Je ne peux pas et je ne veux pas faire plus qu'une surveillance discrète. Tous ces problèmes sont de votre ressort, mon capitaine.

- Je ne dispose actuellement d'aucun crédit pour financer cette campagne contre le paludisme. Si l'Administration nous aide, c'est avec plaisir que je prendrai en charge sa gestion.

Deschamps remercia le capitaine. Il profita de cette entrevue pour lui signaler les défaillances de sa jeep le moteur consommait de l'huile et l'allumage était déficient.

- Mettez-la au garage, docteur, dit en souriant Morey. On vous arrangera tout cela.

- Et mes tournées, mon capitaine ? L'immobilisation de la voiture va faire perdre à tous, moi y compris, les bonnes habitudes et bouleverser mon programme.

- Mettez-la au garage, docteur. Vous prendrez la mienne et vous ne modifierez rien à votre plan. Deschamps était stupéfait. L'idée qu'il s'était faite des chefs de poste à travers les discussions ou par les confidences d'autres médecins ne correspondait pas à la réalité. Morey lui offrait une aide précieuse et ne paraissait rien demander en échange. Était-ce une manoeuvre ? Le capitaine voulait-il mieux assurer son emprise sur le médecin ? Deschamps connaissait le penchant de Morey pour l'autorité. Il devinait confusément que son indépendance relative, sa liberté intellectuelle déplaisaient au capitaine. Pourtant, il appréciait l'honnêteté et la loyauté de son chef. Il ne pouvait conclure.

Le désert n'épurait pas les hommes au point de les rendre simples. Et Deschamps, dans ses hésitations, reconnaissait en lui la complexité qu'il prêtait à Morey.

Et quand le capitaine l'eut raccompagné à la porte en lui disant :

- Au fond, docteur, c'est bien normal : ne travaillons-nous pas pour le même patron ?

Deschamps répéta avec conviction : « Bien sûr, mon capitaine, le même patron... »

Mais il faisait en même temps une restriction mentale...

XXVIII

Deschamps constatait avec curiosité que tout prenait de l'importance dans l'oasis : un visage étranger, un bruit nouveau ou une pensée bizarre... Béral, le secrétaire européen, s'aperçut un jour, à table, qu'il ne paraissait qu'exceptionnellement de la cervelle au menu familial et en fit part à sa femme. Celle-ci, maigre, petite et méchante, se tourna vers son fils, un gamin de trois ans, qui, sur sa chaise-table, s'occupait à manger, non sans peine, sa bouillie avec les doigts

- Le pauvre chérubin, s'exclama-t-elle, n'en a mangé que trois fois depuis notre arrivée! Ce sont toujours les mêmes qui en profitent : les officiers, le radio, les amis, les amis des amis ! Pour nous, les petits, les civils, il n'y a jamais rien. Tu devrais aller voir le capitaine, conclut-elle, sinon j'irai.

Son mari eut un sursaut, caressa son menton en faisant la grimace

- J'irai au bureau cet après-midi, annonça-t-il gravement.

A trois heures, il frappa chez le capitaine. Celui-ci travaillait sous le panka, qu'agitait, dolent, le vieil aveugle Aïssa, qui gagnait ainsi ses aumônes. Il releva la tête, vit Béral et lui cria d'entrer. Aïssa prêta l'oreille, reconnut le pas et retomba dans sa rêverie.

- Ce n'est pas l'heure de la signature, dit le capitaine, interrogateur.

- Je voudrais vous parler, mon capitaine, répondit Béral.

Le capitaine Morey lui montra une chaise et dit

- Je vous écoute.

- Voilà, mon capitaine, commença Béral. C'est au sujet des cervelles.

- Quoi ? dit Morey, et son visage reflétait de l'inquiétude.

Il connaissait assez les difficultés de la vie saharienne et était bien placé pour savoir que de subits dérèglements des esprits les mieux équilibrés survenaient ainsi, sans préavis. Mais Béral poursuivait

- Oui. Nous n'avons jamais la cervelle du mouton et, pourtant, on en abat un chaque jour. Notre boy la réclame et le boucher lui dit qu'elle est retenue. Ma femme l'aime, et ça lui manque bien de ne pas en manger. Le petit en est privé et, moi, ça me fait de la peine de les voir pâtir. Surtout qu'il n'y a pas grand chose ici. Alors, j'ai pensé qu'il fallait venir vous trouver pour que vous fassiez une liste et qu'on en profite à tour de rôle.

Au silence qui suivit, Aïssa comprit que le capitaine n'était pas satisfait. Il ne pouvait pourtant pas voir son air stupéfait et mécontent à la fois : le front s'était plissé et les sourcils étaient haut tirés ; sa bouche entrouverte laissa exhaler un soupir venu du fond de la poitrine. Puis il serra les lèvres et hocha plusieurs fois la tête, à petits coups. Enfin, il se redressa

- Monsieur Béral, dit-il lentement en le fixant droit dans les yeux, croyez-vous que nous n'ayons pas d'autres chats à fouetter ? Vos histoires de cervelle et de mouton sont sans intérêt. Ce sont des affaires de boys et il faut les leur laisser. Sur ce, je considère cette affaire comme classée. Voulez-vous, maintenant, reprendre la préparation du projet de budget communal ? Au revoir, monsieur Béral.

Béral se leva, s'inclina et repartit dignement. Aïssa, toujours poli envers les protecteurs possibles, le gratifia au passage d'un « Au revoir, sidi » plein de sous entendus.

Le repas du soir fut triste et agité chez les Béral. Le chérubin reçut une fessée, le serviteur une amende et M. Béral des reproches interminables. La nuit fut à peine meilleure.

Au matin, le secrétaire partit avec le boy, avant l'ouverture du bureau, et alla faire le marché. Chez le boucher, la cervelle s'étalait encore tiède sur l'étal de carreaux de

faïence. Comme elle était toujours retenue, Béral, sans même attendre l'indication du destinataire, la saisit, l'enveloppa dans un papier et la tendit au boy :

- Tiens ! dit-il.

Le boy paya et ils sortirent, sous le regard mi-étonné, mi-amusé du boucher noir.

On mangea de la cervelle à midi. Mme Béral souriait en la partageant, encore qu'elle fût toute petite. Désormais, rien ne pouvait empêcher, semblait-il, que l'on en mangeât chaque fois qu'on le désirait.

La deuxième tentative d'achat par la force eut lieu trois jours plus tard. Ce fut un échec : le boucher jugea bon d'expliquer, dans son sabir, que ce mouton-là, né au Sahara, était si bête qu'il n'avait pas la moindre cervelle.

Le lendemain, le surlendemain, autres essais, autres déconvenues. Aussi matinal qu'il fût, le secrétaire ne pouvait apercevoir, même l'espace d'un éclair, la cervelle du mouton fraîchement sacrifié. Et les commentaires du boucher, à propos des moutons du Sahara, manquaient vraiment d'originalité ; il renonça.

Mais ce vieux Saharien, tourmenté par une femme rancunière, devait rapidement trouver une solution à l'angoissant problème. On le vit dans le souk, discutant avec les bouchers, leurs fournisseurs et les nomades. Et bientôt, la nouvelle se répandit dans le pays que le secrétaire faisait le commerce des moutons. En effet, apportant un volant d'argent important - une partie de ses économies -, il faisait l'office d'intermédiaire, et c'est lui qui revendait au boucher ses moutons. A condition, toutefois, que la cervelle lui fût réservée : pas de cervelle, pas de mouton. Ainsi cessèrent les plaintes de Mme Béral, l'anémie du bébé et le martyre du secrétaire. Les autres Européens serrèrent les dents, oublièrent jusqu'au souvenir du beurre noir ou s'approvisionnèrent à d'autres sources.

Cela dura quelques jours, le temps que la famille Béral en fût à jamais dégoûtée.

TROISIEME PARTIE
HELENE

XXIX

La veille de Pâques, arrivèrent les deux cars de touristes. Timimoun, en quelques instants, fut transformé : une nuée de jeunes gens, de jeunes filles et de chaperons s'éparpilla à travers place et ruelles. Si les shorts des garçons ne firent qu'étonner les vieux ksouriens habitués à une tenue plus décente chez les hommes, ceux des filles les scandalisèrent. Les hartaniat se les montraient du doigt et étouffaient leur rire. Une demoiselle d'un certain âge, qui avait ajouté à son accoutrement de short et de saharienne un casque colonial, prétendit même que des enfants lui avaient jeté des pierres. Elle alla, sans tarder, se plaindre au capitaine Morey des moeurs de ces sauvages. Calmement, le chef de poste la rassura, ramena les faits à leur juste proportion. Il l'engagea, dans l'intérêt général, à modifier sa tenue. Il la pria - non en tant que doyenne, ce qui l'aurait vexée, mais en tant que cerveau de la troupe - d'expliquer à ses compagnons l'état d'esprit des habitants des oasis

- Nous sommes les seuls Français qu'ils voient habituellement et, n'étant pas touristes, nous avons conservé la tenue traditionnelle des Sahariens. Les épouses de nos camarades n'arborent jamais le short, qui choque la pudeur de ces gens. N'oubliez pas, mademoiselle, qu'ici, les femmes, à l'exception des Noires et des prostituées, ne sortent pas ou rarement, et alors voilées. Dans un autre ordre d'idées, le docteur pourrait vous dire que les bras et les jambes nus sont autant de cibles pour les moustiques, hélas ! très nombreux, dans la palmeraie. Gare au paludisme, mademoiselle

La pauvre femme partit aussitôt rassembler ses troupes et leur donna des conseils vestimentaires inspirés de la leçon du capitaine Morey. Dans son émotion, elle ajouta aux moustiques les scorpions et les vipères à corne, et au paludisme la fièvre jaune et le choléra, ce qui parut surprendre un certain nombre d'auditeurs.

Appareils de photographie en sautoir, les touristes, décemment vêtus cette fois-ci, prirent possession du bordj, du ksar et de la palmeraie. Plusieurs vinrent demander à Morey et à ses adjoints de poser pour eux. Hamou, le boy de Gibert, excédé par les exigences de ceux qui lui faisaient prendre des poses sous les palmiers du bordj, finit par rouler des yeux blancs en poussant un cri qui ouvrit sa grande bouche rose : la meute des reporters en herbe recula et ne revint plus. Hamou en riait encore en servant le repas du soir.

Gibert et Descazes avaient réparti les visiteurs entre les différentes chambres disponibles, soit à l'hôtel, soit au bordj ou chez les Européens du poste. Ils avaient aimablement prévu l'hébergement de deux jeunes filles chez Foulon et Deschamps. Le capitaine, tout en plaisantant, avait permuté quelques noms et les jeunes filles cédèrent leur place à deux étudiants.

Par le courrier régulier de la Compagnie Transsaharienne étaient arrivés deux Pères blancs : le Père Baru, le supérieur, et le Père Léger. Dès qu'ils eurent salué le capitaine Morey et précisé les heures des confessions et des offices, ils ouvrirent la chapelle et préparèrent les lieux pour la solennité de Pâques. Ils allèrent au jardin commun cueillir quelques fleurs et rencontrèrent chemin Taisant des figures de connaissance. Ils étaient salués respectueusement par tous : leurs fonctions, leur habit blanc et, il faut bien le dire, leur dignité, impressionnaient. Le Père Baru, dont la haute stature et la barbe blanche attiraient l'attention, s'arrêtait volontiers pour parler avec ceux qui venaient lui tendre la main. Son oeil bleu vif scrutait l'âme de son interlocuteur. A travers les longues politesses arabes qu'il pratiquait parfaitement, le Père Baru laissait paraître tant de douceur et de force réunies que ceux qui le quittaient hochaient la tête

d'admiration et s'empresaient de dire aux autres qu'ils avaient vu le grand marabout des chrétiens.

Le jour de Pâques, la petite chapelle fut trop étroite pour accueillir tous les fidèles. Les officiers, en tenue blanche, s'étaient placés sur les premiers bancs autour du capitaine. Les familles européennes étaient derrière. Et la plupart des touristes s'étaient serrés sur les bancs restants. Le Père Baru, dans son sermon, fit un rapide bilan des mois passés, dit sa joie d'être parmi les moins favorisées de ses ouailles, montrant à ceux qui ne faisaient que passer le dénuement religieux des Sahariens et conclut sur la signification profonde de la Résurrection. Le Père parlait avec facilité ; il fut écouté dans le silence. Puis, tandis que son adjoint célébrait la messe, il fit chanter quelques cantiques par les assistants. Deschamps retrouvait dans les mélodies simples son âme d'enfant et il chantait de tout son cœur. Quelques mois de vie saharienne l'avaient singulièrement transformé...

Il sortit joyeux de la chapelle et s'attarda à bavarder avec les deux prêtres, les priant de venir le lendemain dîner avec lui. Comme il s'en allait, une jeune fille se détacha du groupe des touristes et, non sans avoir toussoté deux ou trois fois, l'appela

- Pardon, monsieur.

Deschamps se retourna et vit une brune au visage ovale éclairé par un regard brillant. Elle était devenue très rose en levant les yeux sur Deschamps

- Je m'appelle Hélène Chantel et je suis étudiante en médecine. Je vous prie d'excuser mon audace, mais je serais si heureuse si je pouvais voir quelques malades et connaître vos conditions de travail.

Puis elle baissa les yeux et attendit. Deschamps, tout surpris, s'entendit répondre les phrases qui convenaient. Son esprit planait très haut, tandis que ses yeux prenaient conscience de la beauté de son interlocutrice. Mince, élancée, la taille mise en valeur par une jupe provençale, elle paraissait robuste, sans virilité. L'expression des traits était grave, mais s'illuminait magnifiquement quand un sourire ouvrait les lèvres rouges sur une belle denture. Elle évoquait la santé, la joie, l'équilibre. Deschamps l'admirait et une pensée l'occupa pendant quelques instants : s'il avait été sculpteur, il en aurait fait Minerve !

- Vous serez la bienvenue dans notre vieille infirmerie de toub, mademoiselle. Je vais justement voir des malades. Voulez-vous m'accompagner ?

- Volontiers, monsieur, si je ne vous dérange pas.

Le « monsieur » replongea Deschamps dans le passé. C'est ainsi que les étudiants appelaient internes et assistants à l'hôpital. L'appellation de « docteur » était bannie du vocabulaire. Pendant l'année où il avait exercé les fonctions d'interne, Deschamps avait pris l'habitude d'être ainsi nommé. Il ressentit une nouvelle sympathie pour la jeune fille.

Ils s'approchèrent de l'infirmerie, devisant comme de vieux amis.

- Mon Dieu ! s'exclama la jeune fille, quel dommage que ces affreux pans de murs blancs gâtent le bâtiment de style soudanais qui est derrière ! Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

- C'est l'avenir qui s'élève devant le passé, si je puis dire. Derrière, le bâtiment que vous admirez, c'est l'infirmerie actuelle, insuffisante. Devant, ces pans de murs sont l'ébauche de l'infirmerie-dispensaire moderne où je travaillerai dans quelques mois. Pierres et ciment, eau courante, électricité, telles sont les améliorations prévues.

Un peu plus tard, la jeune fille dut confesser que la beauté extérieure de l'infirmerie rouge, qui s'inscrivait si bien dans le décor, ne pouvait faire oublier l'inconfort de l'installation.

- L'autre infirmerie, mademoiselle, sera un modèle d'organisation. Et, pour vous rassurer complètement, sachez que nous garderons l'ancien style. La maçonnerie sera recouverte de boulettes rouges et les lignes essentielles seront conservées. Ils passèrent la visite. Comme autrefois, à l'hôpital, une stagiaire en blouse blanche le suivait, attentive et curieuse. Les questions qu'elle posa étonnèrent Deschamps.

- Pour une étudiante de cinquième année, vous me paraissez avoir une grande expérience.

- Peut-être parce que je suis externe des hôpitaux, répondit-elle. Depuis deux ans déjà, j'ai eu des services très intéressants: j'ai été externe-pansement chez Duval, le chirurgien thoracique, puis secrétaire chez Jobel Duparc, et depuis l'an dernier j'ai suivi deux services en médecine.

Deschamps l'écoutait raconter ses impressions d'étudiante, parler de ses patrons avec admiration et reconnaissance. Les noms qu'elle citait faisaient revivre les souvenirs. Le hasard voulait qu'elle fit ses études dans la même Faculté que Deschamps naguère.

Il calcula rapidement qu'il aurait pu l'avoir comme stagiaire, l'année où il avait passé sa thèse. Et, entraîné par la douce voix, il rappela à son tour ses années d'externat, ses maîtres et les personnalités marquantes.

Savez-vous si la sœur Baldet est toujours chez le professeur Davocq ?

- Oh ! monsieur, ne me parlez pas de cette sœur. Elle a empoisonné mes heures d'hôpital en première année !

- Vous la connaissez ? C'est une bien brave religieuse, un cœur d'or, et une excellente infirmière pardessus le marché ! Mais quel caractère ! Je lui ai promis l'enfer, un jour, tellement j'étais excédé. Si j'avais maintenant une maîtresse femme comme elle pour m'aider ici, je serais le plus heureux des médecins sahariens.

A ce point ?

- Oui, à ce point. Une partie de mon activité est perdue parce qu'il n'y a pas une infirmière compétente auprès de moi : pour pénétrer le milieu des femmes où j'ai si peu d'action, il faudrait une femme, et pas n'importe laquelle ! Pleine de dévouement, de bon sens, de sérieux et aimant le pays et les gens.

- Mais ne peut-on vous adjoindre quelqu'un ?

- Ce poste est encore trop peu important pour y envoyer une infirmière, en admettant qu'on en trouve une pour y venir, et qu'elle résiste au climat et à la solitude, qui est pire...

La jeune fille était surprise des cas que Deschamps lui montrait. Quand elle sut qu'il faisait lui-même les principaux examens de laboratoire, qu'il opérait quand il fallait, qu'il était dentiste, gynécologue, accoucheur, ophtalmologiste et hygiéniste par surcroît, elle fut stupéfaite. Deschamps se laissait aller à la griserie de raconter sa vie, ses luttes, ses espoirs, ses réussites et de faire naître dans les beaux yeux sombres un émerveillement puéril.

-- Si j'osais, je m'arrêterais à Timimoun, au lieu de continuer ce voyage en caravane, qui n'est pas toujours agréable ni toujours réussi.

- Est-ce impossible ? demanda Deschamps avec une vivacité qui le surprit lui-même.

- Non, dit simplement la jeune fille. J'avais prévu au départ une prolongation éventuelle du séjour dans une oasis. Il suffit que je trouve un moyen pour repartir vers le Nord dans une dizaine de jours. Je dois reprendre mon service à la fin du mois.

- Vous pourriez rentrer par le prochain avion, répondit Deschamps. D'Alger, il vous sera facile de regagner la France. On peut retenir une place d'ici par télégramme.

- Croyez-vous que je pourrai, sans vous déranger, participer un peu à votre vie ?

- Certainement, à la condition, toutefois, de ne pas négliger l'aspect touristique de votre voyage. Il vous faudra visiter le pays et ne pas passer vos journées au chevet des

malades. Je veillerai d'ailleurs, si vous le permettez, à ce que vous ne négligiez rien d'important.

Deschamps s'effaçait pour la laisser entrer dans son bureau. Elle désigna la machine à écrire

- Vous avez une dactylo ?

Deschamps sourit

- Non, mais je tape mon courrier avec deux doigts, en attendant de pouvoir faire mieux.

Il l'aida à se débarrasser de sa blouse et la reconduisit en jeep jusqu'à l'hôtel. Il lui donna rendez-vous au début de l'après-midi pour lui faire visiter la palmeraie.

Et Deschamps, comme un collégien en vacances, s'en alla déjeuner en sifflant joyeusement.

XXX

L'après midi fut des plus agréables ; Deschamps, non sans surprise, trouva la jeune fille habillée à la mode saharienne : seroual noir à brandebourgs, boubou blanc, naïls rouges.

- Où avez-vous trouvé ces vêtements ? demanda-t-il.

- Je les avais fait faire à Biskra l'année dernière, au cours d'un voyage avec mes parents.

- Est-ce à Biskra que nous devons de vous avoir à Timimoun aujourd'hui ?

- Oui ! J'ai beaucoup aimé Biskra. J'ai eu envie de mieux connaître les oasis du Sud et je suis venue à la première occasion.

- J'espère que Timimoun ne vous décevra pas.

Il la fit monter dans la jeep et prit la piste de la palmeraie. Ce fut pour la jeune fille un émerveillement. Les reflets bleus des madjens sous les palmes, les traînées scintillantes de la sebkha et, au-delà, le fond rose des dunes lui arrachaient de petits cris de joie. Elle observait tout, la grâce d'un geste d'enfant au passage, les pas maladroits d'un ânon, un pan de mur de kasbah ruinée.

Deschamps, qui partageait son enthousiasme, était joyeux de la sentir jeune et vibrante. Il ne put résister au plaisir de l'emmener voir les dunes, loin là-bas, de l'autre côté de la sebkha.

Les roues de la jeep s'enfonçaient dans la terre meuble en faisant craquer la croûte superficielle ravinée. Deschamps roulait en seconde. Le moteur peinait et l'aiguille du thermomètre du tableau de bord s'élevait lentement.

- Nous sommes dans le fech-fech, expliqua Deschamps. Dans ce terrain pourri qui s'écrase sous les roues, si l'on s'arrête, on ne peut plus repartir.

- N'essayez pas de me faire peur : je suis une bonne marcheuse.

On approchait des dunes. La terre devint solide et ce fut le reg. Deschamps arrêta la voiture face au vent et ouvrit le capot pour faire refroidir le moteur.

- Que pensez-vous de ce paysage ? dit-il en reculant.

Au premier plan, la courbe d'une dune rose venait mourir sur le sol plat. Plus loin, c'était la sebkha brillante et, tout au fond, les taches vertes des palmeraies égrenées sur des kilomètres, le long du rivage mort. Ils firent quelques pas. Deschamps regardait par terre, paraissant chercher. Il se baissa soudain et ramassa un objet qu'il tendit en souriant à sa compagne.

- Oh ! dit-elle, une pointe de flèche en silex taillé !

- Nous sommes sur l'emplacement d'une station importante. C'est ici que l'on trouve le plus d'éclats de silex, de grattoirs, de flèches, et même des pierres de jet.

Quand elle eut elle-même découvert une magnifique pointe de flèche en silex blanc, à base échancrée, que Deschamps compara à la silhouette de la tour Eiffel, ils grimpèrent à flanc de dune. Le sable coulait sous leurs pas. La pente était rude. Deschamps dut tendre la main à la jeune fille pour l'aider à gravir les derniers mètres.

Ils parvinrent au sommet arrondi, au profil modelé par le vent.

- C'est beau, dit-elle doucement.

Les dunes s'étendaient à l'infini, roses sous le ciel bleu. Le vent faisait voler une poussière fine le long des courbes molles, comme des embruns sur des crêtes de vagues. Le silence, la solitude, l'intégrité de ces espaces les faisaient rêver. Les traces de leurs pas s'effaçaient déjà : le sable croulait des bords vers le centre et le vent léger aplanissait les empreintes, reformant pardessus le dessin régulier des ondulations. Ils furent bientôt enfermés dans le sable vierge.

Le soleil s'inclinait sur l'horizon. Le ciel rougeoyait sur les dunes, les ombres s'étiraient dans leurs profils mobiles et souples, sur les vallonnements mineurs.

Les jeunes gens souriaient en regardant les jeux du couchant et des sables.

Ils se retrouvèrent pour le dîner. Deschamps avait invité aussi Descazes et Foulon. Le capitaine, retenu par les responsables du voyage organisé, s'était excusé.

Ce fut une soirée marquante. Ce n'était pas tous les jours que ces jeunes hommes pouvaient profiter du charme d'une jeune fille aussi jolie et intelligente qu'Hélène Chantel. Elle sut mettre tant de gaieté dans le petit groupe, distraire ces Sahariens un peu rudes par ses anecdotes, les faire vibrer en évoquant la poésie du Sud qu'ils ressentaient tous, sans bien savoir l'exprimer, qu'ils réalisèrent brusquement tous les trois qu'ils étaient célibataires ! Foulon, qui était presque fiancé, imaginait, tandis qu'Hélène parlait, sa future compagne dans leur petit cercle, et il se disait que la vie deviendrait soudain bien douce.

Deschamps, qui savait se regarder penser, corrigea immédiatement l'orientation de son esprit qu'il trouvait dangereuse : sans saisir qu'il manquait peut-être de simplicité, mais sentant intimement qu'il détruisait quelque chose en lui - ne seraient-ce que les belles heures de l'après-midi -, il décida que l'isolement sentimental où il vivait habituellement correspondait à sa nature exigeante. C'est à la solitude qu'il devait ce vertige qui le saisissait soudain auprès d'Hélène. N'importe quelle femme, suffisamment jeune, gracieuse et vive, eût produit sur lui le même effet. Son émotion était donc explicable et tenait plus aux circonstances qu'à la personnalité de la jeune fille. Et les pensées s'enchaînaient, tandis que la conversation se poursuivait, rapide et joyeuse. Peut-être n'était-elle pas restée indifférente, de son côté. Il avait perçu cet après-midi même, avec l'intuition presque féminine qui le servait tant, que sa compagne éprouvait une sorte de bonheur auquel il était mêlé. Les bons principes s'estompaient : le sens de l'aventure se réveillait en lui et faisait soudain battre son cœur. Au fond, il avait été sot, autrefois, avec Marie. Perdu dans son île verte, travaillant sans cesse pour les autres, ne pensant jamais à lui, n'avait-il pas le droit, une fois en passant, de goûter cette friandise du destin ? Son cœur battait plus fort et, en levant sa coupe de champagne pour porter un toast à Hélène, il s'aperçut que sa main tremblait.

Descazes, lui, aussi flegmatique que d'habitude, fit une découverte: il constata non sans humour qu'il appréciait autant la jeune étudiante que Mme Gibert et que, par voie de conséquence, il devait réviser son point de vue sur les femmes, d'une part, sur lui, d'autre part.

Pour peu qu'il voulût s'en donner la peine, sans doute découvrirait-il un jour celle qui serait la compagne idéale. De toute façon, ce n'était pas exclusivement un modèle calqué sur Mme Gibert. Et, tout compte fait, cette jeune Hélène aux grands yeux noirs méritait fort qu'on s'y intéressât. Et il ressentit un petit pincement de jalousie quand Deschamps proposa à la jeune fille de la raccompagner. Ils se séparèrent sur la place.

La nuit était lumineuse. Hélène regardait les étoiles et essayait de les nommer. Deschamps vint à son secours et, de sa voix chaude, décrivit les constellations. la Petite Ourse, Cassiopée, la couronne boréale... Il lui saisit le bras comme sans y prendre garde. Il la sentit se raidir et, comme ils étaient arrivés devant l'hôtel, il se contenta de lui souhaiter gentiment bonsoir.

Il rentra en flânant, fatigué. Son excitation intellectuelle était tombée. Il restait déçu, seul et malheureux. C'était la première fois depuis qu'il était à Timimoun.

XXXI

En réalité, Hélène connaissait mieux Deschamps que ce dernier ne l'aurait supposé. Elle l'avait rencontré quelquefois quand il était interne à l'hôpital général, alors qu'elle commençait ses études médicales. Elle n'avait pas osé le lui rappeler ; il ne l'avait pas reconnue : il l'avait vue si peu ! D'ailleurs, les jeunes connaissent mieux les aînés que ceux-ci ne les connaissent. Elle avait été d'abord séduite par cette silhouette juvénile qui parcourait à vive allure les couloirs, par cette élégance un peu précieuse du médecin qui poussait le souci du détail jusqu'à s'habiller de blanc de la tête aux pieds. Elle avait aimé la bonté de l'homme Deschamps, interne, paraissait avoir déjà deviné les limites de son art et prodiguait à ses patients autant les ressources de son cœur que celles de son savoir. Il connaissait chaque malade, son nom, son histoire, ses espoirs, ses renoncements. Ce comportement tranchait sur celui de ses collègues souvent blasés et déjà insensibles, ceux qui se tiraient d'embarras, dans les cas graves, en tapotant l'épaule du malheureux allongé dans son lit

- Alors, pépé, ça va aller ?

Hélène avait eu la chance de vivre dans un milieu favorable à son épanouissement. Elle arrivait à l'orée de la vie, douce, armée, sereine. Ni complexe ni inquiétude ne l'habitaient. Ses parents lui avaient transmis l'équilibre qu'ils possédaient. Aussi, avec son objectivité naturelle, ne pouvait-elle se laisser aveugler par le prestige flatteur de Deschamps. Celui que ses compagnes admiraient avait, à ses yeux, quelques défauts de taille il était triste, il semblait désabusé et son attitude humaine à l'égard des malades paraissait plus la conséquence d'une sorte de correction morale que d'une charité réelle ; il avait gardé d'une adolescence facile et de ses premiers succès féminins un cynisme déroutant. Hélène avait horreur de cette attitude, et cela lui aurait largement suffi à dévisser Deschamps de ce piédestal où certaines l'avaient mis.

Puis il avait disparu. Hélène apprit un jour qu'il était médecin dans le Sud saharien.

« Quel garçon bizarre ! Pourquoi partir, dans un bled perdu, à son âge ? » pensait Hélène. Et quand ses parents lui avaient offert ce voyage à travers les oasis du Sud, elle s'était demandé avec curiosité si elle le verrait. « Quel genre d'homme est-il devenu ? »

Elle avait maintenant plus envie que jamais de connaître la réponse. Mais, en même temps, une inquiétude l'envahissait ; sans qu'elle sût pourquoi, ses pensées se tournaient vers ce grand officier blond, à l'oeil moqueur, ce Descazes, distant et racé, qui semblait vivre dans un monde irréel. Qui était-il et que pensait-il d'elle ?

Elle essayait en vain de détourner le cours de ses réflexions : l'empressement de ces jeunes hommes montrait bien qu'ils n'étaient pas restés indifférents ; par sa seule présence, elle était tout simplement en train de perturber l'équilibre de la petite communauté. Un rien, un geste, une pensée, un sentiment, pouvait précipiter les événements, engendrer un roman ou déclencher un drame. Hélène était abasourdie : sa responsabilité était engagée depuis la minute où elle avait décidé de prolonger son séjour à Timimoun. Mais elle se disait avec sérénité qu'en pratique, il n'y aurait ni roman ni drame ; ce qui différenciait la littérature de la vie, c'est que dans cette dernière, le plus souvent, la pensée, le geste, le sentiment provocateurs n'intervenaient pas d'autres puissances les subjuguèrent : la raison, le devoir, le métier... Tout était prêt ici pour des aventures. Mais qui, de ces hommes ou d'elle, voudrait les susciter ?

Hélène était trop sage et trop honnête pour ne pas veiller au danger qu'elle avait créé.

Mais une femme est une femme...

Hélène avait été vite adoptée par les Sahariens. C'était à qui se proposerait pour l'accompagner dans les palmeraies voisines. Le capitaine, après le départ du car, l'avait

installée dans le bordj et lui avait fait donner la plus belle des chambres d'hôte. On organisait des réunions en son honneur.

Deschamps était un peu plus favorisé que les autres en ce sens qu'Hélène venait à l'infirmerie dès qu'elle pouvait. Elle s'occupait des femmes et des enfants. Deschamps l'avait laissée organiser à sa guise la consultation des femmes et des nourrissons. Elle obtint du capitaine l'octroi d'un crédit spécial pour faire confectionner des habayas, sortes de chemises pour les enfants. Elle créa un système d'échange de linge et de lavage pour les trente nourrissons inscrits et veilla en personne au déroulement de la première consultation, selon ses principes. Elle invita Deschamps à la deuxième, huit jours plus tard, et il fut stupéfait.

Aidée de la mère, chaque nourrisson était baigné. L'eau savonneuse piquait les yeux des enfants ; ils criaient, se démenaient ; les mères, inquiètes tout d'abord, prenaient le parti d'en rire. Puis, lorsqu'on leur avait passé le vêtement propre, on les pesait ; enfin, ils furent présentés à Deschamps, avec leur fiche, plus beaux et plus propres les uns que les autres. Chaque mère, en partant, recevait un kilo de blé. Deschamps félicita Hélène, qui avait déjà reçu les remerciements des femmes.

- On pourrait mieux faire, répondit-elle.

Très souvent, Descazes venait, à la fin de la matinée, chercher la jeune fille, et cela agaçait Deschamps. Il voyait naître entre eux une camaraderie qui l'irritait. Se persuadant qu'Hélène ne représentait qu'un épisode limité de sa vie saharienne, Deschamps se défendait de penser à elle autrement que comme à une amie de passage. Mais il souffrait en voyant les efforts déployés par Descazes. Il devint jaloux et désagréable. Descazes, qui était un calme, ne s'en formalisa pas et s'abstint désormais de se montrer à l'infirmerie, ce qui ne l'empêcha pas de retrouver la jeune fille dans le bordj.

Deschamps sentit un soir que l'heure était venue. Elle avait accepté de dîner avec lui : son séjour tirait à sa fin. Dans la nuit claire, sous la lune, elle laissait parler son coeur, évoquant les beaux jours passés dans le Sud et, se retournant vers le médecin, elle conclut

- C'est en grande partie grâce à vous, et je ne sais comment vous en remercier.

Et, dans un geste amical, elle posa sa main sur le poignet de son compagnon. Deschamps la prit dans ses bras et approcha son visage du sien. Mais la jeune fille se dégagea, avec ce sourire qui embellissait toujours son visage grave.

- Je meurs de soif, dit-elle. Qu'avez-vous de frais à m'offrir ?

Un peu plus tard, Deschamps dut la laisser partir.

- Ne me raccompagnez pas, dit-elle, comme il faisait mine de la reconduire.

Elle lui dit encore bonsoir et, se retournant d'une pièce, se dirigea à pas rapides vers le bordj. Deschamps la regarda s'éloigner sans rien dire et crut la voir s'arrêter à l'entrée. Il reconnut la haute silhouette de Descazes et rentra chez lui affolé. Il ne savait plus où il en était.

La veille du départ de la jeune fille était arrivée. Au début de l'après-midi, Deschamps s'était enfermé dans son bureau pour rédiger le rapport mensuel que l'avion emporterait. Il avait de la peine à fixer ses pensées. L'image d'Hélène brouillait tout. « Ni une aventure, ni un amour, ni une amitié », se disait Deschamps. « Une faiblesse, voilà ce que j'ai eu. Je croyais, avant elle, tendre vers la pureté, l'ascétisme ! Quelle plaisanterie ! »

Il fut interrompu brusquement dans ses pensées douloureuses : on frappait à la porte. Tayeb, le maître infirmier, entra, l'air préoccupé

- Docteur, on vient d'amener un blessé grave. Pendant un baroud, à Tlalet, le fusil d'un des hommes a éclaté. Le kebir a envoyé le blessé sur un bourricot. Il ne va pas bien.

Deschamps se leva aussitôt. Sur le perron de l'infirmierie, un homme d'une pâleur cireuse était étendu. Des sueurs froides couvraient son visage. L'avant-bras droit était enveloppé dans un linge sanglant.

- Il fait un choc, dit Deschamps.

On le transporta dans l'infirmierie. Après les injections de morphine et de camphre, Deschamps essaya en vain de prendre la tension artérielle. L'homme avait une fracture ouverte des deux os de l'avant-bras. Il avait perdu beaucoup de sang.

Il était impossible de l'opérer dans cet état. D'ailleurs, la partie semblait perdue. Si la douleur avait diminué, le pouls restait imperceptible.

Le blessé fixait ses grands yeux noirs sur le médecin et balbutiait le nom d'Allah, s'arrêtant parfois pour dire tout bas : « Si toubib, si toubib ! »

Deschamps n'avait à sa disposition ni sang conservé, ni appareil de transfusion. Il fallait agir pourtant, et vite ! Deschamps était donneur universel. Il expliqua rapidement à ses infirmiers ce qu'il attendait d'eux et s'allongea sur une table, à côté du blessé.

Quand Hélène entra quelques minutes plus tard, elle eut devant les yeux un spectacle étrange, qu'elle ne devait jamais oublier. Entre le malade et le médecin allongés, le maître infirmier et Mbarek s'affairaient. Fixant sa grosse seringue, au trocart enfoncé dans le bras du médecin, Tayeb aspirait du sang, passait la seringue à son voisin qui l'injectait aussitôt dans les veines du malade. Ahmed, de l'autre côté, rinçait entretemps les seringues dans une solution, du citrate probablement. Elle n'osait plus bouger, ayant conscience de commettre une indiscretion. Personne ne l'avait vue. Deschamps regardait les poutres, et les infirmiers étaient trop occupés. Elle recula, sortit de l'infirmierie, mais ne put s'éloigner.

Deschamps, qu'il avait fallu piquer à nouveau, la première aiguille étant obstruée, supportait sa souffrance comme une pénitence. Il était très douillet, au fond, et avait horreur de ce qui se passait. Il se rappelait que, pendant ses études, on avait fait appel à lui pour donner du sang ; il avait trouvé un prétexte pour refuser. Et, avec un sourire en coin, il se disait que les temps avaient changé. Le procédé qu'il avait utilisé était primitif mais, jusqu'ici, efficace : ce qui le gênait, c'est qu'on eût pu le voir. Il avait l'impression d'être ridicule. Finalement, les aiguilles se bouchèrent et l'infirmier, après avoir piqué à plusieurs reprises, abandonna la partie. Deschamps soupira et se releva : il était mal à son aise et avait des nausées. Il regarda le blessé il était mieux. « Mes quatre cents centimètres cubes de sang n'y sont pour rien, se dit justement Deschamps, mais ça ne lui a pas fait de mal. » Sous l'effet conjugué de la transfusion, et surtout des médicaments, la tension était remontée. On mit des bouteilles d'eau chaude sous les couvertures, on injecta d'autres produits.

Deschamps pria ses infirmiers de ne pas parler de la transfusion à qui que ce soit, puis fit préparer la salle d'opération. Enfin, il écrivit à Hélène de le rejoindre au plus tôt. Titaouine, chargé de porter le billet, rencontra la jeune fille devant l'infirmierie. Elle entra dans la salle d'opération. Deschamps se lavait les mains.

- Déjà là ? dit-il en riant.

- Je venais justement vous voir, dit-elle.

- Voulez-vous m'aider à opérer ?

- Bien volontiers.

Il lui céda la place devant le mince filet d'eau bouillie, tout en continuant à se brosser les mains.

Quand ils eurent fini, Deschamps lui demanda quelques instants pour achever le rapport. Ils allèrent dans le bureau. Deschamps termina son travail, puis s'installa devant la machine à écrire.

Hélène, curieuse, regarda par-dessus son épaule. C'était une demande officielle pour l'attribution d'un appareil de transfusion et d'une trousse de groupage sanguin.

Ils retournèrent le soir vers le blessé. Il dormait paisiblement ; le pouls était bon. Sa femme était à son chevet et récitait des oraisons. Elle remercia avec force les deux médecins et, de sa main, indiqua le ciel. Deschamps lui dit, dans son arabe hésitant

- Il guérira si Dieu le permet !

Puis ils repartirent à pied pour le bordj et, dans la pénombre du crépuscule, Hélène remarqua soudain combien Deschamps avait mauvaise mine. Alors, sans se rendre compte de son geste, elle passa son bras sous le sien. Deschamps la regarda, surpris, et répondit à son sourire.

Son trouble avait disparu. Il se sentait léger, léger...

XXXII

Le printemps n'avait duré que quelques jours. L'oasis était magnifique : les palmes étaient luisantes de fraîcheur, les blés commençaient à peine à se dorer. Des cascadelles chantonnaient entre deux séguias. Les miroirs d'eau éclairaient les sous-palmes. L'air lui-même semblait vivre : il palpait comme un cœur d'éclats sonores et de silences. Les tourterelles roucoulaient et froissaient parfois le silence d'un coup d'ailes. D'autres petits oiseaux appelaient au loin. Enfin, pendant deux semaines, d'étranges mélodies avaient résonné dans la palmeraie, paraissant se répondre. L'époque de la fécondation des palmiers était venue et les fellahs, au creux des palmes, disposaient le pollen sur les fleurs des palmiers femelles en psalmodiant les versets traditionnels du Coran.

Deschamps avait perçu chez lui de curieux changements : il mangeait peu, travaillait avec peine et laissait envoler sa pensée au gré de son imagination. Il avait avancé la date du régime d'été et couchait déjà sur la terrasse, malgré l'air vif de la nuit. Un rien le réveillait. C'était parfois l'appel lointain du muezzin : il se redressait, s'appuyait sur son coude, la tête sur ses mains, écoutait avec délices ces accents étranges qui s'adressaient à Dieu et qui réveillaient chez lui une douce nostalgie. Puis, le silence rétabli, il laissait errer son regard sur le décor extraordinaire, le bordj, les palmiers, la sebkha et les dunes. Il se sentait heureux et pourtant insatisfait. La lettre d'Hélène Chantel n'était peut-être pas étrangère à son état d'âme : deux grandes pages d'une écriture large et aisée, apportant au médecin des remerciements exprimés sur un mode presque tendre. « C'est trop ou pas assez », se disait Deschamps. Descazes aussi avait reçu des nouvelles d'Hélène, au dire de Foulon...

Maintenant, la chaleur croissante annonçait l'été. Quand le médecin s'en allait en visite chez les Européens du poste, c'étaient toujours les mêmes conversations : la fatigue des mères, la mauvaise mine des enfants, la crainte de la toxicose, le tout tempéré par les projets de vacances. L'ambiance avait changé. La saison fraîche était finie. Il ne restait que quelques semaines pour retrouver l'été. Les heures accablantes de midi, les préparatifs de départ des familles donnaient à la vie quotidienne un aspect incertain, fragile. L'esprit des femmes et des enfants était déjà ailleurs, en France. Les problèmes locaux s'estompaient pour les partants. Les hommes, eux, s'organisaient pour leur célibat prochain ; ils se retrouvaient plus fréquemment, évoquant les longues soirées qui s'annonçaient et meublaient les emplois du temps.

Deschamps, qui était seul et qui le resterait, assistait assez indifférent à ce remue-ménage. Pourtant, sa vie allait se trouver modifiée : il n'aurait plus la grande responsabilité de la santé des femmes et des enfants ; certes, il retrouverait la rude vie des hommes entre eux, avec les plaisanteries faciles, le laisser-aller verbal ; mais il pourrait s'absorber dans son travail et réaliser un dessein qui lui tenait à cœur : partir en tournée à méhari pour visiter les tribus des palmeraies de l'erg.

Ce thème occupait son esprit, tandis qu'au petit matin, le premier jour de mai, sur le terrain d'envol, il agitait la main en regardant le Junker qui prenait de l'altitude, inclinait ses ailes à droite puis à gauche en signe d'adieu. Le capitaine s'approcha de lui

- Vous semblez triste, docteur ! Le spleen de la France ?

- Non, mon capitaine, répliqua Deschamps. Je pensais que notre vie allait changer, tout simplement.

- Finis, les soucis pour les gosses, docteur. Vous allez pouvoir vous reposer un peu.

Deschamps sourit et, en reprenant le volant de sa jeep, commença à dresser in petto le programme de ses activités pour l'été. En arrivant à l'infirmerie, il s'enferma dans son

bureau, prit des notes sur des feuilles et les rangea dans deux chemises neuves. En haut et à droite des dossiers, il traça en lettres d'imprimerie, avec application :

« CAMPAGNE ANTIPALUDIQUE. » « LUTTE ANTITRACHOMATEUSE. » Puis il partit passer sa visite.

Une semaine plus tard, il recommençait ses tournées habituelles en jeep, selon le programme qu'il avait fixé : le premier lundi du mois était réservé à la visite des ksour voisins de Timimoun. Le lendemain, c'était la tournée dans les ksour du nord de la sebkha. Les deuxièmes lundi et mardi du mois, il partait pour les oasis du Sud, à soixante-dix kilomètres au moins de Timimoun. La semaine suivante, aux mêmes jours, il visitait les oasis du Sud-Ouest et faisait ainsi en jeep presque trois cents kilomètres. Enfin, le début de la dernière semaine était consacré à la tournée mixte jeep-méhari, dans les principales oasis du Nord, à la limite de l'erg, et relativement accessibles. Il restait absent deux jours durant et passait la nuit intermédiaire à l'endroit où il se trouvait le lundi soir. Les habitants de Timimoun ne comptaient pas sur le médecin au début de la semaine, et les gens des diverses tribus savaient à l'avance la date et même l'heure approximative de son passage. Cela représentait beaucoup de fatigue pour Deschamps. Et cependant, dans son for intérieur, il regrettait de ne pouvoir faire plus. S'il avait eu un adjoint, il aurait pu assurer un service permanent à Timimoun tout en multipliant les tournées, pour qu'un médecin passât partout une fois par semaine au moins. Mais ces projets étaient pure utopie, et d'autres problèmes urgents réclamaient toute son attention. Il se rendait, en effet, parfaitement compte que l'organisation actuelle négligeait complètement les habitants des oasis très lointaines, enfoncées profondément dans le grand erg, tant au nord qu'à l'ouest. Il pouvait, à la rigueur, atteindre en jeep, c'est-à-dire rapidement, les oasis situées en bordure des sables. Mais l'usage du méhari s'imposait ensuite pour visiter une douzaine d'oasis disséminées dans la vaste étendue des dunes, et il était nécessaire de disposer d'une quinzaine de jours au moins. En hiver, il ne pouvait s'absenter plus de quarante-huit heures de Timimoun : les familles eussent crié à l'abandon, et les cas graves des ksour, qui étaient adressés au poste dans l'intervalle des tournées, eussent attendu en vain les soins appropriés.

Malgré la chaleur qui avait tant éprouvé la santé de Deschamps quelques mois auparavant, l'été restait donc la seule période utilisable pour ces méharées médicales. Parmi les prédécesseurs, peu nombreux étaient ceux qui en avaient profité. Deschamps se faisait une joie d'aller découvrir ces paysages isolés et surtout de rappeler aux moins privilégiés de ses clients éventuels qu'ils n'étaient pas abandonnés, malgré la distance et la dune. Aussi désirait-il que cette tournée soit une réussite complète, médicale, scientifique et psychologique.

Il profitait donc des visites faites aux oasis plus proches pour mettre au point ses méthodes d'enquête. Pendant tout le mois de mai, le capitaine avait adressé des lettres aux caïds, prescrivant la présentation de tous les enfants au médecin au cours des tournées, afin d'entreprendre la lutte contre les ophtalmies et « la fièvre des dattes ». « La fièvre des dattes » était le nom imagé que les ksouriens donnaient au paludisme car, effectivement, les accès saisonniers survenaient surtout au moment de la cueillette des dattes, à la fin de l'été.

En plus des soins habituels, Deschamps examinait les enfants qu'il avait naguère vaccinés et les revoyait. Il retournait d'un geste précis leurs paupières supérieures, et déterminait à quel stade d'évolution se trouvait leur trachome. Puis, sans les faire allonger, il recherchait si leur rate était perceptible et quelle était alors l'importance de sa dilatation. Plaquant les enfants dos contre lui, il se penchait et sa main, à travers les vêtements légers, palpait le ventre sous les fausses côtes gauches. Les enfants, toujours

apeurés, respiraient fort, comme on le leur disait, et Deschamps sentait battre contre son bras un petit coeur affolé. La rate était facilement perçue. Alors, le médecin se retournait et dictait à son infirmier quelques chiffres. Celui-ci s'était organisé. Il s'asseyait sur un tabouret, devant la table pliante déployée. On avait préparé des colonnes sur un gros registre. Tandis que le docteur examinait les yeux, l'infirmier marquait le nom de l'enfant, son âge, sa race, puis mettait des croix dans les colonnes correspondantes. Ainsi, malgré les moyens réduits de ses collaborateurs, Deschamps arrivait-il à établir des statistiques et fixer en particulier le pourcentage de porteurs de grosse rate, qui reflétait l'importance présente du paludisme. Il pourrait juger plus tard, par le même procédé, les résultats de l'action qu'il allait entreprendre.

En attendant, il considérait avec intérêt un petit insecte qui grimpait sur sa djellaba. C'était un pou, tout simplement, et il imaginait à l'avance l'air horrifié de sa mère et de ses soeurs quand il leur en parlerait. Ce spectre du pou avait plané sur ses années d'école primaire et, pas une fois, il n'avait parlé chez lui de démangeaison sans qu'il ne fût soumis à un examen sévère et à un traitement prophylactique intensif. Et voilà que, maintenant, il regardait gravement, monter l'une des bestioles abhorrées, sans en éprouver plus qu'une vague alerte : attention au typhus !

Il secoua simplement son vêtement, alla se poudrer de D.D.T. et continua à examiner les enfants.

XXXIII

Deschamps était monté se reposer. L'air était tiède, sa couche chaude. De temps en temps, un souffle de vent lui projetait au visage quelques grains de sable. Il se frotta les yeux et se redressa. Au loin vibraient les tambourins zénètes et des bouffées d'air apportaient des bribes de chants doux et mélancoliques. La lune brillait de son plein éclat et effaçait les étoiles habituelles. Le bordj était rose pâle ; là-bas la palmeraie sombre jetait des lueurs argentées. Il se leva et alla se doucher. L'eau lui parut à peine plus fraîche que l'air. Alors, il enfila son seroual et une abaya légère puis sortit.

Il faisait clair, et Deschamps se dirigea sans hésitation vers le ksar. Pour franchir le passage en baïonnette, il dut enjamber deux ou trois dormeurs. Dans les ruelles qui sentaient l'encens, il rencontra quelques femmes drapées qui rirent très fort et se retournèrent. Tout le long des rues, des formes blanches gisaient immobiles des dormeurs. Mais, tandis que les chants s'amplifiaient, les promeneurs devenaient plus nombreux.

Au détour d'une allée sinueuse et inégale, Deschamps marqua un temps d'arrêt pour jouir du tableau : sur un ciel gris perle, piqué d'étoiles, les hauts palmiers découpaient leur élégante silhouette, noire d'un côté et vert foncé de l'autre, vivant par leur impressionnant relief et le léger balancement des palmes. A leur pied, les maisons, si violemment ocre le jour, étaient, ce soir, sous la discrète lumière cendrée de la lune, si roses qu'on les eût crues irréelles. Et, tout en même temps, c'était la vision de cette rue étroite, grouillant d'une foule bariolée qui dansait et qui chantait, danse calme et tension intérieure, chant mélancolique à peine exhalé... Deschamps s'approcha et vit bientôt, entouré de quelques hommes et femmes qui regardaient, un cercle compact d'hommes, pressés les uns contre les autres, ondulant suivant le rythme et se déplaçant à peine, d'un mouvement si lent qu'il paraissait nul. Et, pourtant, le cercle se mouvait vers la droite et toujours immobile en apparence, comme les étoiles du ciel qui dérivent lentement du lever au coucher. La mélodie, plaintive et poignante, se perdait dans un murmure, puis repartait en une phrase déchirante et s'arrêtait parfois sur une note soutenue, tandis que s'envolait le contre-chant d'un soliste. C'est à lui que Deschamps dut de découvrir, perdus dans l'ombre épaisse, au centre de la ronde, deux petits groupes qu'il n'avait pas remarqués jusque-là. D'un côté, trois hommes, marquant à peine le pas, frappant sur leurs tam-tams pour donner le rythme et, de l'autre, le flûtiste et la chanteuse. Leur rôle n'était pas seulement de régler le chant, Deschamps le vit bien vite ; c'était aussi de modeler la danse : à petits pas tranquilles, ils s'approchaient d'une partie du groupe et, lentement, cérémonieusement, ils s'inclinaient devant lui. Alors, les quatre ou cinq hommes ainsi salués faisaient une sorte de révérence tout en gardant le rythme et, sinueux et souples à la fois, se relevaient progressivement, leur tête achevant le mouvement par un dodelinement tranquille. Ce n'étaient plus ces hommes un peu inquiets et déférents que Deschamps croisait naguère dans les chemins ; c'étaient les prêtres d'une religion secrète, les officiants d'un rite primitif, chantant et dansant pour leurs dieux ou leurs idoles sur des thèmes païens et charnels. Tout s'acheva brutalement sur un cri du meneur de la danse. Deschamps était captivé.

Il se glissa entre les groupes de curieux, remarqua au passage Moussa qui fumait une longue pipe à la fumée odorante - le kif - et s'expliqua l'ahurissement de son serviteur certains matins. A l'appel du flûtiste, le cercle se remit à tourner doucement. Deschamps, d'un creux d'ombre, apercevait les formes ondoyantes des femmes, le balancement des croupes et le va-et-vient des bassins. Contrastant avec ces gestes suggestifs, le haut des corps restait figé, les visages étaient graves et le chant empreint

de noblesse. Deschamps se surprit à oublier la poésie des lieux et des chants pour suivre une gracieuse silhouette qui participait au jeu plus intensément que les autres, semblait-il. Il haussa les épaules et s'intéressa à un groupe de trois hommes qui, accroupis, faisaient le thé. En regardant l'un d'eux casser le sucre, verser l'eau bouillante, ajouter quelques feuilles de menthe, il laissait aller ses pensées. Sa vie sentimentale s'était arrêtée avec son départ de France. Il était décidé à vivre chaste et à accomplir sa tâche sans complications affectives ou charnelles. Depuis huit mois, il avait tenu bon. L'examen bihebdomadaire du groupe de prostituées - « le collège de jeunes filles », comme disait le capitaine, ou « le cercle vicieux », selon l'expression du premier adjoint - l'avait d'ailleurs puissamment aidé. « Toutes les données changent, quand on regarde le monde par l'autre bout de la lorgnette... », se disait-il. Et, de fait, il faisait un rapprochement tellement rapide entre le visage de ses administrées et leur anatomie que les tentations - si les visages les avaient permises - eussent été rapidement vaincues. Il finissait par reconnaître ces demoiselles à leur aspect intime. Il avait eu quelques craintes, pourtant, à l'arrivée d'une belle Blanche, Fatima, venue du Tidikelt, où elle avait été l'épouse successive de quelques Européens. Elle était encore toute jeune, elle avait un visage pur, avec de grands yeux. Sa chair était nacrée et douce. Sa voix était câline et ses manières gracieuses. Mais le lendemain, à la visite, elle avait eu les mêmes gestes que les autres, la même gêne discrète de se savoir impudique. Il eut à la fois un soupir de regret et de soulagement. C'en fut fini avec les épreuves sérieuses. On lui avait bien raconté les drames des amours illégitimes des femmes mariées avec les célibataires. La question, pour lui, ne s'était même pas posée...

Le thé bu à petits coups, ses voisins se séparèrent et, malgré lui, Deschamps chercha des yeux la jeune femme qu'il avait admirée tantôt. Il la retrouva et s'approcha du cercle jusqu'à la frôler. La danse devenait si prenante qu'il eut envie d'oublier tout et d'aller se joindre aux danseurs pour jouir plus intensément du rythme. Elle l'avait aperçu et jetait sur lui de longs regards très doux, tout en dansant, féline.

Alors il rentra dans l'ombre et attendit. Quand la danse prit fin, la haute silhouette quitta le cercle et, lentement, vint dans sa direction. Non loin de lui, elle s'arrêta et se retourna face aux danseurs.

Il entrevit son visage noir, mais fin et régulier, des yeux tristes, un sourire craintif. Elle n'était pas voilée ses moeurs devaient être très libres. Il sentit brusquement monter en lui le besoin d'une caresse féminine. Sa continence des mois passés lui paraissait stupide. Il n'était ni un saint, ni un héros : son attitude avait manqué de naturel... Mais voilà que l'oasis en fête l'accueillait : l'odeur douceâtre des résines qui se consumaient tout autour sur les tisons, les parfums violents qui émanaient de la foule, les chants mélancoliques et la lasciveté des danses réveillaient chez lui une violente sensualité. Il en prenait conscience et en même temps l'acceptait. Il s'avança. Il pouvait étendre la main et toucher la jeune femme. La nuit couvrait tout : il était, au milieu des hommes, un homme comme les autres ; ses vêtements étaient ceux du pays ; personne ne l'avait remarqué : il était libre.

Il se représentait la suite : le bras qui s'allonge, les doigts qui appellent, le sourire qui se rend... Le retour rapide et le coeur qui bêtement vous oppresse, l'ombre bleue qui glisse là, derrière, à quelque distance ; la maison, et dans le noir l'arête du lit qui accroche un peu de la lumière grise de la lune ; la femme qui gratte à la porte et la gêne idiote de la voir chez soi - un chez soi encore pur...

Il recula. La précision des images et des sensations qui caractérisaient le pouvoir d'évocation de Deschamps avaient comme souvent stoppé l'élan de l'homme.

Il se sentit rougir comme s'il avait commis une mauvaise action. Le visage d'Hélène se levait en son coeur tel un astre et l'illuminait.
Le rythme des tambourins était moins obsédant et les danses moins charnelles. Le charme était rompu Hélène souriait en lui... Hélène, presque une inconnue !
Il tourna les talons et rentra chez lui rapidement.

XXXIV

Le grand jour arriva enfin. Deschamps s'était entraîné, pendant la semaine précédente, à monter sur un méhari et à parcourir ainsi quelques centaines de mètres. Il avait rapidement trouvé son assiette, malgré les mouvements de roulis et de tangage que lui imposait sa monture. Le plus compliqué, c'était de prendre place sur la rahla, la selle ornée de la Croix du Sud, avant que le méhari ne se relevât ; on lui avait enseigné à saisir l'oreille de l'animal avec la main gauche tenant la bride, à s'agripper de la droite à la Croix puis, ayant pris appui du pied gauche sur le cou, d'enjamber d'un seul coup la rahla. Il n'y avait plus, ensuite, qu'à lâcher l'oreille, donner du pied gauche quelques petites incitations sur le cou de l'animal pour se sentir brusquement projeté en avant, puis en arrière, et enfin soulevé ; à ras du sol, le méhari se dépliait : il débarquait !

Le capitaine avait tenu à l'accompagner lui-même jusqu'à la bordure de l'erg, à quatre-vingts kilomètres du puits où l'attendait sa petite escorte : cinq méharistes, dont un infirmier. Au petit matin, ils les retrouvèrent, rangés comme pour la parade, à côté de leurs bêtes. Le chef tenait, outre le sien, un beau méhari blanc. C'était celui de Deschamps. Le capitaine l'examina avec attention

- Vous pouvez être content, docteur, dit-il. C'est une bête magnifique. Il vient du Hoggar. Méfiez-vous en montant... Ce n'est pas l'oreille que l'on doit tenir, c'est le naseau.

Deschamps remercia le capitaine, le salua et, sans trop d'appréhension, saisit la bête par le mufle, enfourcha la rahla, desserra son étreinte : le méhari débarqua et le médecin s'éleva lentement ; ses compagnons en firent autant.

- Rendez-vous à Taouenza dans quinze jours ! cria Morey.

Puis, tandis que le capitaine les regardait partir, ils prirent, l'un derrière l'autre, la direction des dunes et s'enfoncèrent dans les sables en suivant les traces du mejbed, que marquaient d'innombrables crottes.

Deschamps entendit le bruit du moteur de la jeep diminuer progressivement. Le silence s'établit. Les méhara gravissaient lentement la pente douce d'une dune large comme un glacier. Deschamps était ému ses rêves d'enfant se réalisaient. Une aventure extraordinaire s'ouvrait pour lui. Il partait pour quinze jours dans des oasis presque vierges, perdues dans les sables comme des îles. Il allait vivre la vie des nomades et connaître les rigueurs de l'été saharien. Il serait coupé du reste du monde. Comme Hélène était loin !

Le méhari arrivait non sans peine au sommet de la dune. Dans un dernier effort, il se redressa et Deschamps domina une étendue immense, toute rose sous le soleil levant, découpée par des courbes amincies et relevées d'ombres franches. Il retrouvait ce mythe de la mer de sable qu'il avait vainement cherché pendant son voyage d'arrivée..., un océan furieux brusquement figé.

Aucun point de repère, en dehors des traces du mejbed, aucun indice pour s'orienter, sinon le soleil qui s'élevait et peut-être au loin, en clignant bien des yeux, la ligne verte d'une oasis. Mais déjà, le méhari redescendait la pente et l'horizon se rétrécissait à des cirques successifs dans l'enchevêtrement des dunes.

Après deux heures de marche, la petite troupe arriva dans une bande de reg ménagée entre deux bras d'erg. Quelques instant plus tard, en suivant le sol caillouteux qui faisait peiner les chameaux, la première oasis était en vue. Les derniers cent mètres furent parcourus au galop.

Comme ailleurs, les notables étaient rangés en ligne pour accueillir le médecin. Ils s'accroupirent sur un tapis aux couleurs vives. On apporta des dattes et du petit lait. A l'écart, un hartani attisait le feu sous une bouilloire. Le thé bu, Deschamps se mit au

travail. Il faisait déjà très chaud et, quoique légèrement vêtu d'un seroual et d'une saharienne kaki clair, des gouttes de sueur dégoulinèrent à la pointe de ses sourcils.

Les enfants, rassemblés à quelque distance, vinrent craintivement, les uns après les autres, subir l'examen. L'infirmier, sur les ordres du médecin, remettait aux parents des comprimés de quinine et des flacons de collyre. Puis ce fut le tour des malades : cela tenait de la confession publique. Le malade demandait d'abord invariablement le remède approprié : « S'il te plaît, Si toubib, donne-moi le médicament de la toux ! » Puis, pressé de questions, aucunement gêné par le cercle de curieux, il décrivait ses malaises, encore que cela ne lui apparût pas nécessaire. Dans les quelques réponses valables, à travers les « chouias », les « beseff » et les gestes d'accompagnement, Deschamps tentait de saisir une indication, s'orientait et déterminait enfin la thérapeutique qui avait le plus de chances d'agir. Le client remerciait longuement, s'en allait, puis, pris de remords, demandait encore le médicament des yeux, de la tête ou des rhumatismes. L'assistance jouait son rôle, approuvant, hochant la tête, riant ou entonnant « Inch Allah », tel un chœur antique.

Quand ce fut fini, l'ombre portée du mur avait disparu : il était midi. On étouffait. Les mouches assiégeaient les visages, les yeux surtout, ne s'envolant que lorsqu'on les houspillait du doigt. « *Musca domestica*, ô combien ! » pensa Deschamps. Le chef de village lui montra le chemin de sa maison et, par une sorte de ruelle entre les murs bas, ils pénétrèrent dans le ksar. Des chuchotements et des rires étouffés saluaient le passage du médecin, mais les visages restaient invisibles. On passa devant la mosquée, modeste case peinte en blanc. Devant une porte basse, le kebir s'arrêta, sortit de sa poche un instrument bizarre fait d'une palette de bois hérissée de chevilles de métal, dont la forme évoquait grossièrement une brosse à dents. Par un trou ménagé dans la porte, il enfonça sa main tenant l'objet et fourragea quelques secondes. De l'épaule, il exerça une poussée : la porte s'ouvrit. Il s'effaça pour laisser passer Deschamps et sa suite, et leur souhaita la bienvenue.

Tandis que les serviteurs s'affairaient, Deschamps, assis en tailleur sur le tapis, se faisait montrer la clé, car c'en était une, et expliquer le fonctionnement de la serrure.

Le repas fut frugal : un couscous au poulet, trop pimenté pour les méharistes, mais auquel Deschamps fit honneur, à la grande admiration de tous. Après le thé, les gens se retirèrent pour permettre au médecin de se reposer. Il était fatigué, mais la chaleur était si grande et les mouches si nombreuses qu'il lui fut impossible de faire la sieste. Tout son corps était humide, les plis ruisselaient. Les mouches s'acharnaient sur les parties découvertes : les pieds, les mains et le visage. Il cacha ses pieds dans le seroual ; il déplia le chèche de mousseline et le posa sur la tête et, enfin, mit les mains dans les poches. Dix minutes plus tard, il étouffait. Une mouche avait réussi à se glisser sous l'étoffe et s'agitait entre le fin tissu et le visage. Il dut abandonner sa tactique passive et soutenir ouvertement l'assaut. Les heures lui parurent longues et il fut heureux lorsque son infirmier vint lui annoncer que la grosse chaleur était passée et que l'on pouvait songer à partir pour la prochaine étape.

Entre les murs surchauffés, Deschamps faillit suffoquer. Une heureuse surprise l'attendait au bivouac l'infirmier lui transmit une proposition du kebir. Il s'agissait de la possibilité de se baigner dans la grande séguia qui alimentait le village. Le demi-bain lui parut délicieux. Mais, en retour, il apprit que les autres villages n'étaient alimentés que par des puits : il devrait prendre ses douches sous une guerba !

Le thé avalé, Deschamps avait donné le signal du départ. Il avait serré les mains des notables à la sortie du village et s'était engagé sur le mejbed. Il savait que le méhariste digne de ce nom ne fatigue pas sa monture et, en pratique, marche presque toujours à pied. Il savait aussi que ses compagnons l'imiteraient, par politesse, s'il montait sur son

méhari. C'est pourquoi, sans hésiter, il avait abandonné la bride de -l'animal à l'infirmier et pris la piste. Il y avait quelque mérite, car son genou droit le faisait souffrir, depuis une chute récente.

Quelques centaines de mètres plus loin, dans les dunes, la pente, d'abord molle, s'accroissait soudain Deschamps retrouva le vaste paysage rose du grand erg avec plaisir. Un guide était passé en tête pour choisir les passes les plus faciles. On enfonçait parfois jusqu'à mi-jambe, comme dans une fondrière.

Les méhara peinaient. Quand on attaqua les dunes les plus hautes, Deschamps eut la surprise de voir chaque soldat creuser rapidement à flanc de dune, des sortes de marches qui facilitaient l'ascension de la dune en diagonale. L'air était encore chaud, bien que le soleil fût bas sur l'horizon. Au loin, le ciel rosissait les sables. Alors, comme la marche devenait soudain plus facile, une voix nasillarde s'éleva et, mélancolique, égrena les couplets d'un chant d'amour pour une belle Aïcha. Les autres voix se joignirent au refrain, et Deschamps lui-même se surprit à fredonner la mélodie simple.

Ainsi survint le moghreb. Le soleil descendait de façon sensible à chaque seconde écoulée ; il devenait écarlate et s'agrandissait démesurément : puis il se fondit en vapeur rouge sur tout le couchant, comme si sa substance s'était répandue dans le ciel. On s'arrêta : c'était l'heure de la prière. Les méhara baraquèrent et les hommes s'accroupirent pour les ablutions préalables. Deschamps admirait la scène qu'il avait si souvent vue reproduite sur les dépliants et les cartes postales à l'intention des touristes. Prier dans ce cadre était déjà une bénédiction de Dieu. Pouvait-il exister une prière plus pure que celle d'un être perdu dans ce monde à deux dimensions, entre un ciel immaculé et ces étendues vierges, la prière d'un être sans désir ni passion, qui se tourne vers Dieu, simplement parce que le jour s'achève et que l'heure est venue d'élever vers lui ses pensées ?

Ils se rafraîchirent avec l'eau d'une guerba que Deschamps trouva délicieuse. La nuit tombait déjà, mais la lune apparut, énorme et opaline. Et Deschamps, qui s'était attardé, vit un spectacle féerique : celui de ses hommes, liés par la bride au méhara, qui surgissaient au sommet, découpaient leurs ombres sur le ciel clair, s'illuminaient à leur tour, projetant de mouvantes figures sombres sur les crêtes pâles, et s'évanouissaient enfin dans le clair-obscur de la nuit. Peu après, la traînée noire d'une palmeraie et le triangle blanc d'une kouba signalèrent la proximité de Bahamou.

Sur le reg, ils montèrent et parcoururent au petit trot le dernier kilomètre. A l'entrée du ksar, le caïd Sliman, en burnous rouge entouré des anciens, les attendait.

Deschamps retrouva dans le groupe son infirmier de la tribu des Ouled Ayech, Larbi. C'était un petit homme souriant, au nez busqué, aux yeux malicieux : « AliBaba », pensait Deschamps. Il ne venait qu'exceptionnellement à Timimoun, car il habitait à Guentour, résidence du caïd Sliman, à plusieurs jours de marche. Il paraissait heureux de recevoir son chef dans son pays et ne le quittait plus d'une semelle. Il se chargea de le renseigner sur l'identité d'un être un peu extraordinaire .qui venait de s'installer à côté du caïd. C'était Si Ahmed, marabout réputé, dont les prédictions s'étaient toujours réalisées et qui passait pour avoir la baraka. C'était un homme grand et fort. Ses cheveux grisonnants, vaguement bouclés, retombaient en pompons autour de son visage presque noir, aux lèvres épaisses. Son nez, gros et busqué, reposait sur la moustache qui encadrait la bouche et rejoignait la courte barbe en pointe. Les yeux, jeunes et vifs, à l'étroit dans une fente palpébrale rétrécie par un vieux trachome, se fixaient parfois dans le vague. Il se sentit soudain observé ; ses paupières clignotèrent, il hocha la tête, puis ses yeux se fermèrent avec recueillement. Tandis qu'on préparait le repas, notables et méharistes échangeaient des nouvelles. De temps à autre,

quelqu'un entrant, allait baiser les mains ou un pan du burnous du marabout, agitait un éventail devant son visage : Si Ahmed restait impassible. Il se dérangea pourtant pour une fillette qui toussait et qui venait lui demander sa bénédiction. Il entraîna l'enfant dans la pièce voisine et l'on entendit le tintement des pièces de monnaie. Puis il la renvoya et revint rêver à sa place. Un nègre apporta l'eau chaude pour les ablutions et le repas commença : le couscous était délicieux. Si Ahmed ne fit pas un geste pour se servir ; le caïd, puis son voisin prélevèrent les meilleurs morceaux dans le plat et les lui offrirent. Il les avala dédaigneusement, sans que son visage traduisît une quelconque satisfaction ; à peine y devinait-on le reflet de l'activité de son organisme. Un dialogue muet, ou presque, s'engagea entre le serviteur de la mosquée - taleb - et le saint homme : chuchotements, serremments de main, pressions de doigts, baisers furtifs, coups d'oeil complices, jusqu'à ce que le taleb, au comble du ravissement, posât sa main sur la tête du marabout, juste au-dessus du haut tarbouch. Mais, en manière de récompense, le saint, redistribuant ce qu'il recevait d'ailleurs, le combla des morceaux de choix avec mouvements de tête et gestes des doigts, ne laissant aucun doute sur l'authenticité de la baraka transmise avec le présent. Puis Si Ahmed parut entrer en extase : il se retourna et, tête penchée, parut prêter l'oreille. Il hocha le chef à plusieurs reprises, écouta et acquiesça. Ses lèvres s'agitèrent et il sourit. Il s'endormit dans la même position.

Deschamps avait été très intéressé par son comportement. Aussi fut-il heureux d'apprendre que Si Ahmed avait décidé d'accompagner le médecin et le caïd pendant toute la tournée. Larbi ajouta que les gens avaient été impressionnés par cette marque d'estime qu'il donnait au docteur.

Il était tard ; les convives se séparèrent pour aller dormir. Devant la maison de briques crues, l'infirmier avait préparé la couche de Deschamps : une couverture pliée en quatre, étendue sur le sable. Le médecin s'allongea. Au-dessus de sa tête, le ciel se simplifiait : seules les étoiles de première grandeur brillaient d'un éclat à peine affaibli par le clair de lune. Sous le firmament gris bleu, les dunes paraissaient plus roses encore, le sol était ocre et les palmiers noirs. Au premier plan, se dressaient les taches sombres des selles, dominées, au bout des longs cols, par les têtes des chameaux qui rumaient sans fin.

XXXV

Deschamps fut réveillé par la dureté du sol et crut n'avoir dormi que quelques instants ; il était courbatu. Mais les étoiles, qui avaient dérivé, lui apprirent que le jour allait bientôt paraître. Les mouches s'affairaient déjà autour de sa bouche et de ses yeux ; il dut se recouvrir le visage et s'aperçut, ce faisant, qu'il avait du sable dans les moindres plis de la face, dans les oreilles, dans les cheveux. Des haratines sortirent des maisons, commencèrent les menus travaux domestiques. L'un d'eux alluma un feu et fit bouillir de l'eau. Deschamps se leva. Le thé réunit un peu plus tard les visiteurs et leurs hôtes. Si Ahmed honora Deschamps d'un cordial salut. L'examen des enfants, la consultation médicale, se déroulèrent en bon ordre. Deschamps était satisfait : cette oasis était pratiquement indemne de paludisme, ce qui posait un problème intéressant : elle était en dehors des pistes fréquentées, le paludisme jalonnait-il le chemin des caravanes ? Le trachome sévissait comme ailleurs.

Vers 9 heures, caïd en tête, la petite troupe quitta Bahamou. Si Ahmed fermait la marche. Quelques palmiers à demi sauvages égayaient le reg zébré de longues traînées de sable orientées par le vent. A la limite de l'erg, des ruines rouges de kasbah disparaissaient dans les sables. On devinait l'alignement des puits d'une ancienne foggara : une oasis avec son ksar avait péri, ensevelie par l'erg. Et Deschamps ne put s'empêcher de penser aux habitants de Bahamou qui savaient que leur tour viendrait. N'avaient-ils pas, la veille encore, prié le médecin de faire part de leur inquiétude au capitaine ? Deux jardins, déjà, et une case s'enfonçaient sous la dune, à l'ouest.

La longue marche, les chants, la fatigue, la chaleur qui croit toujours, les dunes après les dunes, c'était la répétition des journées précédentes. Puis un autre village, presque identique à celui de la veille, le kebir et les membres de la djemaa avec leurs visages ridés, leurs sourires et leurs saluts, les mêmes mots, les mêmes enfants avec les mêmes craintes, puis le même repas, l'heure de la sieste : l'étouffement, la transpiration, les mouches. Avec le soir revenait une fraîcheur relative. Il fallait, pour respecter l'horaire fixé au préalable, repartir sans tarder. Et, à chaque instant, le souvenir d'Hélène...

Le genou de Deschamps était de plus en plus douloureux. Il n'était pas question de monter, et le médecin tirait la jambe. Il serra les dents, finit par se mordre les lèvres ; puis, comme le mejbed était nettement tracé et qu'il était facile de se repérer sur l'oasis qui se précisait à l'horizon, Deschamps prit de l'avance pour qu'on ne le vît pas faire la grimace.

A l'étape, il eut la surprise d'entendre son infirmier lui proposer ses services pour un massage de la jambe. Le lendemain, quand il arriva au lieu de rassemblement pour le départ, tous ses compagnons étaient déjà sur leurs montures, et il n'eut plus qu'à les imiter.

Quand ils entrèrent à Guentour, village le plus important de cette région de l'erg, les habitants leur firent fête. Le caïd les reçut chez lui, dans une des rares maisons du pays : c'était une vaste case en briques d'argile séchée au soleil, au sol recouvert de sable fin. Le caïd avait exposé toutes ses richesses : deux tapis de Géryville et des tentures bariolées fixées aux murs. Après un repas aux multiples plats, les hommes du ksar vinrent faire parler la poudre dans un baroud qui se termina fort tard dans la nuit. On y vit le caïd Sliman en personne y exécuter, en l'honneur de son invité, la danse des fusils : tandis que les musiciens rythmaient sur des tambourins en poterie les invocations chantées du chœur, les hommes, revêtus de leurs plus beaux habits, ceinturés de laine rouge, sacoche et cartouchière au côté, formaient un grand cercle ; marquant le pas, un pied en avant, l'autre en arrière, ils se déplaçaient lentement vers la droite, et la lune qui se levait projetait derrière eux de longues flammes noires. De

profonds saluts des baroudeurs marquaient les syncopes des tambours. Derrière, du groupe bleu des femmes, montaient des battements de mains scandant un contre-chant. Puis les musiciens quittèrent le cercle et en firent lentement le tour, l'un derrière l'autre, exagérant les mouvements de la tête, des épaules et du bassin qu'inspirait la danse rythmée.

C'est alors que deux hommes se détachèrent et Deschamps, dans le plus grand, reconnut le caïd. En plein centre, solidement campés sur leurs jambes écartées, ils firent tourner leur arme devant la poitrine, des deux mains d'abord, d'une seule ensuite, à la façon d'un tambour-major. Puis ils se poursuivirent à grandes enjambées et regagnèrent leur place. Un cri retentit les hommes levèrent leurs fusils, les saisirent par les deux extrémités du canon, les brandirent pendant quelques instants de haut en bas en invoquant Allah. Sur un thème plus rapide, ils resserrèrent le cercle, corps contracté, épaule contre épaule, marquant le pas. Le chant s'accéléra, un cri strident jaillit et tous les coups partirent. Un nuage de fumée fleurant la poudre s'éleva dans un silence relatif. Après un court instant de stupeur, le groupe compact des baroudeurs se mit à tourner comme un toton au son des battements pressés des tambours. Tandis que le jeu recommençait, le caïd avait rejoint Deschamps. Le médecin, qui avait trouvé la fête à son goût, remercia son hôte et lui remit une somme d'argent destinée aux pauvres ; puis il prit congé et monta sur la terrasse du poste de secours où Larbi, l'infirmier, avait fait déposer ses affaires. Les chants s'estompèrent doucement et il s'endormit sur sa couverture, au clair de lune, en pensant à Hélène.

Au petit matin, on vint le réveiller : le thé était prêt. les méhara sellés. Le caïd Sliman saluait Si Ahmed, qui avait décidé de rester quelques jours à Guentour. Au moment du départ, le marabout parut sortir de son rêve intérieur : il se réincarnait sous les yeux de Deschamps ; il s'inclina légèrement devant le médecin en portant la main droite sur son cœur, et dit quelques mots en berbère : « La bénédiction de Dieu sera sur vous même dans les moments difficiles », traduisit l'infirmier. Puis l'expression de ses traits redevint calme, presque endormie, et il s'en alla lentement.

Et tandis que les méhara avançaient de leur pas régulier sur le terrain meuble, Deschamps, bercé par le roulis, s'interrogeait sur le singulier personnage et restait incapable de déceler s'il jouait un rôle ou s'il était un sage authentique. « C'est un original », finit-il par conclure. Dans le matin frais et calme, la voix (l'un méhariste s'éleva. L'air était maintenant familier : c'était l'histoire des amours d'Aïcha. « Nous en avons pour la durée de l'étape », pensa Deschamps, et il se mit à fredonner en essayant de traduire mot à mot.

L'oasis suivante était extrêmement curieuse : elle était faite de petits jardins dans le creux des dunes, chacun centré par un puits à balancier autour duquel poussaient quelques céréales, à l'ombre d'une dizaine de palmiers. Les dunes qui séparaient les jardins étaient hérissées d'une barrière de palmes séchées et entrelacées pour arrêter le sable. Du haut de la dune, dans l'écrin de sable, on eût dit des jouets d'enfants tous semblables : un tapis vert, une hutte de palmes, le puits minuscule et, au-dessus de tout cela, les bouquets verts des palmiers. Deschamps fit baraquier son méhari juste devant les notables et serra la main de chacun des membres de la djemaa en les fixant droit dans les yeux il se sentait fier, lui si jeune, d'être celui qu'on attendait, qu'on saluait et dont on parlerait encore longtemps après son passage. Si Hélène avait pu le voir ainsi, peut être l'eût-elle aimé ?

Après avoir accepté une tasse de thé, il fit déployer son matériel et commença à palper les rates des enfants. Les vaccinations suivirent et le caïd dut intervenir pour exiger que l'on rassemblât les femmes, un nombre infime d'entre elles seulement s'étant présenté dans la case où Deschamps officiait. Quand tout fut fini, il alla visiter la

palmeraie et rechercher dans les puits les larves d'anophèles. Suivi de son infirmier, il se laissa glisser dans un jardin. Devant son puits, un hartani tirait sur la corde attachée à un balancier. De l'autre côté de l'axe, le contrepoids se soulevait. Dès que le panier de fibre tressée touchait la surface de l'eau, l'homme ployait l'échine et, d'un coup de bras, imprimait une saccade à la corde, puis laissait remonter le panier et le renversait dans la conduite en bois qui aboutissait au bassin. Celui-ci était plein : il y avait plusieurs heures que le hartani travaillait. Les recherches de Deschamps furent vaines : les larves restaient invisibles. Il en fut de même, le soir, dans la palmeraie voisine. Pourtant, à la nuit, quand il fut installé face au ksar sur le beau sable frais, il entendit à ses oreilles le sifflement caractéristique des insectes. Mais les moustiques ne parvinrent pas à lui gâcher le plaisir qui lui venait, une fois de plus, du spectacle qui s'offrait à lui : une nuit claire, semée d'étoiles idéales où s'inscrivait un visage de plus en plus cher.

Les palmiers déchiquetaient leurs ombres noires sur le ciel, bouquets en éventails tout en haut des longs fûts. Des feux rougeoyaient dans les jardins, au creux des dunes. Et brusquement, l'un d'eux se précisait, incendiait le ciel, et c'était la lune qui se levait, énorme et rutilante, se morcelant à travers les palmes, puis, à nouveau ronde, opalescente et classique, au-dessus de l'oasis. Et, abaissant les yeux sur ce monde plat où le rappelaient les répons des Arabes en prière, non loin de lui, c'était pour retrouver sur l'horizon clair les murs rose pâle de la kasbah et les silhouettes bizarres des méhara baraqués au premier plan. A droite, entre les murettes d'argile blanchie, les ombres accroupies, tournées vers la lune, ressemblaient aux officiants d'un rite étrange. Et quand ils se turent, le calme et la paix emplirent l'oasis, le silence à peine troublé, comme pour jalonner le temps, par le grincement lointain des balanciers et l'éternelle note piquée des grillons.

Deschamps fut réveillé avant le jour par le muezzin. Les fidèles avaient repris leur place dans l'enceinte en plein air, où ils avaient achevé la journée la veille.

XXXVI

Il avait décidé de diviser la dernière étape : au lieu de partir le lendemain matin, on profiterait du clair de lune après le dîner pour couvrir la moitié de la distance et on dormirait dans l'erg. En attendant le repas, il était assis, seul, au pied d'une vieille kasbah en ruine : c'était l'heure de la prière du soir. Sa main, machinalement, s'enfonçait dans le sol encore chaud. Il leva le poing fermé et le sable s'écoula entre ses doigts: ni fluide, ni solide, c'était presque un autre état de la matière. Deschamps, de son sablier vivant, sentait s'écouler le temps, palpable comme le sable et aussi insaisissable que lui. Depuis dix jours déjà, il avait abandonné au pied de l'erg, avec sa jeep, son monde habituel. Il avait l'impression d'être un autre homme, de vivre une autre vie, d'être transporté quelques siècles en arrière, aux temps bibliques : le peuple qu'il visitait était rude et simple, imprégné d'une seule culture, celle de la religion ; il vivait des ressources modestes des jardins ; les femmes filaient la laine, tissaient les vêtements et les nattes. Ces êtres naissaient, vivaient, mouraient sans bruit. Les nouvelles du monde ne parvenaient que filtrées, assourdies, et n'évoquaient rien ou presque pour eux. Ils restaient surtout sensibles au prix de l'huile, du sucre et au chiffre de l'impôt. Toute notion étrangère au Sahara, en dehors de la France, les laissait sans écho. Lui-même, Deschamps, se sentait pris dans cette façon de concevoir l'existence : aucune structure sociale complexe ne s'interposait entre l'homme et sa vie ; la religion avait tout prévu, jusqu'au fatalisme indispensable pour supporter le froid, la faim et la maladie éventuellement, et pour jouir des multiples joies pures qu'offrait chaque jour. l'oasis. Timimoun, avec son organisation, son terminus de la civilisation, n'offrait pas les mêmes ressources de spiritualité que la moindre de ces palmeraies reculées...

On lui offrit le thé, tandis que les hommes préparaient le départ. Les méhara grognaient et blatéraient, dressant leurs longs cols et tournant la tête vers leurs maîtres, leurs gueules ouvertes sur des dents jaunâtres et leurs yeux furibonds à fleur de tête. Derniers saluts et la piste s'ouvrait : du sable, du sable encore et toujours ; des dunes civilisées par quelques haies de palmes sèches, puis les dunes sauvages et vierges, aux rides ondulantes. La nuit était venue et les constellations dérivèrent, mais seules les plus brillantes des étoiles jalonnaient le ciel, car la lune se levait : Cassiopée montait au zénith tandis que, loin derrière, Arcturus, seul rescapé du Bouvier, s'enfonçait dans l'horizon flou. De belles étoiles inconnues montèrent dans le ciel d'après minuit que Deschamps ignorait. Puis l'heure vint de la halte, et Deschamps s'allongea sur le sable, s'abandonnant au sommeil dans l'air frais de la nuit.

Quand la palmeraie de Taouenza fut en vue, Deschamps donna l'ordre de mettre pied à terre. Les tenues blanches furent sorties des sacs et, en quelques minutes, les méharistes furent prêts pour la parade. Deschamps appréciait cette coutume saharienne. Fatigué comme il l'était, après cette tournée en plein été, il trouvait courageux d'arriver au but aussi impeccable que pour une revue. C'est au grand galop qu'ils débouchèrent sur la longue place bordant le ksar. A peine venaient-ils de répondre aux saluts des notables que le bruit d'un moteur se fit entendre. Deschamps fit ranger son escorte et s'avança de quelques mètres. Une jeep apparut sur la piste et vint s'arrêter au fond de la place. Le capitaine en descendit et alla serrer la main de Deschamps

- Mes compliments, docteur, vous êtes magnifique sur votre méhari. Ça s'est bien passé ? enchaîna-t-il.

- Remarquablement, répondit Deschamps. Je ne demande qu'à repartir.

Ils entrèrent dans la maison du kebir et firent le point tout en buvant le thé. Le capitaine tendit au médecin un paquet de lettres représentant le courrier arrivé pendant son absence. Deschamps regarda rapidement les écritures, sentit battre son coeur, et remit à plus tard la lecture. Les deux hommes constataient avec surprise qu'ils étaient heureux de se retrouver et, loin de cacher leurs sentiments, se mirent à bavarder comme deux vieux amis.

- Nous avons terminé les murs de l'infirmierie, annonçait fièrement Morcy. Nous allons attaquer les terrasses. Quant aux mares à moustiques que vous avez découvertes, près de Timimoun, nous les avons comblées.

- Que s'est-il passé pendant mon absence ? Avez vous eu des ennuis sur le plan sanitaire ?

- Oui, répondit le capitaine. J'ai même failli vous envoyer chercher. Votre maître infirmier, trois jours après votre départ, est venu me faire part de ses inquiétudes à propos d'une femme du ksar qui l'avait appelé : une histoire d'accouchement qui ne se terminait pas. J'ai finalement télégraphié à votre confrère d'Adrar. Il nous a indiqué un traitement par piqûres à faire. J'ai oublié le nom du médicament. Il m'a proposé de venir le lendemain, si cela ne s'arrangeait pas. Cela m'embêtait de lui faire faire deux cents kilomètres en voiture avec la chaleur. Heureusement, tout est rentré dans l'ordre et, le lendemain, l'annexe de Timimoun comptait un petit Arabe de plus.

Quand le capitaine eut réglé quelques affaires locales, un divorce, une chikaïa à propos d'un filet d'eau et l'étude de la répartition de semences sélectionnées et distribuées par l'Administration, les deux officiers prirent congé de leurs hôtes. Deschamps remercia le caïd Sliman et l'infirmier Larbi. En si peu de temps, des liens déjà s'étaient formés, et à travers les phrases polies qu'échangeaient ces hommes si différents, Morey perçut une sympathie profonde.

Le capitaine prit le volant. Deschamps s'installa à sa droite et le chauffeur sauta derrière. Les méharistes, qui devaient rentrer par petites étapes, saluèrent. La jeep s'éloigna lentement et disparut dans la poussière...

XXXVII

Depuis un mois, Mbarek, le vieil infirmier, ne venait plus travailler. Deschamps, étonné de son amaigrissement, l'avait examiné, puis mis au repos, et lui faisait un traitement. Il avait voulu l'adresser à Alger pour des examens complémentaires, radiographiques en particulier, mais Mbarek et sa femme l'avaient supplié de n'en rien faire. Inquiet, néanmoins, il allait le voir tous les deux jours et pressait le malade de questions. « Ça sent le B.K. », se disait Deschamps, mais l'examen clinique restait négatif et le patient n'avouait aucun signe fonctionnel.

- Labès, disait-il, un peu la fièvre et la fatigue, et c'est tout.

Ce jour-là, la femme de Mbarek attendait le docteur devant l'infirmierie avant son heure d'arrivée, pour ne pas le manquer. Quand Deschamps descendit de sa voiture, elle se jeta sur lui, baisa ses mains et pleura

- Si toubib, si toubib, viens à la maison, si toubib !

Deschamps l'interrogea, apprit que Mbarek toussait et crachait depuis longtemps et que son expectoration était devenue rouge, et qu'il était très mal. Elle n'avait rien dit, de peur de l'évacuation. Il remonta en voiture, prit la femme avec lui, et se rendit au ksar du malade.

La servante, une négresse, lui embrassa les genoux et commença à se lamenter. Il l'écarta, traversa deux pièces sans une ouverture, entra dans la petite cour, disputa le passage à un vieux bourricot et monta sur la terrasse, d'où partaient des gémissements. Dans une petite pièce, Mbarek était étendu, très essoufflé, sur un tapis, au dessous de sa photographie en tirailleur et de sa croix. Il ouvrit à peine les yeux, vit le docteur et sourit un peu

- Ya, si toubib, Allah, Allah !

- Bonjour, Mbarek, dit Deschamps. Labès ?

- Chouïa, si toubib, répondit Mbarek en montrant un verre à ses côtés plein de crachats sanglants.

Deschamps l'examina rapidement sans le bouger puis, dans le silence, sortit sa trousse et prépara deux seringues. Il fit une injection dans les veines, l'autre sous la peau

- Labès, Incha Allah ! Mbarek.

Le malade remercia d'une inclination de tête. Le docteur appela la négresse : ils placèrent avec précaution Mbarek en position demi-assise. Progressivement, l'oppression se calma et Mbarek parut s'assoupir.

Deschamps prévint Messaouda que le malade était perdu. Il fallait avertir les parents et le taleb. Il reviendrait d'ici une heure, dès qu'il aurait vu ses malades à l'infirmierie. La négresse allait le suivre et il lui remettrait une potion pour Mbarek.

Il n'était pas à l'infirmierie depuis un quart d'heure que la négresse revint en courant le chercher. Mbarek se mourait et voulait voir encore Si Toubib.

Cette fois, c'était bien la fin. Le visage osseux de Mbarek était cireux, une sueur froide perlait sur le front, les ailes du nez battaient. Il hoquetait et faisait des efforts désespérés pour humer un peu d'air. Ses mains se crispaient sur le drap. Deschamps les prit dans les siennes et se mit à parler doucement, comme à un enfant. Mbarek s'apaisa, ouvrit les paupières avec peine et lui lança un long regard profond et triste. Messaouda pleurait à ses côtés et récitait sans arrêt la chehada. Plus loin, la négresse faisait brûler de l'encens dont le parfum aromatique devait écarter les mauvais esprits et la maladie.

Deschamps lui ferma les yeux, serra les mains de la femme qui se mit à gémir tout haut et à déchirer ses vêtements. Les voisins, alertés, envahirent la maison. Deschamps s'en alla tristement.

XXXVIII

A l'automne, les autorités du Nord vinrent inaugurer la nouvelle infirmerie et inspecter le service. Le bâtiment cachait l'ancien dispensaire, dont il avait l'allure générale et, surtout, le style et la couleur.

L'installation intérieure n'était pas achevée. Les préparatifs fébriles firent plus avancer le travail dans les quarante-huit heures que dans les quinze jours précédents. On travaillait aussi le soir, après le dîner. Le capitaine avait fait installer un groupe électrogène et profitait de ses essais pour éclairer l'infirmerie. La veille, on transportait les derniers pots dans la nouvelle pharmacie. On apprenait aux malades à coucher dans un lit. Jusqu'au soir, les infirmiers, sous les ordres de Deschamps, mirent de l'ordre et nettochèrent. Le médecin fit servir le couscous et ils mangèrent en commun dans son bureau. A minuit, Deschamps était encore en train de peindre « Poisons » en lettres rouges sur la porte du réduit où ils étaient stockés.

Le lendemain matin, il fallut balayer une dernière fois, enlever le sable qui s'infiltrait partout, et obliger les malades à rester allongés entre leurs draps.

A 10 heures, les officiers allèrent attendre au terrain d'aviation avec toutes les voitures disponibles, les sièges ornés de tentures flamboyantes.

A 11 heures, l'avion officiel atterrit et vint se ranger devant les voitures alignées. Le capitaine salua, présenta ses officiers. Deschamps reconnut son directeur, un homme grisonnant au visage expressif et aux yeux inquisiteurs ; il paraissait boudeur et agressif.

Les voitures repartirent en file vers Timimoun. A l'arrivée, sous la Porte du Soudan, le fracas des barouds marqua le début de la fête. Les autorités passèrent devant le front des divers groupes. Les enfants des écoles étaient là, conduits par leurs instituteurs.

L'inspection du service eut lieu aussitôt après. Le directeur approuva et désapprouva, feuilleta les registres, les signa, mit son nez dans les archives, fureta dans la pharmacie et passa auprès des malades. Il ne (lisait mot, regardait, grognait et continuait. Deschamps, d'abord mal à l'aise, finit par se dire qu'il n'avait rien à se reprocher et qu'il était la cause directe des améliorations nombreuses qui apparaissaient un peu partout. Le directeur partit déjeuner sans que Deschamps sût ce qu'il pensait.

A 14 heures, on inaugura la nouvelle infirmerie. Le représentant du ministre s'approcha de la façade et tira sur une corde. Le drapeau tricolore qui barrait horizontalement le bâtiment s'affaissa et l'on vit apparaître l'inscription

ASSISTANCE MÉDICALE DU GOURARA avec le millésime des deux calendriers : grégorien et musulman.

Deschamps présenta le plan de l'infirmerie-dispensaire. Puis ils parcoururent les différentes pièces, admirant la magnifique réalisation, écoutant avec curiosité les explications du médecin. Les résultats obtenus dans la lutte antipaludique qui s'inscrivaient en graphique sur les murs du bureau les intéressèrent vivement. Ils regardèrent les agrandissements photographiques que Deschamps avait encadrés lui-même : les clichés montraient les marais avant le début des travaux hydrauliques, puis les jardins qui les avaient remplacés avec, en bonne place, le drain collecteur. D'autres photos illustraient la pulvérisation d'insecticides sur les mares. Sur d'autres, enfin, on voyait les enfants avalant leur comprimé antipaludique hebdomadaire, sous l'oeil attentif du médecin, à côté d'un scribe penché sur des listes de noms où il traçait des signes.

On félicita Deschamps, qui se retourna vers le capitaine

- Le capitaine Morey est en grande partie l'artisan de tout cela, dit-il.

Il était satisfait, pas tellement à cause des louanges, mais parce que cette cérémonie redoutée prenait fin.

Le cortège s'ébranla ensuite vers les écoles où l'on inaugurerait deux nouvelles classes : compliments, bouquets, accolades, applaudissements. Le représentant du ministre passa entre les rangées de bancs, sourit aux enfants, caressa des crânes rasés. Les maîtres, inquiets, se rassérénèrent.

Le photographe officiel, désabusé, suivait de loin, « en répétant l'histoire qu'il avait racontée dans la même école trois ans plus tôt », disait Gibert.

Deschamps, fatigué par le surmenage des jours précédents, alla attendre la fin de la visite dans sa jeep. Puis le programme se déroula comme prévu : visite de la palmeraie avec arrêt devant le grand peigne de répartition d'eau de la principale foggara, crochet dans la sebhka pour admirer Timimoun au-dessus de la palmeraie. Enfin, une séance de travail réunit visiteurs et visités dans le bureau du chef de poste. Le capitaine fit un discours, exposa les difficultés auxquelles il se heurtait et brossa un tableau assez sombre de la situation économique.

Le représentant du ministre prit la parole, répondit d'abord au capitaine et le rassura, précisant que Timimoun était le centre d'une région d'avenir à laquelle il s'intéressait particulièrement. Puis, s'adressant aux notables, il fit le bilan des recherches effectuées au cours des derniers mois.

- Certes, conclut-il, les ingénieurs n'ont pas encore trouvé dans votre pays des ressources minières et pétrolières importantes. Mais ils ont fait mieux. Ils ont trouvé de l'eau. Un puits artésien irrigue maintenant les terres jusqu'ici incultes au sud de la sebhka. Le puits creusé à proximité de Timimoun aura un débit suffisant pour permettre la création d'une autre palmeraie au sud de la palmeraie actuelle. Une éolienne fournira l'énergie nécessaire à l'élévation de l'eau. Les terres irriguées seront partagées entre les familles les plus pauvres. A quelques centaines de kilomètres de Timimoun, des derricks géants traduisent l'activité de sociétés pétrolières. Ceux de vos fils qui le voudront trouveront là-bas un travail stable et bien payé. Ils en rapporteront la richesse. Sûr que je suis de l'amélioration de votre condition, permettez-moi de me réjouir avec vous que Timimoun ne soit pas touché par l'industrialisation. Votre oasis restera belle et intacte : nombreux seront ceux qui voudront y venir. Le tourisme, bien organisé, apportera la prospérité pour tous.

On applaudit longuement. Puis ce fut l'heure de dîner et d'aller prendre place dans la bibliothèque décorée de tapis et de tentures. Autour des petites tables basses, les convives se groupèrent suivant le plan prévu. La chorba, les brochettes, le méchoui et le couscous furent délicieux.

Deschamps était à la table présidée par son directeur : les plaisanteries de Gibert et les réflexions de Descazes contribuèrent à détendre l'ambiance. On subit sans trop de peine quelques allocutions.

Entre deux rangées de porteurs de torches qui se mouvaient au même pas, on conduisit les officiels sur la terrasse de la maison du caïd qui surplombait l'ancienne place du marché aux esclaves. Et là, en buvant le thé, ils virent naître en bas, autour du feu de bois, les ombres démesurées et gesticulantes des danseurs au son de mélodies plaintives. Deschamps, au milieu des visiteurs, ne pouvait vibrer comme naguère.

Le directeur l'avait rejoint et, tout en regardant le spectacle extraordinaire qui se déroulait en contrebas, lui exprima, en quelques phrases simples, sa satisfaction et l'assura pour l'avenir de sa paternelle sollicitude

- Maintenant que vous avez l'électricité, je vais pouvoir vous acheter un appareil de radioscopie, conclut-il. Vous l'avez bien mérité !

Ce fut, au total, une belle journée pour le médecin.

XXXIX

Le temps passait. Deschamps aimait la grande activité de ses journées pleines. De bon matin, il passait la visite des hospitalisés, et c'était un plaisir de travailler dans ces chambres confortables aux couleurs gaies. Il commençait par les hommes, d'abord, accompagné de Tayeb, Ahmed et Hamou, l'élève infirmier qui avait remplacé Mbarek. N'en déplaise à Verdier, les malades des ksour lointains avaient fini par s'habituer au nouveau mode de couchage et, la nuit tout au moins, ils dormaient entre les draps sur le matelas. Le jour, les méprises ne manquaient pas : certains s'asseyaient par terre sur les couvertures en guise de tapis, et d'autres se faisaient avec les draps des vêtements improvisés.

Le quartier des femmes, doté d'une cour particulière, était complètement indépendant. Les infirmiers eux mêmes n'y pénétraient pas, hormis Tayeb en cas de nécessité absolue. Messaouda, promue infirmière major, titre qu'elle avait mérité par son travail et ses acquisitions, y régnait avec son beau sourire de Noire ; elle avait oublié complètement qu'elle s'était prostituée autrefois. Elle était aidée par une nouvelle recrue de seize ans, noire comme elle, Zohra, protégée des instituteurs, qui venait de réussir à l'examen du certificat d'études.

Quand on ouvrait les portes de l'infirmerie, les gens se poussaient pour prendre les premières places. La salle d'attente des femmes était à droite, celle des hommes à gauche. Au milieu, il y avait un cabinet d'examen qui donnait aussi sur les deux salles de pansements, hommes et femmes.

Deschamps commençait à s'exprimer avec aisance en arabe : il se passait maintenant d'interprète, établissant ainsi un contact direct avec les malades. Tayeb et Messaouda restaient à leurs postes respectifs et ne venaient à la rescousse que si le médecin appelait. Dans la pièce moderne, installée presque luxueusement, c'étaient les mêmes images que naguère dans l'infirmerie de toub : l'humble hartania boiteuse et édentée, le nourrisson cuivré et potelé souriant par le blanc des yeux et des premières dents, le gros commerçant huileux et velu, surveillant d'en haut sa progéniture, plus méprisant qu'un méhari !

Comme avant, les petits billets annonçant les malades à visiter à leur domicile s'amoncelaient sur le bureau. Puis c'étaient les courses à toute allure dans les rues rectilignes du village, la joie et l'énerverment de la dépense totale, les mille tâches qui le pressaient de leur urgence particulière. Chaque jour, il faisait de nouvelles découvertes. La dernière en date, c'était le piège tapissé de tentures où la courtisane Aïcha, pâle, défaite et tracassée par ses entrailles, gémissait à chaque douleur. Il avait accepté le thé et les oranges que lui offrait la mère ; les galants étaient loin et le gîte avait, mêlée aux parfums d'Orient, l'odeur aigrette des sueurs profuses.

La consultation des « femmes qui ne sortent pas » était devenue finalement une institution officielle, acceptée par les maris. A la nuit tombante, Deschamps, assisté de Messaouda, recevait les femmes, de plus en plus nombreuses, mises en confiance par sa réputation.

C'était une récompense pour le médecin : si sa vie privée avait été de quelque façon critiquable, les maris n'eussent jamais autorisé leurs femmes à venir le voir.

Il avait pris de l'assurance. Les discours pompeux, les remerciements abusifs ou anticipés n'avaient pas prise sur lui. Sa fermeté, pourtant, n'effaçait pas la bienveillance, et les patients repartaient satisfaits. Malgré la tournure inquiétante qu'avaient prise les événements du Nord, les relations entre le médecin et ses malades restaient cordiales. Avec les infirmiers, rien n'était changé en apparence. Ahmed était en proie à des soucis domestiques et se moquait du reste. Tayeb gardait la même

attitude déférente et aimable. Foulon le faisait surveiller, Deschamps en était sûr : l'interprète se méfiait tout spécialement des personnalités du village. Sa vigilance était vaine. Les seuls suspects, reconnus plus tard dangereux, étaient des étrangers !

Deschamps avait d'abord pu poursuivre sans difficulté ses tournées et ses enquêtes. A la distribution des comprimés antimalariques, à l'épandage de mélanges toxiques pour les larves d'anophèles, aux nettoyages fréquents des canalisations et des bassins, il adjoignit parallèlement l'éducation poussée du personnel. Il avait organisé à Timimoun un stage à l'intention des infirmiers des postes de secours et avait choisi l'enseignement en fonction de leurs moyens intellectuels. Il leur avait même remis, à leur départ, un résumé des cours, photocopiés en arabe. L'action menée portait ses fruits « la fièvre des dattes » était finalement devenue, même pour les plus humbles, « la fièvre des moustiques » ; surtout, le taux des indices spléniques avait baissé considérablement dans la plupart des oasis : et les ksouriens s'étaient bien aperçus que l'automne était venu, cette année-là, sans l'épidémie de fièvre redoutée.

Ces résultats avaient intéressé les responsables en haut lieu : sur la proposition de Deschamps, Larbi, l'infirmier des Ouled Ayech, fut décoré de la médaille des épidémies pour son action personnelle dans la lutte antipaludique. Alger venait d'affecter des crédits au poste pour réaliser les derniers travaux demandés par Deschamps : le drainage de certains terrains marécageux, en bordure de la sebkha, où les moustiques pondaient leurs neufs. Le capitaine, ne voulant pas être en reste, avait amélioré la situation des infirmiers des tribus : il avait fait augmenter leur indemnité et avait acheté à chacun un bourricot pour faciliter la prospection des palmeraies qu'ils devaient surveiller.

Enfin - et c'était pour Deschamps, comme pour tous ses collègues du service, la réalisation d'un souhait ancien - la Direction avait fait faire des petits flacons compte-gouttes en matière plastique teintée : le problème de la distribution des collyres était résolu. Deschamps ne partait plus jamais en tournée sans les trois boîtes contenant les flacons pleins des trois collyres usuels. Ainsi les soins pouvaient-ils être poursuivis après son passage.

Il aimait de plus en plus ce pays où il avait appris à vivre. Loin de se lasser du paysage sec et des gens frustes, il observait avec soin, et le soir, avant d'aller se reposer, il notait sur un carnet les images recueillies dans la journée. Sans se l'avouer, il sentait qu'il les transcrivait peut-être un jour à l'intention d'Hélène

« Au dixième jour de la lune, le fin croissant aux cornes acérées, lumineux dans la nuit claire, élégamment penché sur l'horizon encore pâle... Les enfants auprès d'une haie de palmes sèches, sur une petite dune, assis autour d'un feu, avançant gravement les tisons tandis que le soir tombe et que le froid commence à faire grelotter les fines chairs sous les loques fragiles... Le choc vibrant des papillons de nuit attirés par l'aveuglante lueur de la lampe Aladin, sur le grillage serré de la fenêtre... »

Mais, pour l'instant, les lettres restaient amicales : en écrivant à Hélène, Deschamps n'osait pas laisser sourdre, dans sa perception du monde et plus encore dans son expression, la poésie qui l'habitait. Pourtant, il s'essayait à dire, pour son plaisir personnel, ce que son cœur éprouvait, quand l'image d'Hélène le visitait ; un sentiment étrange, fait de douceur et d'inquiétude, le poussait irrésistiblement à jouer avec les mots : quand il relisait ses phrases à voix basse, ce même sentiment poignant l'envahissait et Hélène était proche. Puis le visage de Descazes apparaissait et Deschamps se rembrunissait.

« Ah ! se dit-il un soir, je ne tourne pas rond. »

Et il pensa à ce pauvre Ribier qu'il avait dû faire rapatrier pour une dépression nerveuse : « Je ne supporte plus la solitude et le climat : j'ai besoin de vacances en

France ! » Puis, comme le souvenir lui revenait de la traversée de sebkha avec Hélène à Pâques et du coucher de soleil sur l'erg, il se mit, tout en se moquant de lui-même, à tracer les premiers vers d'un nouveau poème. Il voulait rendre cette intégrité sans cesse renouvelée des dunes : n'étaient-ils pas devenus prisonniers du sable vierge, leurs pas s'étant effacés sous le vent ?

Oh ! dune, le simoun te caresse et t'enlace, Et te rend virginale au glorieux matin...

Il achevait d'écrire quand on frappa à sa porte. C'était le capitaine Morey. Deschamps se leva, cacha ses feuillets en rougissant.

- Excusez ma visite à des heures inhabituelles c'est urgent ! Pouvez-vous emmener Descazes dans votre tournée demain matin ?

- Il m'est difficile de vous le refuser, mon capitaine.

- Je lui ai donné à remplir une mission délicate, et il n'y a pas de temps à perdre... Mais, par économie, je ne peux pas envoyer deux voitures le même jour au même endroit. Et puis... je préfère que vous ne partiez pas seul.

- Pourquoi, mon capitaine ?

- Pour des raisons de sécurité, docteur. Ne m'en veuillez pas d'être d'une prudence peut-être excessive. Il va falloir d'ailleurs renoncer à votre prochaine tournée dans les palmeraies des Ouled Ayech accessibles en jeep...

- Mais, mon capitaine, c'est impossible ! Vous savez bien avec quelles difficultés j'ai mis au point cette tournée-là justement. Et ce ne sont pas les bruits qui viennent du Nord qui vont perturber mon programme.

- Il faudra pourtant en prendre votre parti : je ne veux plus que vous alliez dans les palmeraies situées à l'extrême nord de notre territoire.

- Mon capitaine, je suis désolé, mais il s'agit là d'une question technique qui ne regarde que mon directeur.

- Vous viendrez au bureau demain voir sa réponse aux suggestions que je lui ai faites à propos de vos activités : il est de mon avis et me laisse seul juge de l'opportunité de telle ou telle tournée.

Deschamps se mordit les lèvres

- Bien, mon capitaine.

Morey, dans un geste familier, posa la main sur l'épaule du médecin

- Ne faites pas cette tête. Nous tâcherons d'assouplir la règle. Si les pétroliers reviennent à la fin du mois pour explorer la zone nord, comme ils l'ont promis, je leur donnerai une escorte et vous pourrez vous joindre à eux.

- Merci quand même ! dit Deschamps, renfrogné.

Le capitaine parti, il revint à ses précieux papiers, mais le charme était rompu. Il était de mauvaise humeur : la suppression d'une partie de ses activités lui déplaisait d'autant plus qu'elle lui était imposée. Et la perspective d'une sortie avec Descazes, qu'il évitait soigneusement, n'arrangeait rien. Il était jaloux de l'attention que l'officier avait accordée à Hélène et il voyait en lui un rival.

Deux jours plus tard, vers la même heure, au retour de la tournée, il se disait qu'il avait encore beaucoup d'efforts à faire dans sa lutte pour la conquête de soi il se rendait compte qu'il avait été injustement désagréable pour son compagnon. Pour peu, il l'eût provoqué - et cela sous les yeux de leurs hôtes à Bouguema. Or, Descazes n'avait ni répondu, ni manifesté quelque impatience. Un peu hautain, comme toujours, il s'était contenté de faire la moue et son regard s'était arrêté avec une tranquille assurance sur le médecin. Il était capable de riposter : ses traits ne manquaient jamais leur but. Pourquoi n'avait-il pas réagi ? Fallait-il qu'il soit sûr de lui ! « Car, enfin, se disait Deschamps, j'ai été odieux ! » Une fois de plus, Hélène apparut : Deschamps, qui savait de façon certaine que Descazes recevait d'elle autant de lettres, sinon plus que

lui, eut le vertige en découvrant brutalement la réalité : « Imbécile ! les lettres éternellement amicales... Mais c'est Descazes qu'aime Hélène ! »

XL

Le levant était rose. Comme toujours, quand il conduisait sa jeep au petit matin, Deschamps sentit le froid l'envahir : un frissonnement léger qui laisse après lui la perception de la tiédeur du matelas d'air sous les vêtements. Et, tout en conduisant, il laissait se former dans son esprit les explications de ce phénomène. Il se mit à tenir le volant d'une main, enfouissant l'autre sous sa djellaba, contre la cuisse. Au fond, la crête des dunes rosissait. On arrivait près de Hassi-Jdid : quelques palmiers jaillissaient du sol par-ci, par-là (l'image de jets d'eau fit sourire Deschamps), au bord de la piste ; le cylindre bas du puits couvert apparaissait. Puis la piste se perdait dans le sable entre des collines grises qui fermaient l'horizon. Deschamps exécuta avec volupté le slalom habituel entre les dunes, faillit s'enliser, mais manoeuvra rapidement le levier de démultiplication, arracha la voiture dans le crissement des jets de sable. Les cantines et la table pliante gémissaient à l'arrière. Hamou, le remplaçant de Mbarek, sortit de sa torpeur et de son burnous, bâilla bruyamment et se retourna pour vérifier l'arrimage des caisses.

Par la lunette arrière, on apercevait au loin le nuage de poussière soulevé par le camion suivant. Celui qui ouvrait la marche était à quelques centaines de mètres devant : on entendait plus ou moins intensément le ronflement du moteur.

« Je vais le dépasser comme les autres, se dit Deschamps. Au diable, le capitaine ! » Et il prit une belle avance.

Et, tout d'un coup, tandis que la jeep s'engageait dans une bande de reg, dessinant une allée sinueuse entre les dunes, éclatèrent les bruits irréguliers des détonations. Deschamps, qui pensait aux moricandia, ces belles fleurs rouges qu'il avait découvertes dans un oued à cent kilomètres de Béchar, leva instinctivement le pied de l'accélérateur.

- Chouf, si toubib, dit Hamou en désignant une dune derrière laquelle s'élevait de la fumée.

Deschamps baissa la tête, freina. Le pare-brise vola en éclats. Il sentit un choc violent : ses mains lâchèrent le volant ; la jeep grimpa par le travers d'une dune et s'arrêta brusquement, moteur calé, posée obliquement sur le flanc, prête à basculer...

Deschamps reprenait lentement conscience... Il était gêné pour respirer, mais il n'avait pas mal. Engourdi dans une sorte de bien-être, il se sentait rassemblé autour d'une sensation confuse, conscience de lui même, univers en petit qui se suffisait. Des bruits, cependant, grandissaient dans cette quiétude intime... La réalité filtrait avec les derniers coups de feu et les éclats de voix gutturaux.

Il se décida à ouvrir les yeux et les referma vivement, surpris par la brutalité de la lumière. Puis, plissant les paupières, il regarda à travers la grille tremblotante des cils : un arc du volant en premier plan (et il sentit soudain son contact inconfortable sous la joue gauche), une tache de sang sur sa poitrine, vers l'épaule, puis, plus loin, Hamou, assis immobile, tête renversée en arrière sur le dossier.

Il voulut se soulever, mais une douleur violente, jaillie de son épaule droite, brisa l'effort et l'envahit tout entier. Une pensée lui traversa l'esprit : « Je vais peut-être mourir ! » Et aussitôt l'image souriante d'Hélène apparut sur l'écran noir des paupières fermées. Alors... tout revint en, foule : la conversation de la veille et les recommandations du capitaine, le départ, la longue route, le froid du matin, le dépassement imprudent des camions en tête de colonne, puis l'attaque et le choc. « Il faut s'en tirer », se dit-il. Il releva la tête, saisit son bras droit avec sa main gauche et se carra dans le siège. Il jeta un coup d'oeil à Hamou, vit qu'il était mort, regarda la tache de sang sur sa djellaba, respira lentement, prêt à s'arrêter. La gêne n'apparaissait

que s'il respirait à fond ou fortement. « Plaie superficielle du thorax, pensa-t-il, et fracture du bras. J'aurais pu y rester... » Et le souvenir du marabout et de sa prédiction lui revint...

Les coups de feu avaient cessé. Le bruit grandissant du moteur du camion suivant rompait seul le silence.

Les agresseurs avaient sans doute renoncé provisoirement à piller la jeep et à égorger les occupants. Le vrombissement qui se rapprochait les avait incités à la prudence. S'ils voulaient faire tomber les suivants dans l'embuscade, ils ne devaient se découvrir sous aucun prétexte.

Deschamps comprit qu'en restant à flanc de dune, il pouvait sans être vu se faufiler vers la bordure de l'erg, jusqu'au reg. Son salut, et celui des autres, était là. Il serra les dents, descendit de la jeep, glissa dans le sable et, sans bruit, commença à contourner la dune. Le sable étouffait les bruits de pas, mais s'enfonçait sous les pieds et s'écoulait en avalanches grenues. Il fallait absolument que Deschamps restât à mi-hauteur s'il ne voulait pas être vu ou repéré par le bruit. Chaque fois qu'il arrachait un pied de la gangue de sable, il ressentait cruellement la douleur dans le bras droit et dans l'épaule.

Au bout d'une centaine de mètres, la sueur ruisselait sur son visage ; il avait mal, il avait soif, il avait envie de vomir. Essoufflé, il essaya de respirer posément, profondément, mais, alors, le point de côté lui coupa le souffle. Des taches noires dansaient devant ses yeux. Le paysage aux couleurs délavées se vidait de sa grisaille même : il n'était plus que contours, croquis panoramique.

Mais le visage d'Hélène surgit en filigrane, et Deschamps repartit pesamment. Le camion ne devait plus être très loin, à en juger par le bruit : un kilomètre peut-être. Dans cinq minutes, il s'engagerait entre les dunes. Dans cinq minutes, Deschamps n'aurait fait que deux cents mètres de plus, et il serait loin encore de la lisière de l'erg. Ce serait trop tard !

Alors, il releva sa djellaba blanche, en rabattit le pan inférieur sur l'épaule, et en fit une écharpe pour le bras blessé, plaqué contre la poitrine par la main gauche. Il descendit obliquement vers le pied de la dune, atteignit le plateau, respira avec précaution puis, brusquement, partit en courant. Il butait sur des pierres. Il entendit le miaulement des balles. Ses oreilles bourdonnaient. La tête vide, il suivait seulement les traces des voitures qu'il ne fallait pas quitter, ne voyant rien d'autre que ces traînées parallèles. Il trébucha sur les sillons profonds laissés tout à l'heure par la jeep.

Il contourna les dunes isolées, ne percevant même pas que les coups de feu avaient cessé, et il vit enfin devant lui le reg immense dont les cailloux luisaient au soleil. A moins de cent mètres, le camion fonçait à vive allure. « Ils ne me voient pas ! » pensa Deschamps. Alors, lâchant son bras blessé, il fit du bras gauche un grand geste, poussa un cri et s'écroula.

XLI

Quelles nouvelles du docteur ? demanda Foulon.

- Rassurantes, répondit le capitaine avec un grand sourire : un mot du médecin-chef, à qui j'avais écrit, m'apprend qu'il est tiré d'affaire ! Il paraît qu'il a fort bien supporté le voyage en avion. Ils ont atterri à Maison Blanche vers 3 heures du matin. A 5 heures, il était opéré. Le chirurgien pense qu'il ne gardera aucune séquelle sérieuse de ses blessures.

- Quel drôle de type, le toubib ! répondit Foulon. Je le détestais presque quand il est arrivé : son fichu caractère et son goût de la solitude l'éloignaient de moi. J'ai été un peu dur avec lui. J'étais l'ancien, quoi, et lui, le boujadi. Et maintenant, je pleurerai presque de le savoir tout seul dans une chambre d'hôpital.

- Bah ! conclut le capitaine, tout va s'arranger. Ce que je crains, c'est qu'il ne soit muté. S'il ne peut pas revenir, ce sera une telle déception pour lui ! Après des mois de travail, d'amour pour le pays et les gens, des kilomètres de piste, des heures de fatigue, d'insomnies, c'est dur de se faire descendre par des salopards. Au fait, avez-vous interrogé les suspects ? enchaîna-t-il.

- Oui, répondit Foulon avec une moue. Ça ne mène à rien. Toujours le même refrain. Ils étaient tous prévenus que s'ils ne gardaient pas un silence absolu, ils seraient égorgés avec leur famille. D'ailleurs, disent-ils, deux anciens méharistes, Salah et Boubeker, que vous connaissez, auraient été assassinés alors qu'ils essayaient de joindre Timimoun pour donner l'alerte.

- Profitant de l'action de la Légion dans le coin, j'ai envoyé chercher le caïd de la tribu, dit le capitaine. Je l'ai toujours cru parfaitement loyal et je ne comprends pas son silence.

- Avez-vous des détails sur les opérations ? demanda Foulon.

- Tout va bien, répondit Morey. La liaison de ce matin m'apprenait que le coin de Hassi-Jdid était ratissé. Les légionnaires ont cerné les palmeraies où les bandits ont trouvé des appuis. L'aviation surveille les pistes caravanières du nord. Les méharistes ont rattrapé douze fuyards dans l'erg. Ils n'avaient plus d'eau. Ils se sont rendus et sont actuellement en route pour Timimoun. Préparez-vous à avoir du travail !

Un assès frappait à la porte vitrée. Le capitaine prit le pli que lui tendait l'homme, silencieux et figé. Il l'ouvrit et le lut. Foulon nota le léger mouvement de tête en arrière, la contraction des mâchoires. Il congédia d'un geste le soldat, puis, se tournant vers Foulon, laissa tomber

- Le caïd Sliman, des Ouled Ayech, a été égorgé trois jours avant l'attaque, ainsi que son fils et deux membres de la djemaa. Sa maison a été pillée.

Il regarda l'interprète, remua la tête et dit doucement « Les salauds ! » Et Foulon vit les yeux bleus s'embuer...

Ils se dirigèrent vers la porte et regardèrent machinalement le thermomètre : il marquait déjà 39 degrés. Il était midi et la réverbération était intense. Les sentinelles marchaient de long en large ; le petit chien du capitaine trottnait en tirant une langue rose qui oscillait sans cesse. La place devant le bordj était vide. Tout au fond, à l'ombre des paillotes, on devinait quelques dormeurs allongés.

Le capitaine soupira et tendit la main à Foulon

- Bon appétit, mon vieux !

- Bon appétit, mon capitaine ! répliqua l'autre en rectifiant la position.

Il regarda partir son chef. Le capitaine marchait lentement, tête baissée, mains derrière le dos. En vain, le petit chien tournait-il autour de lui en jappant, pour jouer, comme d'habitude !... Morey ne le voyait pas.

Quelques jours plus tard, le capitaine fit appeler ses adjoints et Foulon. Quand ils furent assis, il leur montra une liasse de papiers sur son bureau et dit simplement

- Le courrier d'aujourd'hui nous apporte de bonnes nouvelles ! Mon cher Foulon, j'ai le plaisir de vous apprendre que vous êtes promu lieutenant. Bravo ! Mais vous n'êtes pas tout seul à l'honneur : Gibert est inscrit au tableau pour le grade de capitaine. Une ombre pourtant : Descazes va nous quitter. Vous êtes muté à Tamanrasset comme premier adjoint du chef d'annexe. C'est aussi de l'avancement et je vous adresse à tous trois, mes amis, de vives félicitations.

Les jeunes officiers se congratulèrent. Mais, déjà, Morey reprenait la parole

- Comme vous le savez, la situation est beaucoup moins grave que nous l'avions cru tout d'abord. Il s'agit moins de fellagha que de bandits dans l'affaire d'Hassi Jdid. Quelques éléments isolés du Nord ont pu s'infiltrer dans la région et exercer leur action sur les voleurs de chameaux que nous connaissons bien. Le peuple des oasis est parfaitement loyal, et certains d'entre eux ont payé de leur vie leur fidélité. Le commandement a donc retiré la Légion et nous fait confiance pour l'avenir. L'effectif du groupe saharien d'annexe sera simplement augmenté et nos moyens autos améliorés. Foulon, avez-vous recueilli d'autres éléments ?

- Oui, mon capitaine. J'ai eu la preuve que c'est à Ali ben Omar que notre toubib doit d'être encore parmi les vivants. Ali, s'étant échappé des prisons du Nord, avait rejoint la région d'Hassi-Jdid et commandait en second le groupe qui a attaqué les pétroliers. Il a reconnu le docteur qui l'avait soigné et a empêché ses hommes de l'achever. Quand Deschamps s'est enfui, c'est lui qui a tiré dessus, et il s'est arrangé pour le manquer.

- Je peux vous raconter la suite, reprit Morey. Après l'interrogatoire au P.C. de la Légion, il a cherché à s'échapper, profitant de la nuit. Il a été abattu après une brève poursuite... J'ai eu hier la visite des caïds ; il ne manquait que ce pauvre Sliman. Ils venaient m'assurer de leur loyalisme. Ils m'ont prié d'écrire à Deschamps pour lui souhaiter une bonne convalescence et lui demander de venir rapidement parmi nous. J'ai eu la réponse avant d'avoir écrit la lettre. Elle est arrivée au courrier tout à l'heure. Je désire vous lire certains passages de la longue lettre que m'écrit le docteur

« Ma santé est maintenant très satisfaisante et je vais quitter définitivement l'hôpital dans quelques jours. Un mois à la campagne me remettra sur pied. Il faut, mon capitaine, que je fasse ici le bilan rapide du temps passé à Timimoun. Je dois confesser que je n'ai pas toujours eu en vous et en vos adjoints - au début tout au moins - la confiance totale qui s'imposait. J'ai eu parfois l'impression - sottise que je ne me pardonne pas - que nos buts n'étaient pas les mêmes et nos actions non parallèles. Je n'ai pas toujours su comprendre votre point de vue, qui était forcément différent du mien: mon activité, aussi valable fût-elle, ne faisait que s'intégrer à la vôtre, plus générale. C'est une joie pour moi de vous dire aujourd'hui mes sentiments d'estime et de reconnaissance pour vous et vos adjoints. J'ai compris, à votre contact, ce qu'était une vie d'homme. S'il m'est permis de parler de moi, il faut que vous sachiez que je suis arrivé désabusé à Timimoun. J'ai trouvé sur les pistes du Sud et, surtout, dans les hommes que j'y ai croisés, un enseignement incomparable. J'ai appris la joie de la vie active et productive; j'ai saisi le véritable sens de mon métier de médecin, et surtout je me suis découvert une âme. De votre exemple et de votre aide, je vous remercie.

Tout cela m'a permis de conquérir celle que j'aime. Car, pour ne rien vous cacher, je vais épouser Hélène Chantel. Cette joie ne doit pas être la seule : mon directeur, qui voulait me faire muter en France, s'est « rendu à mes raisons et accepte de me laisser pendant deux ans encore, peut-être plus, à Timimoun. Dans quelques semaines, mon capitaine, vous aurez donc deux médecins dans votre poste. Hélène me secondera

partout et s'occupera des femmes. Quelle belle vie nous attend, mon capitaine !
Puissons-nous réaliser tous les projets que nous avons sur le plan médical ! »

Le capitaine se leva. Il était ému

- Le Sahara forme les gens ou les rejette, dit-il pensivement. Le toubib a peut-être appris beaucoup à notre contact, mais, pour ma part, je lui dois une leçon : un médecin n'est pas un adjoint comme les autres. Il faut lui faire confiance et ne pas trop le tenir bridé. Peut-être est-ce une erreur de lui faire sentir l'autorité effective dont on dispose. Bien sûr, une équipe ne se forge pas en un jour ! Mais je crois que nous pouvons nous réjouir. Il y a du bon travail de fait, et l'avenir est riche d'espoirs.

Les officiers prirent congé. Morey leur serra la main ; il garda plus longuement celle de Descazes et le retint sur le pas de la porte

- C'est un coup dur pour vous, mon vieux, ce mariage.

- Il n'y a de coup dur que pour les faibles, mon capitaine. Hélène et moi n'aurions certainement pas été heureux ensemble. La correspondance que j'ai échangée avec elle m'avait parfaitement éclairé. Aussi ai-je espacé les lettres et l'oubli, tout doucement, tombe sur l'une des rares femmes qui ont traversé ma vie.

- Partez en permission avant d'être muté et ouvrez vos yeux, Descazes !

Le capitaine mit son képi et prit la clé de la chapelle.

EPILOGUE

Dans ce matin d'avril ensoleillé, une foule compacte a envahi la place devant le bordj. Deux grands cercles se sont formés et tournent dans un rythme rapide. Les hommes sont équipés pour le jeu du baroud.

Des you-you stridents montent du rempart du bordj on voit s'agiter des robes chatoyantes et des éclairs de bijoux brillent au hasard des mouvements.

Les officiers en tenue blanche se sont groupés devant le portail. Derrière eux, les femmes papotent : Mme Gibert raconte à Mme Foulon, arrivée depuis peu, l'histoire d'un médecin et d'une étudiante. L'institutrice, Mme Marsigue et Mme Béral, ajoutent leurs commentaires : pour une fois, elles sont du même avis. A l'écart, « Le Velu » patiente dignement, un négrillon sur les bras : sa, barbe cache aujourd'hui une chemise et une cravate.

Les méharistes, blancs et rouges, sont juchés sur leurs méhara. Le caïd, en burnous cramoisi, décorations pendantes, est entouré des membres de la djemaa. Les militaires retraités sont venus, eux aussi ; ils attendent, assis par terre.

Soudain, la cloche de la tour de guet résonne ; le bruit d'un moteur grandit ; le command-car débouche sous la Porte du Soudan.

Les détonations du baroud éclatent à droite, puis à gauche, les chants reprennent ; les you-you se répondent.

Le command-car s'arrête devant le capitaine. Deschamps saute à terre et tend la main à sa femme pour l'aider à descendre...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 4 MARS 1959 SUR LES PRESSES DR L'IMPRIMERIE CHANTENAY
POUR RENÉ JULLIARD ÉDITEUR A PARIS
N° d'édit. 1842. N° d'impr. 2029. Dépôt légal 1er trimestre 1959

Un jeune médecin affecté au Sahara parcourt les pistes du Sud. Pionnier, véritable homme-miracle entouré d'un respect religieux par les habitants des oasis qui attendent tout de lui et même plus, qu'il ne peut donner, il comprend que, plus qu'un métier, il assume. un sacerdoce.

L'auteur brosse avec vigueur un tableau renouvelé de la vie dans les sables, sous le soleil, sous les étoiles. Et les mille aventures qui font la trame de ses jours transfigurent le narrateur, lui donnent toute sa puissance d'évocation. Avec ce premier livre, le docteur Edmond Reboul a obtenu le prix Vérité 1958.